

227
~~FRAGILE~~

Registered

R København 9
885



TDV ISAM
Kütüphanesi Arşivi
No 22.880

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
CHRISTIANS BRYGGE 8, DK-1219 KØBENHAVN K
DANMARK

Ziyad Ebuzziya
c/o D. Siestbye
Bredgade 34
1260 K

P. K. 440
İSTANBUL
TURKEY

TURQUIE.

HISTOIRE DE SELIM EFFENDI

Le premier missionnaire de race turque.

Nous annonçons dernièrement la mort toute récente du rév. Edward Williams, plus connu sous le nom que nous inscrivons en tête de ces lignes. Voici, sur la vie de ce chrétien distingué, quelques détails dont l'authenticité ne peut-être mise en doute. Ils ont été fournis au journal *La Chrétienté évangélique*, de Londres, par un missionnaire bien connu de nos lecteurs, le Dr Schauffler, de Constantinople, l'un des amis les plus intimes du défunt, et celui que l'on peut appeler son père en la foi. Outre l'intérêt qu'inspire toujours la conversion d'une âme d'élite, cette histoire nous a paru remarquablement propre à faire comprendre quelles immenses difficultés s'opposent aux progrès du christianisme parmi les Turcs.

Selim Effendi était né à Amasia, ville de l'Asie mineure. Fils d'un janissaire, il devait suivre la profession de son père et avait été, dès son enfance, inscrit aux rôles du régiment; mais après que ce corps eut été dissous, en 1826, le jeune homme exerça successivement plusieurs emplois civils, soit en Asie mineure, soit sur divers points de la Turquie d'Europe. A cette époque, les pratiques de l'islamisme avaient à ses yeux une telle importance, qu'ayant une fois violé les prescriptions du Ramadan en rompant un jour son jeûne, il racheta cette faute en s'imposant volontairement deux jeûnes de trente jours chacun. Mais en lui la probité marchait de pair avec la dévotion. Chargé par le gouvernement de percevoir les impôts d'une ville de l'intérieur, il recueillit en un mois près de 40,000 piastres, tandis que ses prédécesseurs n'avaient jamais fait figurer dans leurs comptes qu'une misérable

recette de 750 piastres. Frappée de cette énorme différence, et craignant qu'elle n'eût pour cause quelque acte d'oppression, l'autorité supérieure envoya sur les lieux un commissaire chargé de faire une enquête. Mais le résultat de ces recherches fut tout autre qu'on ne l'avait pensé. Les habitants du lieu répondirent aux questions du commissaire, qu'ils n'avaient à se plaindre d'aucune exaction, que jamais au contraire ils n'avaient eu de percepteur plus équitable, plus humain, et qu'ils priaient tous les jours pour lui.

Ni cette conduite honnête, cependant, ni le stricte régime qu'il apportait à l'accomplissement des lois du Coran, ne répondaient complètement aux besoins religieux que Selim Effendi ressentait dès cette époque. Sans qu'il sût bien pourquoi, sa conscience, a-t-il dit plus tard, n'était jamais à l'aise. Dans l'espoir d'échapper à ces agitations intérieures, il entra plusieurs fois dans des églises arméniennes ou grecques, mais toujours pour en ressortir dégoûté, plutôt qu'édifié, par la vue des images et du culte idolâtre dont elles y étaient l'objet.

Après quelques années passées de cette manière, il se maria; puis, obéissant à des motifs de conscience, il quitta le service du gouvernement pour le commerce, et choisit Salonique pour lieu de résidence. Venu de là à Constantinople pour ses affaires, il y trouva, dans la maison d'un pacha, un livre sur le christianisme évangélique. Ce volume piqua sa curiosité au point que, sur le refus qu'on fit de le lui prêter, il *le vola*, et l'emporta chez lui. Personne ne s'en aperçut alors, mais lui-même, quelques années après, alla s'accuser de cet acte d'infidélité en reportant le livre, et en implorant un pardon qui lui fut accordé.

En 1848, un pieux arménien employé à l'évangélisation des Juifs de Salonique par le conseil américain des missions, fit la rencontre de Selim Effendi, et lui conseilla de lire le Nouveau Testament. Cette lecture fit sur son esprit une profonde impression. Pour pouvoir s'y livrer paisiblement

sans trop éveiller l'attention de ses coreligionnaires, il apprit à lire les caractères arméniens, et une fois familiarisé avec cet alphabet, il se procura la Bible entière en langue arméno-turque. Plus que jamais, cette étude l'intéressa, mais non sans susciter en lui de pénibles luttes. Ce qui le choquait surtout, c'était la doctrine de Christ Dieu manifesté en chair. Bien des fois, en la retrouvant, il lui arriva de jeter avec colère le livre à travers la chambre. Sa femme (alors mahométane, mais devenue plus tard une excellente chrétienne) le reprenait avec douceur de ces mouvements; « Pourquoi jeter ainsi ce livre, lui disait elle? S'il ne vous convient pas, rendez-le plutôt à celui de qui vous le tenez. » Jusqu'au jour de sa mort, Selim Effendi a précieusement conservé ce livre, en mémoire, disait-il, de ses luttes de cette époque et de l'exquise sagesse que sa femme mettait à le calmer.

En 1849, l'auteur de cette notice (le docteur Schaffler) dut se rendre à Salonique pour y installer deux familles missionnaires. On lui avait parlé de ce Ture qui cherchait la vérité, et il partit avec l'intention de se mettre en rapport avec lui. Selim Effendi le prévint en venant le voir lui-même, mais, selon toute apparence, par curiosité plutôt que par un sérieux désir d'instruction. Après l'échange ordinaire de politesses et de questions plus ou moins oiseuses, le docteur demanda au Ture s'il était vrai qu'il lût habituellement le Nouveau Testament. Sur sa réponse affirmative, le missionnaire exprima le désir de savoir quelles impressions ce livre faisait sur l'esprit d'un mahométan, et en particulier s'il le regardait seulement comme un bon livre, ou s'il le croyait divinement inspiré. — « Oui certainement, » répondit Selim, « je le reçois comme « Parole de Dieu. » — « Mais alors, » reprit le docteur, « que pensez-vous de Jésus-Christ? Le croyez-vous d'origine divine; l'acceptez-vous comme Dieu? » — Cette question, si carrément posée, fit tressaillir le Ture. Il répondit cependant encore par un « Oui » bien articulé, et

prit ensuite congé du missionnaire avec toutes les formes de politesse auxquelles les Orientaux ne manquent jamais.

Bien souvent depuis, et surtout en prêchant l'Évangile aux Turcs, Selim Effendi est revenu sur ce moment et sur cet entretien, qui devait exercer sur sa vie une influence décisive. « En sortant de la maison, » racontait-il, « je me sentais tout perplexe et comme abasourdi de la réponse que j'avais faite au missionnaire. « Comment, » me demandais-je à moi-même, « comment ai-je pu dire que pour moi Jésus était Dieu, « tandis que je ne le crois pas, et qu'en réalité c'est le seul « enseignement du Nouveau Testament que je rejette? Et « pourtant, si j'avais répondu que je n'y croyais pas, j'aurais « menti, puisque c'est ce point qui, dans ce moment même, « préoccupe et trouble le plus mon esprit. Mais comment ce « Franc a-t-il pu deviner si juste et mettre si bien le doigt « sur le point le plus sensible? Quoi qu'il en soit, le sujet « vaut la peine d'être plus que jamais sérieusement examiné, « et je n'ai qu'une chose à faire : rentrer chez moi, demander « l'assistance d'en haut, étudier de nouveau le livre, surtout « à ce point de vue; chercher consciencieusement, sous le « regard de Dieu, s'il contient ce dogme, oui ou non; et s'il « l'enseigne, prendre résolument le parti de l'accepter ou de « le rejeter. » — « Et ainsi fis-je, » ajoutait l'orateur; « et telle fut la voie par laquelle j'arrivai à devenir ce que je suis. Dieu, dans sa bonté, me fit voir clairement que Christ était son Fils; que la Parole s'était faite chair, et ce fut dès lors seulement que je trouvai la paix, la grâce et la vie; que je fus mis en possession de ce salut, à l'acquisition duquel je vous exhorte maintenant. »

Une fois arrivé à ces convictions, Selim Effendi n'était pas homme à les tenir cachées. Mais ce changement s'ébruita, nuisit à ses affaires et fit naître autour de lui une opposition si violente qu'il dut prendre le parti de quitter Salonique.

Il vint alors, au printemps de 1852, se fixer à Constantinople, avec sa femme, une sœur de celle-ci et deux fils en-

core tout jeunes. Pendant qu'il s'occupait à chercher les moyens de pourvoir aux besoins de cette famille, tâche que lui rendit très difficile une infirmité dont il souffrit longtemps, l'époque du Ramadan survint. Selim Effendi ne pouvait en conscience, ni l'observer, ni faire ce que beaucoup de mahométans font, c'est-à-dire feindre de jeûner rigoureusement tandis qu'ils mangent comme à l'ordinaire. Cette inobservance de la loi turque fut remarquée dans le quartier qu'il habitait, et, selon toute apparence, dénoncée aux autorités, car, un jour, le nouveau croyant vit arriver chez lui, sous prétexte de lui faire une visite, un pacha qu'il avait connu autrefois, mais avec lequel il n'avait pas eu depuis longtemps le moindre rapport. Cet homme ne lui dit pas un mot de religion, mais lui fit entendre que, s'il le voulait, il obtiendrait du gouvernement une place dans les provinces d'Europe, et que ses deux fils pourraient être admis dans une école militaire. Selim Effendi n'eut pas de peine à comprendre les motifs de cette générosité. On voulait séparer de lui ses enfants pour les placer sous une influence toute mahométane, puis, en l'envoyant lui-même au loin, le mettre dans l'alternative ou de retourner à l'islamisme, ou de se voir écrasé, comme un abominable renégat, sans que personne fût là pour prendre sa défense. Les offres du pacha furent donc rejetées. Mais elles revinrent par d'autres voies, et peu de temps après prirent une forme plus précise. Selim Effendi reçut l'ordre formel de se préparer à partir pour la Turquie d'Europe et d'envoyer ses fils à l'école militaire.

Que faire pour échapper à ces mesures ? Le nouveau chrétien s'en ouvrit à ses nouveaux amis, et après un examen attentif de la situation, il fut décidé que la famille entière tenterait de se réfugier à Malte. Réaliser ce projet, en échappant à la surveillance jalouse des autorités, n'était pas chose facile, mais la Providence sait faire tourner à l'accomplissement de ses vœux les précautions même qui sembleraient devoir s'y opposer. Dans le but de mieux s'assurer l'obéis-

sance du prétendu coupable, on avait eu soin de faire connaître dans son quartier le double ordre qu'il avait reçu. Cette publicité lui permit de faire ses préparatifs de départ sans exciter de défiance. Pendant qu'il y procédait, un pieux négociant anglais lui procura, non sans s'exposer lui-même à de graves inconvénients, un passage à bord d'un bateau à vapeur qui était sur le point de partir pour Malte. Le soir du départ, la famille prit congé de ses voisins, qui se félicitaient sans doute de la voir arrachée ainsi à toute influence chrétienne, et arrivée sur les quais, un bateau la conduisit, non pas au navire turc qu'on croyait prêt à la recevoir, mais sur le vapeur anglais qui l'attendait.

Malheureusement, ce bâtiment devait toucher à Smyrne. Là, la police apprit avec surprise qu'il avait à bord toute une famille turque se dirigeant vers un port franc, et cela sans passeport. Aussitôt ordre de mettre le navire en quarantaine, et envoi d'un officier du pacha pour examiner l'affaire de plus près. A son arrivée, cet homme regarde à travers la grille derrière laquelle se trouvent les passagers; Selim Effendi le voit et reconnaît son visage. C'était celui d'un ancien ami qu'il avait autrefois, étant au service du gouvernement, aidé à sortir de prison. L'officier, de son côté, le remet, et prenant la parole : « Vous ici ! » dit-il ; « mais comment vous trouvez-vous renfermé là faute d'un passeport ? Où allez-vous donc ? » A cette question le fugitif se trouve embarrassé de répondre, mais un mot qu'il prononce presque machinalement le tire d'affaire. Ce mot était un des termes par lesquels les mahométans désignent le pèlerinage de la Mecque. L'officier le comprit ou feignit de le comprendre dans ce sens, et rappelant au voyageur l'ancien service dont il lui était redevable, il lui promit de le tirer à son tour de captivité, le prit chez lui avec toute sa famille et l'y entretint généreusement pendant les deux ou trois jours que durèrent les démarches auxquelles il eut à se livrer pour tenir sa promesse. Il reconduisit ensuite la famille fugitive à bord, sans que ni lui ni personne se

fût avisé de demander positivement en quel lieu se rendait le bâtiment.

En débarquant à Malte, Selim Effendi éprouva un mécompte. A cette époque, les connaissances géographiques des Turcs étaient tellement bornées qu'il fut tout étonné de se trouver en pays catholique romain. « Que suis-je venu faire ici ? » s'écria-t-il à la vue des croix et des madones qui frappèrent ses regards. Mais recouvrant bientôt sa confiance : « Quoi qu'il en soit, » reprit-il, « Jésus est ici, et s'il y est, pourquoi n'y serais-je pas ? » Il avait, du reste, une lettre de son ami, le docteur Schaufler, pour le directeur du collège protestant, M. Lowndes. Ce frère et les autres chrétiens évangéliques de l'île firent au fugitif l'accueil le plus amical ; ses deux fils furent immédiatement admis au collège, et comme ses voyages avaient épuisé ses dernières ressources, des arrangements furent pris pour lui fournir les moyens de vivre. Quelques amis se cotisèrent de manière à lui assurer une livre sterling (25 francs par semaine).

Pendant ce séjour à Malte, qui dura plus de deux ans, toute la famille apprit à parler l'anglais plus ou moins couramment. Mais des progrès bien autrement précieux s'accomplirent dans ses rangs. La femme de Selim Effendi était depuis longtemps déjà devenue chrétienne au fond du cœur; l'âme de sa sœur s'ouvrit également aux influences de la grâce, et les convictions, déjà si bien arrêtées, du chef de la famille s'affermirent encore de toutes les lumières que peuvent donner l'étude, la réflexion, et la tranquillité. Tous les trois furent baptisés ensemble, et, quelque temps après, les deux fils, ayant aussi donné des gages de leur foi, le furent également. La situation financière de la famille était pénible. Pour subvenir aux besoins de trois personnes, à Malte, où les vivres sont fort chers, vingt-cinq livres par semaine étaient peu de chose, et en outre on a toujours pu reprocher à Selim Effendi d'être charitable jusqu'à l'imprudence. Malte regorge continuellement de pauvres et de mendiants, et il était

rare que le nouveau chrétien sût résister à leurs demandes. De tout cela résulta pour la famille un état de grande gêne, que sur les sollicitations chaleureuses de M. Lowndes, la congrégation évangélique de Constantinople parvint à diminuer un peu, mais qui n'en fournit pas moins à la famille entière, l'occasion de montrer de quels trésors de patience et de confiance en Dieu sa piété l'avait enrichie.

Un incident de ce séjour à Malte mérite d'être cité, comme le premier fruit du ministère que Sélim était appelé à remplir plus tard. Ayant appris un jour qu'un pauvre Turc se trouvait à l'hôpital de la ville, malade, sans ressource et sans même pouvoir se faire entendre de personne, Selim se hâta d'aller lui porter les consolations de l'Évangile. Cette première visite fut suivie de plusieurs autres, consacrées tout entières à de sérieux entretiens et à la prière. Irrités de sa présence, sans oser pourtant lui interdire l'entrée de la salle, les directeurs de l'hospice et quelques malades bigots firent tout ce qu'ils purent pour entraver cette œuvre, mais sans parvenir à lasser la patience du pieux consolateur. Il continua ses visites jusqu'à la fin, et quand la mort arriva, ce fut en exprimant la plus entière confiance en Christ que le Turc expira, pendant que Selim Effendi, à genoux à côté de son lit, recommandait son âme à Dieu dans une ardente prière. Il lui semblait, a-t-il dit depuis, que ce fait seul aurait suffi pour justifier la providence de l'avoir conduit à Malte.

(Suite).

SUISSE.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE GENÈVE.

C'est le lundi 19 juin dernier, que la Société des Missions de Genève a tenu son assemblée générale de cette année.

que vous puissiez faire ce sera que chacun de vous fasse bâtir une jolie maison d'école. En attendant qu'une école soit élevée là où elle manque, il faut que le pasteur instruisse les enfants dans le temple.

« Le Gouvernement a confiance en nous ; ne trompons donc point sa confiance. L'adversaire a l'œil sur nous, mais pour nous trouver en faute, s'il le peut. Allons tous à la bataille de notre foi protestante en vaillants soldats de Jésus-Christ, tenant à la main l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu, Eph. VI, 17, afin que la parole de Dieu ne soit point blâmée à cause de nous, Tite II, 5. La parole de Dieu est vivante et efficace, Hébr. IV, 12. La parole de Dieu n'est point liée, 2, Tim. II, 9.

« Enfants ! si vous refusez de courir à nos écoles, nous vous comparerons aux poussins malades, qui allongent bien le cou, mais se tiennent dans leur petit coin, timides, quoi-qu'affamés, quand on jette la nourriture à la volaille. Mères qui ne savez pas laver vos enfants chaque matin, raccommoder leur linge, les habiller un peu proprement, les encourager à aller s'instruire à l'école et apprendre à y devenir sages, vous êtes folles et ne pensez pas que Jésus vous a dit, comme à Simon Pierre et comme à nous tous : « Pais mes agneaux. » Jean XXI, 15.

« Mes frères bien aimés ! soyez sobres, inébranlables, vous appliquant toujours avec un nouveau zèle à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne vous sera pas inutile auprès du Seigneur. I Cor. XV, 58.

« Enfin, je prie chaque pasteur de venir, avec le chef de son village, le maître d'école et deux diacres, à Papéété, le mercredi 23 mai, car le 24 commencera notre réunion pastorale. Je vous parlerai des écoles et vous ferai mes adieux, car je vais rentrer en France ; mais je ne cesse pas pour cela de demeurer pasteur de Paré. M. le Pasteur Atger doit me remplacer dans mes fonctions, jusqu'à ce que je voie si

je dois envoyer un autre pasteur, ou bien revenir moi-même, ce qui n'est pas probable.

« Je vous souhaite à tous la paix et la joie.

« Th. ARBOUSSET, pasteur. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TURQUIE.

HISTOIRE DE SELIM EFFENDI

Le premier missionnaire de race turque.

(Suite et fin.)

Lorsque la guerre de Crimée éclata, en 1855, les amis de Selim-Effendi pensèrent qu'il pourrait sans inconvénient repartir à Constantinople. En conséquence, il quitta Malte avec sa famille, qui se composait alors de quatre enfants, et alla s'établir à Bébek, où la mission américaine possédait alors une maison d'éducation. C'est dans ce village, qui forme un des faubourgs de Constantinople, que commencèrent et qu'ont eu lieu jusqu'à la fin les travaux du premier missionnaire turc. Ce fut à partir de cette époque aussi qu'on le désigna plus ordinairement sous le nom d'Edouard Williams, qu'il avait pris en recevant le baptême.

Un hôpital militaire anglais avait été établi en face de sa demeure, sur la rive asiatique du Bosphore. Pour en blanchir le linge, des Américains avaient fondé à Bébek un vaste lavoir où ils employaient des femmes du pays. Sur la recomman-

dation des missionnaires, M. Williams fut placé à la tête de cet établissement et ne crut pas devoir limiter ses travaux à la partie matérielle de l'œuvre. On le vit tantôt réunir ces femmes dans sa maison pour leur lire la Bible et pour prier avec elles, tantôt les visiter au milieu même de leurs travaux, les exhorter à la concorde et les inviter sérieusement à recevoir les enseignements de l'Évangile. Tous les dimanches et une fois dans la semaine, il avait en outre, chez lui, des exercices pieux pour l'édification de sa famille et d'un nombre assez considérable de chrétiens du pays, que sa parole pleine d'onction attirait, et auxquels ses exhortations fournissaient une abondante nourriture spirituelle.

A la fin de la guerre et après le départ des troupes anglaises, M. Williams entra au service de la mission américaine, qui venait de prendre la résolution de travailler, plus directement qu'elle ne l'avait encore fait, à l'évangélisation des Turcs proprement dits. On lui conféra, dans ce but, en 1836, le diplôme de licencié en théologie, après des examens très sérieux, dont le Dr Schauffler, l'auteur de la notice d'où nous extrayons ces faits, paraît avoir conservé un profond souvenir. « Le candidat, dit-il, y déploya une connaissance des Écritures et une expérience de la vie chrétienne dont les examinateurs furent frappés. Pas une question ne lui fut adressée dont il ne saisit parfaitement le sens, et pas une réponse ne sortit de ses lèvres qui ne fût parfaitement juste et aussi complète qu'on pouvait le désirer. »

Vivement impressionnés par tout ce qu'ils avaient appris de cet homme, quelques chrétiens des États-Unis se cotisèrent pour lui faire bâtir une petite maison à Bèbek. Il s'y installa avec sa famille à la fin de 1838, et vit, immédiatement après, affluer, dans cette humble demeure, un grand nombre de mahométans de toutes les classes et de tous les grades, y compris celui de pacha.

Le don le plus remarquable peut-être que possédât le nouveau missionnaire était celui d'introduire dans toute espèce

de conversation les sujets religieux les plus élevés, et cela, sans effort, sans affectation et sans jamais offenser personne. L'incident le plus simple, la remarque en apparence la plus vulgaire, tout lui servait de transition, et il en savait tirer parti avec un rare bonheur. A bord des bateaux à vapeur qui sillonnent le Bosphore, dans les cafés turcs, sur les places, sur les ponts, en quelque lieu qu'il se trouvât, en un mot, il savait aborder, les gens, entrer avec eux en matière, se faire écouter et très souvent les intéresser assez pour qu'ils vinssent ensuite d'eux-mêmes lui demander de reprendre les entretiens commencés de cette manière. Il prêchait alors régulièrement dans deux ou trois des lieux de culte ouverts par la mission pour les Arméniens, et très rarement sans que quelques Turcs, attirés par sa réputation naissante, vinssent s'asseoir paisiblement parmi ses auditeurs.

Les Arméniens, cependant, avaient conçu contre lui, pour ce seul fait qu'il était sorti du mahométisme, des préventions absurdes, mais tellement fortes et tenaces qu'il lui fallut renoncer à ces services. Il s'en dédommagea en redoublant ailleurs d'activité et de courage. « Je prêche, disait-il à cette époque à M. Schauffler, partout et tous les jours de la semaine, sur les bateaux, dans les rues, le matin, le soir et souvent jusqu'à des heures très avancées de la nuit. » Beaucoup de visiteurs turcs venaient, en outre, le trouver chez lui, le dimanche surtout, parce que ce jour-là ils étaient sûrs de le trouver chez lui.

Cette affluence, qui allait toujours en croissant, lui sembla une indication providentielle qui l'appelait à instituer, dans sa demeure même, un service de prédication régulière. Les directeurs de la mission donnèrent leur assentiment à ce projet, et à peine ces réunions eurent-elles été organisées, qu'elles grandirent au delà de tout ce qu'on avait espéré. M. Williams et son historien, M. Schauffler, y expliquaient surtout les passages des saintes Écritures, soit de l'Ancien,

soit du Nouveau Testament, qui se rapportent à Jésus-Christ. Il y venait non-seulement des Turcs, mais des Persans, des Arabes, et quelques-uns de si loin que, ces exercices ayant lieu le soir, il fallait loger pour la nuit, dans des maisons hospitalières du voisinage, un certain nombre de ces visiteurs. Celle de M. Williams en regorgeait souvent jusqu'au lundi matin.

Malheureusement, une divergence d'opinion surgit à cette époque entre les missionnaires américains et le pieux collègue qu'ils s'étaient ainsi donné. Leurs vues et leurs procédés ne lui paraissaient pas les plus propres à favoriser le développement de l'œuvre spéciale dont on l'avait chargé, et, sous l'influence de ces motifs, il crut devoir accepter les offres d'une Société de l'Eglise anglicane, celle pour la Propagation de l'Evangile, qui, en 1861, avait, elle aussi, entrepris une œuvre parmi les mahométans de Constantinople. « En prenant ce parti, écrivait-il alors au Dr Schauflier, j'ai cédé à la pensée que les principes de la Société pour la propagation de l'Evangile répondent mieux aux besoins de la cause à laquelle je me suis voué. Mais soyez sûr que si je cesse d'être votre collaborateur immédiat, je n'oublierai jamais les tendres bontés dont j'ai été l'objet de la part des Eglises chrétiennes ou de la part de tous ces chers amis, parmi lesquels vous tenez le premier rang. Toujours, au contraire, je me sentirai étroitement uni à vous et à vos excellents collègues, par ces liens de respectueuse affection qui sont le céleste et doux privilège de tous les vrais membres de l'Eglise de Christ sur la terre. »

Par suite de ce changement, M. Williams reçut les ordres suivant le rit de l'Eglise anglicane. Mais on a tout lieu de penser que bientôt, et jusqu'à la fin de sa vie, il regretta d'avoir abandonné sa première position. La Société pour la propagation de l'Evangile est, comme l'on sait, sous l'influence des opinions connues sous le nom de puséisme. Elle attache à certaines formes de culte une importance exagérée

et professe, sur quelques points, des croyances qui se rapprochent beaucoup des doctrines ou des pratiques catholiques romaines. L'ancien disciple de Mahomet, amené à la vérité par les pures lumières de l'Evangile, ne pouvait ni s'inspirer du même esprit, ni tomber dans les mêmes déviations, et, sous ce rapport, on peut dire qu'il resta parfaitement fidèle à ses antécédents. Ainsi, forcé par sa nouvelle situation de réciter la liturgie anglicane, il le fit dans les services publics; mais, dans ses réunions particulières, il reprit bientôt, et résolument, l'habitude des prières spontanées. De même, en présence de la croix érigée par les puséistes dans le sanctuaire, il déclara franchement combien cet usage lui paraissait contraire à l'esprit de l'Evangile, et, sur d'autres points encore, sa résistance fut inébranlable. Le dogme de la régénération baptismale, entre autres, ce dogme si cher aux puséistes, lui inspira toujours la plus invincible répulsion. Un jour, en administrant le baptême à une jeune fille turque (qu'un de ses fils a épousée plus tard), il aborda résolument le sujet : « Non, s'écria-t-il, le baptême n'est pas la « régénération. S'il avait été cela, saint Paul ne se serait « pas félicité de n'avoir baptisé que si peu de gens à Co- « rinthe; il n'aurait pas déclaré qu'il avait été envoyé pour « prêcher et non pour baptiser. Non, non, Saint Paul voulait « assurément que tous fussent régénérés, et s'il avait cru « qu'il suffisait pour cela d'être aspergé d'eau, on l'aurait « certainement vu, à Corinthe et dans le monde entier, ex- « horter les gens à se faire baptiser et passer sa vie à bap- « tiser, à droite et à gauche, tous ceux qui auraient voulu « l'être. »

Hâtons-nous d'ajouter, pour être juste, que, respectant ces scrupules et comprenant sans doute tout le prix des services rendus par M. Williams à la cause de l'Evangile parmi les Turcs, l'ecclésiastique qui dirige, à Constantinople, les opérations de la Société anglicane n'usa jamais à son égard de rigueur et n'eut jamais la prétention de lui rien imposer qui

pût le mettre dans la nécessité de trahir sa conscience ou de rompre avec la Société. De son côté, le pieux missionnaire resta doublement fidèle : fidèle à son Maître céleste, qu'il continua de prêcher avec cet infatigable dévouement qu'inspire la foi, et fidèle en même temps à sa promesse de voir toujours dans les membres de la mission américaine des frères bien-aimés. Ni ses sentiments, ni ceux de son excellente femme ne laissèrent jamais percer à cet égard la moindre trace d'altération. « Il aimait toujours notre mission, dit M. Schauflier, et nul plus que lui ne se réjouissait de nos joies ou ne s'affligeait de nos épreuves. »

L'année dernière, quand eut lieu cette explosion de fanatisme musulman, que les travaux et les succès de Williams parmi ses anciens coreligionnaires n'avaient pas peu contribué à provoquer, ce fut sur lui que tombèrent les premiers coups. Il fut arrêté, trainé dans les rues, accablé d'outrages, et jeté dans un cachot obscur et infect, où il resta plusieurs heures. Devant le magistrat, il fit une confession de sa foi aussi franche, aussi courageuse qu'on pouvait l'attendre d'un tel homme, et se montra prêt à la soutenir du sacrifice de sa vie. Grâce à l'intervention de l'ambassade anglaise, dont il se réclama, il fut remis en liberté le jour même, mais après avoir été tellement maltraité que longtemps il en ressentit les suites, et que peut-être il ne s'en est jamais complètement remis. Un détail de ces heures de souffrances est caractéristique. Pendant que les agents de la police conduisaient Williams en prison, en le frappant sans pitié pour le faire marcher plus vite, des passants le reconnurent, et, du milieu d'un groupe on entendit une voix lui crier, en turc : « Courage, Selim-Effendi ; c'est une bénédiction que d'être appelé à l'honneur de souffrir pour le nom de Christ. » Sur quoi l'un des sbires qui le maltraitaient s'écria furieusement : « Oh ! que n'avons-nous assez de potences pour pendre tous ces infidèles ! »

Une conséquence de ces troubles, que M. Williams trouva

plus difficiles à supporter que ses souffrances personnelles, ce furent les entraves qui en résultèrent pour son œuvre. Effrayés de ces rigueurs, déployées moins contre les missionnaires que contre ceux qui les avaient écoutés, beaucoup de ces Turcs qui s'étaient jusque-là laissés si facilement aborder par lui, ou qui même l'avaient recherché, se tinrent timidement à l'écart, et lui-même dut, dans l'intérêt de la cause, s'imposer une circonspection qu'en tout autre temps il aurait traitée d'infidélité. Jamais, cependant, il ne cessa de parler, d'agir, de prêcher, et, jusqu'à la fin de sa vie, ce fut à une centaine au moins qu'il put évaluer, chaque mois, le nombre des Turcs avec lesquels il s'entretenait des choses du salut en Christ. Plusieurs d'entre eux avaient bravement persisté à suivre les réunions qu'en dépit d'une jalouse surveillance, il avait continué à tenir dans sa maison.

Ce fut dans la nuit du 2 avril dernier que Williams ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait mettre fin à ses jours. La veille, prêchant chez lui, pour sa famille et pour un petit noyau de ses anciens coreligionnaires, il avait terminé son discours par ces paroles : « C'est peut-être, mes amis, la dernière fois que je vous parle. Ecoutez donc, je vous en supplie, la Parole du vrai Dieu pendant que vous pouvez encore l'entendre, en vous rappelant que bientôt peut-être ni vous ni moi ne serons plus de ce monde. » Ces paroles étaient-elles un pressentiment et comme une vue prophétique de sa fin prochaine ? On pourrait le croire, mais sans l'affirmer pourtant, car un des traits caractéristiques de la piété de cet homme était de vivre habituellement en face de l'éternité, dans l'ardent désir, exprimé souvent par des soupirs et par de saintes éjaculations, de déloger bientôt d'ici-bas pour aller vivre auprès du Sauveur en qui il avait cru. Quoi qu'il en soit, tous les soins que pouvaient inspirer l'affection des siens ou de ses amis et l'habileté des médecins, lui furent prodigués, mais sans succès. La maladie fut très douloureuse et se termina par une fièvre obstinée dont

l'effet fut mortel. Quelques personnes attribuèrent cette mort au poison, mais sans qu'aucun indice de quelque poids ait justifié ce soupçon.

Quelques heures avant celle qui fut la dernière, M. Schauf-
fler était auprès du lit de son ami, priant et s'entretenant
avec lui des miséricordes du Seigneur. Les dernières paroles
qu'il entendit sortir de sa bouche furent celles-ci : « Que
« Dieu soit béni mille fois pour cette affliction ! Oui, qu'il
« soit béni ! Je puis dire maintenant avec Job : *J'avais en-
« tendu parler de toi de mes oreilles, mais maintenant mes
« yeux t'ont vu.* » (XLII, 7.)

Ainsi vécut et mourut ce Selim-Effendi, qui, après avoir
grandi dans les liens de l'islamisme, avait reçu d'en haut la
force de les rompre et de retenir fortement ensuite, en dépit de
bien des épreuves, cette liberté des enfants de Dieu que Christ
lui avait acquise. Son nom restera dans l'histoire des mis-
sions turques modernes comme celui d'un fidèle pionnier de
l'Évangile parmi ses compatriotes, et, dès à présent, c'est à
lui que plus d'une âme, arrachée aux ténèbres de l'islamisme,
attribue, après Dieu, la délivrance dont elle se réjouit.

Mort dans la modeste maison qu'il devait à la libéralité de
ses amis d'Amérique, Édouard Williams a trouvé son dernier
asile terrestre sur une éminence qui domine le Bosphore, et
dont la mission a fait un cimetière américain. Une foule
nombreuse, composée d'Anglais, d'Américains, d'Allemands,
de Grecs et de Turcs, s'était réunie pour rendre un dernier
hommage à cet homme que tous estimaient et aimaient. Ce
fut un pasteur de l'Église anglicane qui célébra les funérail-
les. Par des raisons de prudence faciles à comprendre,
aucun discours ne fut prononcé en langue turque ; mais, à
défaut de sons articulés, le souvenir de ses exhortations
et de l'exemple qu'il avait donné parlait à bien des cœurs
osmanlis. Puisse ce souvenir y porter quelques-uns de ces
fruits en vue desquels Sélim avait si résolument défriché le
sol et répandu les semences du salut en Christ !

Sa famille, qui l'avait suivi tout entière dans la recherche
et dans la profession de la foi, a trouvé dans cette foi même
la force de supporter une perte très sensible sous plus d'un
rapport. Les consolations qu'y a puisées en particulier sa
pieuse et digne femme, forment un éloquent contraste
avec ce qu'on voit éclater, en pareil cas, dans la conduite
des femmes de l'Orient. « Quelles actions de grâces je dois à
« Dieu, disait-elle dernièrement au Dr Schauf-
« fler, pour nous avoir fait sortir des ténèbres de l'islamisme ! Restée sous
« l'empire de ce désolant système, je n'aurais aujourd'hui
« pour partage qu'un sombre désespoir, tandis que mainte-
« nant, à la glorieuse clarté de l'Évangile, je sais où mon
« époux est allé. Bientôt je l'y rejoindrai, et en attendant,
« quelle inappréciable grâce que celle qui soutient mon esprit
« et qui rend mon pauvre cœur, si cruellement frappé, capa-
« ble d'éprouver encore quelque joie ! »

SUISSE.

CINQUANTIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ
DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE BÂLE.

Nous avons annoncé, dans le temps, que la Société des
Missions de Bâle se disposait à célébrer cette année le cin-
quantième anniversaire de sa fondation. Cette fête que, du
reste, par un louable sentiment de modestie chrétienne, le
Comité n'avait pas voulu séparer de son assemblée générale
annuelle, a eu lieu les 5 et 6 juillet dernier. Elle avait attiré
une grande affluence de chrétiens de la Suisse ou des états
limitrophes de l'Allemagne, et paraît avoir produit sur tous
les impressions les plus édifiantes. Quelques détails, empruntés
à l'un des correspondants de la *Semaine religieuse*, de Ge-
nève en retraceront la physionomie.

LA

NATIONALITÉ ALBANAISE

D'APRÈS LES CHANTS POPULAIRES

- I. D. Camarda. *Stoppo di grammatologia comparata sulla lingua albanese*, Livourne 1835. — II. Dr G. de Hahn. *Chants toscans et Proverbes toscans*, dans *Albanische Studien*, Vienne 1853. — *Graslische und albanische Märchen*, Leipzig 1854. — III. G. Pelta. *Penna dei Greci nella Rivoluzione siciliana del 1809*, Palermo, 1851. — IV. H. Heoquard. *Histoire et Description de la Haute-Albanie ou Géorgie*. — V. G. Crispi. *Chants des Albanais de Sicile*, en albanais d'après Vign. *Conti pop. Sicil.* Catane 1849. — VI. V. Dorsa. *Poesia popolare dans Su gli Albanesi scerzati e prosati*, Naples 1847. — VII. A. Masi. *Discorso sull'origine, i costumi, etc.* Naples 1847. — VIII. G. de Rala. *Poesie albanaises*, en albanais, Naples 1836. — IX. *Chants de Scorpiana Tropic, province de Zetina au quinzième siècle*, en albanais, Naples 1844.

Au XVIII^e siècle, Gibbon se plaignait que l'Albanie, séparée uniquement du monde occidental par le canal d'Otrante, fût aussi inconnue que l'intérieur de l'Amérique. Il y avait sans doute quelque exagération dans ces plaintes du célèbre historien : les Italiens et les Français ont toujours entretenu des relations avec la patrie de Scander-Beg; cependant on n'a obtenu quelques notions précises sur ce pays qu'à l'époque où les Français, maîtres des îles ioniennes, entrèrent en relations avec le célèbre Ali-Pacha. Pouqueville, qui a tant contribué à populariser en France la cause des chrétiens orientaux, parle souvent des Albanais dans son *Histoire de la régénération de la Grèce*, et plusieurs chapitres de son *Voyage* peuvent encore être consultés avec fruit sur ce sujet. Cependant le courageux et docte consul de France à Janina, l'âme remplie de souvenirs classiques, était plus occupé des Hellènes que des « barbares

Chkipetars. » Il n'en est pas ainsi de son compatriote l'Alsacien Cersbeer, qui, devenu mahométan sous le nom d'Ibrahim-Manzour-Effendi, publiait à Paris, en 1827, ses *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie*. Dominé par un patriotisme étroit et resté Alsacien tout en devenant musulman et soldat, Cersbeer éprouve une répulsion instinctive pour ces populations turbulentes et guerrières, peu soucieuses de l'ordre, de la tranquillité, du bien-être, auxquels les races germaniques attachent tant de prix. De tous les Albanais, musulmans ou catholiques, dont il s'est occupé, les Mir-dites trouvent seuls grâce à ses yeux pour leur bravoure, leur discipline et leur loyauté. L'étude que M. Cyprien Robert publia dans la *Revue* au mois d'août 1842 est beaucoup plus intéressante et plus vraie. M. Cyprien Robert se proposait plutôt cependant de donner une idée générale de la vie albanaise que de faire connaître l'origine de la langue des Chkipetars et leur littérature. Aussi ne s'occupe-t-il qu'en passant des chants populaires. De savantes publications faites en Italie, en Allemagne et en France permettent heureusement de revenir sur un sujet qui emprunte aux circonstances une incontestable opportunité. Tout concourt à mettre de nouveau en contact avec l'Europe occidentale les races albanaises qui habitent les deux rivages de la mer ionienne. Le sud de l'Italie renaît à la vie, et une activité extraordinaire se manifeste en même temps dans les ports de l'Italie orientale : Brindes (*Brindisi*) semble devoir reprendre son ancienne importance. Il est impossible que les nombreux voyageurs que le chemin de fer amène aujourd'hui à Brindes tardent à franchir le bras de mer au-delà duquel s'étend la côte albanaise. Les Italiens tournent déjà leurs regards vers ces « monts acrocérauniens que l'œil peut distinguer d'Otrante. » Tandis qu'ils cherchent à renouer les liens qui unissaient autrefois l'Albanie au monde civilisé, une autre nation pelasgique, les Hellènes, prend possession de Corfou, et l'étendard d'azur à la croix d'argent flottant en vue de l'Albanie renouvelle dans l'âme des Chkipetars chrétiens la mémoire des jours glorieux où des héros et des héroïnes de leur sang, les Tsavellas, les Botzaris, les Miaoulis, les Grivas, combattaient pour la cause de Souli et de la Grèce régénérée. De même le drapeau italien rappelle, d'Ancône à Palerme, aux descendants italiens des Chkipetars le moment glorieux où le général Garibaldi ouvrit les rangs de sa petite armée aux « braves et généreux Albanais » de l'Italie méridionale. Le passé de l'Albanie tel qu'il s'offre à nous dans ses chants populaires touche donc plus qu'on ne le pense aux questions du présent, et c'est toujours d'ailleurs un intéressant spectacle que celui d'un petit peuple traversant les épreuves de la conquête et de l'exil sans rien perdre des qualités qui font la force de l'esprit national.

I. — L'ALBANIE AVANT LA CONQUÊTE TURQUE.

La langue dans laquelle ont été composés les chants populaires des Albanais a été longtemps un sujet de graves débats pour les philologues. Plusieurs s'obstinaient, ainsi que le fait Pouqueville, à chercher dans une Albanie caucasienne le point de départ des Chkîpetars. Leibnitz supposait que la langue des Albanais devait être celle des anciens Celtes. Les Albano-Italiens qui, comme M^{re} Crispi, évêque de Lampsaque, et M. Angelo Masci, ont réfuté ces hypothèses dans de solides travaux (1) n'étaient pas assez au courant des admirables découvertes philologiques de l'Allemagne pour éviter dans leurs démonstrations de regrettables erreurs de détail. Il appartenait à M. G. de Hahn, le docte auteur des *Études albanaises* (2), de répandre sur cette question un jour nouveau, et à un Albanais sicilien, le père Camarda, de l'éclaircir définitivement.

Les Albanais sont pour M. de Hahn les descendants des célèbres Pélasges. Les Pélasges auraient peuplé aux époques primitives l'Épire, la Macédoine, l'Illyrie, la Grèce (Hellade et Péloponèse) et des territoires italiens considérables. En Grèce, les Pélasges auraient adopté la langue des Hellènes, lorsque l'élément hellénique vint se superposer à l'élément pélasgique, tandis que l'idiome aborigène aurait duré jusqu'à l'invasion bulgare en Macédoine et jusqu'à l'invasion serbe en Illyrie. Dans l'Albanie (Illyrie méridionale et Épire), l'élément pélasgique a repoussé ou s'est assimilé l'élément slave, et de ce pays trop peu étudié sont sorties depuis le xiv^e siècle les colonies épirotes de la Grèce moderne. Ainsi s'est répétée en sens inverse l'invasion des premiers âges, avec cette différence que les Pélasges autochtones s'étaient fondus dans les Hellènes envahissants et qu'aujourd'hui les nouveaux Pélasges établis en Grèce vont s'hellénisant de plus en plus. Selon l'auteur des *Études albanaises*, il y aurait maintenant des Albanais dans toutes les provinces helléniques, soit de la Grèce continentale, soit de la péninsule péloponésienne, excepté l'Étolie, l'Acarnanie, la Laconie et la Messénie. Dans l'Attique, la Mégaride, l'Argolide, la Béotie, ils constitueraient la grande majorité de la population. Enfin les îles d'Hydra, de Spetzia, de Poros et de Salamine, l'Eubée méridionale et la partie septentrionale de l'île d'Andros seraient habitées exclusivement par des Albanais. Du reste, si M. de Hahn pense que les Pélasges et les Hellènes de l'antiquité étaient des peuples diffé-

1. *Memoria sulla lingua albanese*, etc., dans *Opuscoli di Letteratura di monsignor Crispi*, Palermo, 1836.

2. M. le professeur Comparetti, dans un écrit lumineux et substantiel (*Notizie e cenni storici ed etnografici degli studi etnici del prof. Ascoli*), appelle avec raison M. de Hahn « le plus grand albanologue des temps modernes. »

rens, il s'attache à montrer les nombreux liens de parenté qui les unissent. « Le proto-Albanais, dit-il, n'est pas seulement contemporain du proto-Romain et du proto-Grec, mais il y a entre eux affinité, ou en d'autres termes ce qu'il y a de pareil dans les usages des trois peuples vient d'un même élément, l'élément pélasgique. » M. Théodore Mommsen regarde comme un fait incontestable « l'origine commune » des Albanais et des races hellénique et italique.

Les Albanais de l'Italie méridionale sont justement fiers de ces glorieuses découvertes qui leur donnent pour aïeux les « divins Pélasges » d'Homère, ces Pélasges que les mythes helléniques font naître « avant la lune, » ces fils de Pelasgos, « le premier homme enfanté par la terre, » et qui bâtit sur le Lycée « la première ville qu'aît vue le soleil. » M. Dorsa, qui a recueilli avec tant de soin et discuté avec tant de sagacité les traditions populaires de ses compatriotes, revendique pour la race albanaise ces illustres origines et l'honneur d'avoir produit Philippe, Alexandre le Grand, Aristote, Pyrrhus, la reine Teuta, qui osa tenir tête à la république romaine. Ces souvenirs ont toujours été vivaces dans le cœur des Albanais. Un historien napolitain, Summonte, rapporte que le prince de Tarente, ayant, au xv^e siècle, écrit à Scander-Beg une lettre insolente où il traitait son peuple de troupeau, reçut cette fière réponse : « tu ne connais pas mes Albanais, nous descendons des Épirotes, qui ont donné pour ennemi aux Romains Pyrrhus, et des Macédoniens, qui ont donné pour vainqueur à l'Inde Alexandre. » On comprend maintenant le sentiment de dédaigneuse fierté qui doit animer les Albanais en face des Slaves et de tous les peuples d'Europe. Deux peuples ont seuls trouvé grâce devant eux, les Grecs et les Français. Les Albanais savent combien a été glorieuse l'histoire de la Grèce antique. Un des défenseurs les plus décidés de leur nationalité, M. de Rada, prenait pour devise de ses poésies, devenues populaires, ces vers de M. de Lamartine :

Je ne suis qu'un barbare étranger sur vos bords,
Fils d'un soleil moins pur et de moins nobles pères,
Indigne, ô fils d'Hellé, de vous nommer mes frères,
Vous dont le monde entier, en comptant vos aïeux,
Ne nomme que des rois, des héros et des dieux.

Pour les Français, ils les appellent leurs « frères » et prétendent que les ancêtres des deux nations ont été placés « dans le même berceau. » Est-ce simplement un hommage d'admiration que les meilleurs soldats de l'Orient envoient au peuple de l'Occident le plus brillant à la guerre, ou n'est-ce pas plutôt un souvenir des antiques alliances et des longues luttes entre les Pélasges de Ma-

cedoine et les descendants des Gaulois de Sigovèse établis en Illyrie? L'histoire a mieux conservé la mémoire des guerres entreprises par Pyrrhus contre Rome quand ce prince se jeta sur l'Italie et entraîna la race albanaise à sa suite dans ses exploits et dans ses revers; on connaît les hardies campagnes et la fin tragique du courageux Épirote, les dangers qu'il aurait fait courir à la puissance romaine, s'il avait trouvé en Italie des alliés dignes de lui. Il est curieux de voir, dans l'original récit de M. Mommsen, la ressemblance des soldats de Pyrrhus avec les *condottieri* albanais de notre temps. Pyrrhus mort, Teuta vaincue, la Macédoine et l'Illyrie deviennent romaines, mais les indomptables Chkipetars n'acceptent pas sans protester le joug du vainqueur. Ils n'étaient pas encore tout à fait soumis longtemps après Constantin (1). Voici un chant, recueilli à la fois par M. Crispi et M. Dorsa, qui semble indiquer que, malgré leur goût pour les armes, les Chkipetars n'allaient pas toujours sans regret servir « l'Éternité » qui régnait à Byzance, quoiqu'il leur arrivât de conquérir à la cour un rang distingué.

« Pendant trois jours, j'ai vu en rêve — mon petit Constantin. — L'empereur lui a ordonné — de partir pour la guerre. — Le jeune homme respectueux — a pris congé de moi et de sa mère chérie, — et ensuite de sa belle, — dont il a eu pour gage un anneau, — et à laquelle il a dit avant de partir: — « Adieu, ma chère belle, — je serai loin de toi neuf ans, — neuf mois et neuf jours. — Toi, ma belle, prends un mari. » — Maintenant les neuf ans sont passés, — les neuf mois et les neuf jours, — et la belle est devenue la fiancée d'un autre, — et elle lui donnera sa main dimanche.

« Mais dans la soirée des fiançailles on entendit au milieu de la nuit, sous la tente de l'autocrate, retentir un soupir si grand que le sommeil de tous fut interrompu. Quand le matin arriva, il se leva du lit, fit battre les tambours et réunir en cercle les *bouliars* (gentilshommes) et les guerriers. — Dites-moi, ô seigneurs, qui de vous a soupiré cette nuit. — Chacun l'entendit sans faire de réponse, mais enfin Constantin répondit: — Moi, malheureux, j'ai soupiré — A qui s'adresse ce soupir? — Mon soupir va loin. — Constantin, mon cher, descends dans mes écuries, — et parmi mes chevaux, choisis celui qui est noir comme l'olive, celui qui est blanc comme la colombe ou celui qui est rapide comme l'épervier. — Constantin prit congé, choisit le coursier rapide comme l'épervier, le monta, et le pressa avec les éperons. Le jour des noces, le misérable vieillard fuyait le pays,

(1) On dit même qu'ils inspiraient aux empereurs de Byzance assez d'inquiétude pour que ceux-ci aient cru devoir établir sur le sol albanais des colonies latines dont quelques traces subsistent encore. On trouve en effet, à l'état de groupes dans l'Albanie méridionale et de massif compacte le long de l'Acchélon, des populations qui parlent une langue analogue au roumain; mais la tradition fait remonter les colonies latines de l'Albanie aux Romains conquérants de la Macédoine. Quant aux savans des principautés, ils sont plutôt disposés à croire que ce sont des colons établis par les rois bulgares de la dynastie d'Asan.

et sur la route qu'il suivait il rencontra Constantin, Constantin le jeune fiancé de trois jours.

« — Bonjour, dit-il, ô vieillard, — où portes-tu tes pas? — Ah! abstiens-toi de me le rappeler, ô mon fils. — J'avais un seul fils, Constantin est son nom. — Constantin mon fils! — Je l'ai vu en rêve pendant trois jours. — L'empereur m'a ordonné de l'envoyer à la guerre. »

Après une répétition homérique des faits racontés au début du chant, le poète ajoute :

« Et sa belle est devenue fiancée, — et elle donnera sa main dimanche. — Je te l'ai dit, ô vieux père, — que dans peu de temps viendra Constantin. — Oh! puisses-tu avoir, mon fils, pour une si heureuse nouvelle, — des jours longs et heureux! — Constantin revient le dimanche, — il arrive en ville de bonne heure. — Il laisse là sa *giberne*, — il se rend à la porte de l'église, — il y plante l'étendard (1). — Et quoi? peut-être ne voulez-vous pas, — ô parens, et tous tant que vous êtes, ô *bouliars*. — de moi pour parrain du mariage! — Sois le bienvenu, ô jeune étranger, — bon jeune homme sans femme. »

Au moment où Constantin met l'anneau au doigt de « la belle, » celle-ci le reconnaît.

« Et comme des fleurs roses — devint son visage, — et sa poitrine se couvrit de points rouges. — Constantin s'en aperçut et s'écria: — O parens, et vous, *bouliars*, — il est arrivé. Il est arrivé Constantin, — et il s'empare de la fille. — Que la chose vous plaise ou vous déplaise, — la belle est à moi, — qui ai été son premier fiancé. »

Les luttes de l'empire d'Orient contre les Slaves n'améliorèrent point la situation des Albanais; mais la nationalité pélasgique, qui avait survécu à tant d'invasions, ne devait pas disparaître davantage devant l'élément serbe. Une partie de l'Albanie alla jusqu'à embrasser le catholicisme pour mieux affirmer la nationalité albanaise en face de la nationalité serbe. Les Turcs n'ont pas plutôt pénétré en Europe qu'ils essayèrent à leur tour de conquérir cette petite et vaillante Albanie; longtemps ils sont repoussés: la famille des Balsa, — qui descendait, dit la tradition, d'une famille de la France méridionale, les Baux de Provence, — les familles des Topia et des Castrioti personnifient successivement les phases diverses de cette lutte. C'est la famille des Castrioti qui eut la gloire de voir naître dans son sein le grand Scander-Beg, le héros qui par ses exploits faillit chasser à jamais les Turcs et fonder en Albanie une dynastie véritablement nationale.

George Castrioti, à qui l'on donne ordinairement le nom turc du grand Macédonien (Scander, Scander-Beg), méritait beaucoup mieux

(1) Qui précède dans l'Albanie orientale le cortège des noces; cet usage est à peu près abandonné dans l'Albanie italienne.

que le héros des Serbes Marko Kraliévitich (1) de passionner la poésie populaire. Ce n'est pas, comme Marko, un brave idéalisé par les imaginations; plus admirable encore dans l'histoire que dans les chants du peuple, il n'avait pas besoin pour sa grandeur des mythes dont les bardes albanais ont embelli sa légende. Disons quelques mots toutefois des chants qu'il a inspirés, pour montrer quelle action puissante « le prince Alexandre » a exercée sur les imaginations de ses compatriotes. Voici donc les traits généraux de la physionomie qu'ils lui ont donnée.

Pendant que sa mère Voisava le portait dans son sein, elle rêva qu'elle avait mis au monde un dragon qui couvrait l'Albanie tout entière de ses gigantesques replis, et qui la protégeait de son armure d'écailles, tandis que sa queue plongeait dans l'Adriatique vers Venise, et que sa gueule enflammée englutissait une multitude d'Ottomans. Le dragon joue à toutes les époques un grand rôle dans les mythes pélasgiques. Zeus, disaient les poètes orphiques, s'était uni à sa propre fille sous la forme d'un dragon, et de cette union était né l'Hercule-dragon. La mère d'Alexandre, l'Albanaise Olympias, avait été initiée aux mystères sabaziens, où le serpent figure sans cesse, et lorsqu'on voulut donner à son fils une origine surnaturelle, on prétendit qu'elle avait reçu dans sa couche la visite d'un serpent divin. Un énorme serpent apparut dans le lit où devait naître Scipion, le vainqueur de l'Afrique. Encore aujourd'hui, dans les contes albanais recueillis par M. de Hahn, nous voyons un jeune et beau prince caché sous l'enveloppe d'un serpent.

Les débuts de George, qui naquit avec le signe d'une épée sur le bras droit, faisaient déjà supposer qu'il serait vraiment « le dragon d'Albanie, » capable, comme Alexandre et Scipion, de briser dans sa forte mâchoire la barbarie asiatique et africaine. A peine sorti du berceau, il se traîna vers les armes de son père Jean, et s'efforçait de manier son arc, de soulever son pesant cimenterre. Dans ses jeux avec ses frères et avec ses jeunes amis, il était, ainsi que le Breton Duguesclin, « toujours battant. » Comme s'il eût voulu réunir dans sa brillante personnalité toutes les qualités de sa race, dont un observateur très exact, M. Hecquard, constate la vive intelligence naturelle, il se servait aussi bien des livres que de la lance, et à une époque où les hommes de son rang ne se piquaient pas de savoir, il parlait avec une égale facilité le latin, l'italien, le grec, le turc, l'arabe et le serbe. Sa force était aussi prodigieuse que son esprit était ouvert; il abattit un jour d'un coup de sabre la tête d'un de ces farouches aurochs dont la race se retrouve encore dans les Karpathes, et qui ravageait les champs de sa sœur Mamisa. Plus d'une

1) Voyez, sur Marco Kraliévitich, la Revue du 15 janvier 1865, — la Nationalité — le Supplément aux chants populaires.

fois dans les combats il fendit du premier coup un homme armé de pied en cap. Dans les vingt-deux batailles qu'il livra aux Turcs, ce « lion dévorant » (nom que lui donna dans sa jeunesse un prophète) de sa main plus de deux mille Ottomans. Loin de se livrer aux passions d'un Alexandre ou d'un Henri IV, George regardait, — principe que les Albanais continuent de défendre, — la continence comme la première vertu d'un soldat; son cimenterre, qu'il plaçait sous son chevet, était le compagnon favori de ses nuits; il bannissait les femmes de ses armées, et dans la paix n'avait d'autres plaisirs que des exercices virils, comme la chasse et les tournois. La croix de Saint-Jean-de-Malte, que le pape Pie II lui avait donnée, n'était pas un vain ornement pour celui dont la vie fut une perpétuelle croisade. On s'imagine l'impression que produisit dans l'Italie du xv^e siècle l'apparition d'un pareil homme. Lorsque le comte Jacques Piccinino lui demanda une entrevue, il vit avec surprise s'avancer une espèce de géant à l'air martial, au large front, au regard d'aigle, à la barbe touffue. La stupéfaction du comte augmenta lorsque le prince, avec la familiarité cordiale de son pays, prit le petit homme par le milieu du corps, l'éleva en l'air, lui donna un baiser sur le front et le déposa doucement à terre, comme eût fait le Gulliver de Swift avec les nains de Lilliput ou le Micromégas de Voltaire avec un habitant de notre planète.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai contemplé au Belvédère de Vienne la grande cuirasse dorée de ce personnage extraordinaire, brave comme Alexandre, lettré comme César, pieux comme Louis IX et implacable comme Richelieu. Je me demandais si la terre qui a produit tant de cœurs intrépides ne donnerait pas naissance à un héritier du fils de Voisava, et si le drapeau glorieux des Castriotti resterait éternellement dans la poussière. S'il ne nous est pas donné de voir les Albanais reconquérir leur place parmi les nations, qu'il nous soit permis du moins d'imiter les vainqueurs d'Allessio, qui vénérèrent comme de précieuses reliques et transformèrent en talismans recherchés des Turcs eux-mêmes les ossements du grand patriote albanais. Qu'il nous soit permis de chercher dans la poésie populaire la trace sacrée du héros qui fut pleuré de l'Albanie entière, et que son coursier même, — un de ces nobles animaux qu'un beau chant nous montre sensibles à la fin tragique de leurs maîtres, — regretta tellement qu'il devint indomptable et mourut peu de temps après Scander-Beg.

Scander-Beg mort, l'Albanie est soumise. Une partie de la population émigre dans l'Italie méridionale pour échapper au joug détesté des Turcs. Ce sont ces Albanais italiens, fidèles encore après quatre siècles à la mémoire et aux exemples de leurs aïeux, qui ont fait dans ces derniers temps de si grands et si heureux efforts pour

reconstituer les titres historiques et la littérature populaire de leur race; ce sont eux que le général Garibaldi appelait récemment aux armes et qui ont si bravement répondu à son appel. On les retrouvera dans le cours de cette étude. Suivons d'abord l'histoire de ceux qui restèrent attachés au sol natal.

II. — L'ALBANIE DEPUIS LA CONQUÊTE.

Les Albanais qui ne s'exilèrent pas se partagèrent en trois camps. Les uns, trop fiers pour supporter la condition de *raia* et conformant leur conduite au fameux proverbe toske : « là où est l'épée, là est la croyance, » refusèrent de servir un Dieu qui se laissait vaincre dans la personne de ses adorateurs; ils se firent musulmans. Les autres, prêts à souffrir tous les maux plutôt que d'abjurer le culte de leurs pères, restèrent chrétiens, mais se partagèrent entre les deux rites. Les Mirdites et diverses tribus de la Guégarie ont conservé le rite latin avec quelques usages orientaux, par exemple la communion sous les deux espèces. L'Albanie méridionale, voisine de la Grèce, s'est prononcée pour le rite grec. Ainsi deux églises rivales se disputent les Albanais, sans parler de l'islamisme, qui à Scodra comme à Janina représente le culte vainqueur.

Les Albanais qui ont abjuré le christianisme ont joué dans l'empire ottoman un rôle considérable. N'a-t-on pas vu un moment où les ministres albanais, devenus héréditaires, arrêtaient l'empire sur la pente de la décadence avec la résolution ordinaire de leur race, semblaient à la veille de substituer sur le trône de Mahomet II le sang indo-européen au sang sinno-mongol? Méhémet Koproli, qui appela en Roumanie les Ghika, ses compatriotes, et qu'on a comparé au cardinal de Richelieu, fut le premier grand-vizir appartenant à une famille célèbre. Sous son administration populaire, quoique souvent impitoyable, et sous celle de ses successeurs de la famille des Koproli, les provinces albanaises jouissent d'un calme relatif; mais à la mort du dernier Koproli les dissensions recommencent. L'histoire de la race albanaise nous montre à toutes les époques cette perpétuelle lutte contre le pouvoir central. Les Albanais musulmans eux-mêmes, dévoués et courageux défenseurs de la Sublime-Porte contre les Hellènes, ne cessent de s'agiter sourdement pour devenir indépendans. Il faut que l'antique nationalité pélasgique soit bien vivace pour trouver le moyen de s'affirmer encore après tant de désastres en apparence irréparables. Il faut voir dans leurs chants nationaux l'altier mépris qu'ils témoignent pour ces Asiatiques, leurs maîtres, et pour leurs voisins les Slaves (1).

(1) Les détails qu'on va lire sont tirés d'un chant que cite M. Heequard, et qu'il fait remonter vers 1572.

« ces enfans de Caramanie, » et « ces Bosniaques » qui voudraient transformer en « vils serfs » les Chkipetars! Que sont-ils auprès des Albanais, de ces « héros fiers et intrépides » semblables au « torrent furieux? » Quand les Chkipetars s'avancent dans la plaine de Lamac-Spahire en poussant les cris aigus de l'aigle qui fond sur sa proie, la terre, soulevée dans l'air en nuages ténébreux, annonce au loin l'approche des soldats de Scodra. Leurs armes, couvertes d'argent et d'acier bruni avec soin, resplendent au soleil, et le fusil, « ce fidèle compagnon de l'Albanais, » brille dans les mains de « jeunes gens qui n'ont pas encore atteint trois fois cinq ans. » Cette ardeur s'explique par le péril de la patrie. L'idée de patrie, qu'on a prétendu fort légèrement être étrangère à ce peuple, apparaît dans le même chant, c'est-à-dire des la seconde moitié du XVI^e siècle, avec toute sa grandeur imposante. « Devons-nous, dit le poète, déshonorer la renommée de nos pères? Non, non, la patrie est la mère qui donne le lait de son sein pour la nourriture de ses enfans, c'est l'épouse qui dans les cœurs réveille l'amour et la tendresse. Qui donc pourrait, si les sentimens loyaux et purs d'un fils sont gravés dans son cœur, ne pas repandre son sang, ne pas sacrifier sa vie, *tout*, pour la sauver? » Le poète nous apprend ensuite que le général de l'armée albanaise, Ibrahim-Pacha, se distingue par la « simplicité de ses vêtemens, » tandis que son adversaire, un chef slave, est chamarré de broderies. Les Albanais n'ont point changé depuis le XVI^e siècle; ils n'ont point, comme les Slaves du sud, la passion des galons et des vêtemens splendides. Le luxe leur semble indigne d'un soldat, ils affectent même de porter des vêtemens souillés de poussière et déchirés par les rochers. Cet Ibrahim si simplement vêtu n'en est pas moins d'une « famille illustre » (l'Albanais est d'humeur très aristocratique; sa stature est colossale; son « regard farouche » inspire la terreur, et il devance les plus valeureux, « l'acier flamboyant à la main. »

Le double amour de l'indépendance et de la guerre, qui éclate à chaque ligne dans ces chants, donne l'explication de toute l'histoire de ces peuples depuis leur défaite par la Turquie et leur asservissement à la race asiatique. A l'intérieur, ce sont des vassaux inquiétans qui n'ont d'autre préoccupation que de secouer le joug ottoman et mettent souvent l'empire de leurs maîtres à deux doigts de sa perte; mais qu'on leur montre des combats à livrer, de la gloire à conquérir, même contre des hommes de race pélasgique, ils sont prêts, ils se précipitent et deviennent pour l'autorité de la Porte le plus solide rempart. C'est un Albanais, Moustapha, qui a combattu contre Marco Botzaris; c'est un Albanais, Ali-Pacha, qui est venu à bout des Souliotes. Il ne faut pas s'exagérer pourtant la reconnaissance dont la Turquie leur est redevable; toute son his-

toire intérieure est, pour ainsi dire, l'histoire des tentatives de ces dangereux auxiliaires pour renverser l'autorité des sultans. C'est beaucoup quand ils se contentent, comme Mahmoud à Scodra, Ali-Pacha à Janina, de créer dans leur propre pays des pachaliks à peu près indépendans; les voici qui s'attaquent à la couronne même. Le chef d'un contingent albanais envoyé en Égypte, Redjeb-Agha, s'insurge au Caire et meurt héroïquement dans la bataille, montrant l'exemple et frayant la route à Méhémet-Ali; celui-ci, fils d'un *agha* albanais, fonde la vice-royauté d'Égypte, et, sans une coalition européenne où la France refusa d'entrer, il ceignait la couronne des sultans.

Ces traditions ont une influence profonde sur l'esprit des populations albanaises; la poésie populaire sait le nom et raconte les hauts faits des héros qui se sont illustrés dans la guerre contre les Turcs. Le chant qui montre Redjeb-Agha mourant au Caire en révolte ouverte contre son souverain ajoute que ses femmes et ses fils refusèrent de pleurer un homme qui avait eu une si belle mort, aussi glorieuse que la victoire, et que ses fils gardent en héritage son héroïsme et sa vertu. On se demande ce que deviendrait l'autorité déjà ébranlée de la Porte sur ces peuples belliqueux, si les sentimens de nationalité qu'ils manifestent avec tant de vivacité devenaient plus intelligens et plus élevés. La Porte sent bien le danger, et si elle l'a conjuré jusqu'à ce jour, elle le doit surtout à l'habileté, beaucoup plus grande qu'on ne le suppose, avec laquelle elle a su exploiter les antagonismes locaux, les différences de religion et de rite, surtout les prétentions féodales, l'esprit indisciplinable, la politique égoïste des clans, qui sont malheureusement la plaie des braves Chkipetars. On a pu voir, par le rôle des Albanais musulmans pendant la guerre hellénique, si la Porte savait tirer parti des causes d'antipathie, en apparence incurables, qui existent entre les populations indo-européennes soumises à son autorité. Un examen attentif des conditions naturelles et morales où est placée la nation albanaise peut seul nous apprendre si ce peuple triomphera des obstacles qui ont empêché sa résurrection, et s'il possède réellement la force mystérieuse qui rappelle les états à la vie.

Il suffit d'avoir la moindre idée du sol et du climat de l'Albanie pour comprendre le caractère des Chkipetars. L'Albanie est un pays hérissé de montagnes, dont la principale chaîne court du nord au sud parallèlement à l'Adriatique, à la distance environ de quarante minutes en longitude. Beaucoup de branches, composées en grande partie de monts aussi élevés que la chaîne principale, s'en détachent et se ramifient si bien sur toute la superficie du sol qu'elles le couvrent presque en entier, de façon à ne laisser dans leurs intervalles que des vallées, sauf la plaine qui se trouve vers l'embou-

chure de l'Ergenth. Les côtes mêmes sont montueuses, et çà et là les montagnes finissent à pic comme des murs perpendiculaires battus éternellement par la vague furieuse. De la cime de ces montagnes, qui en divers endroits égalent la hauteur des Pyrénées, descendent de nombreuses rivières et des torrens plus nombreux encore. Comment ne pas se rappeler à l'aspect d'un tel pays cette remarque d'un des plus grands observateurs de la famille pélasgique, Hippocrate : « tous ceux qui habitent un pays montueux, inégal, pourvu d'eau et soumis à de fréquentes variations dans les saisons, doivent être très propres à l'exercice, pleins de courage, et d'un caractère sauvage et féroce? »

Ce pays d'aspect étrange offre dans un petit espace une grande variété de climats et de produits. Au bord de l'Adriatique, surtout dans la partie méridionale, l'hiver est aussi doux qu'à Naples; rendue à la civilisation, cette contrée deviendrait un véritable Eden. Là grandissent les orangers, les citronniers, les grenadiers, les oliviers, les figuiers, des vignes dont on obtient un vin délicieux; mais à mesure qu'on s'éloigne de la mer, la température change : à quinze ou vingt lieues des côtes, l'hiver est long et rude, la neige tombe en abondance et les rivières gèlent. Enfin sur certains sommets on atteint la région des neiges éternelles. Cet immense développement de montagnes, où ne manquent ni les vastes forêts ni les riches pâturages, est beaucoup plus favorable à la vie pastorale qu'à la vie agricole. Aussi l'Albanais n'est point laboureur comme le Bulgare, c'est un pâtre insouciant et belliqueux qui élève d'innombrables troupeaux, vit au grand air et au soleil, dédaigne également le foyer, la charrue et les livres. La vie de famille, la culture des champs, l'étude enfin lui paraissent inconciliables avec la virile énergie que le soldat doit s'attacher à conserver comme le plus précieux des biens de ce monde. Pour lui, l'existence intellectuelle se résume dans la poésie et dans l'éloquence, dans les chants qui transmettent à la postérité les exploits des braves, dans la parole qui donne l'ascendant au sein des conseils et qui n'exerce pas moins d'empire que la force, « car beaucoup, dit un proverbe toské, ébranlent les montagnes par un seul mot. »

Le clan est un système d'organisation sociale naturel aux pasteurs, et on sait qu'il a fallu les plus énergiques efforts de l'Angleterre pour amener les Celtes des hautes terres écossaises à y renoncer. En Albanie, le clan se nomme *phar*, mais on ne doit pas supposer qu'il y est composé uniquement de descendans du même père. Ce cas se présente sans doute. C'est ainsi qu'un long chant slave sur les Vassovitch raconte comment ils descendent de trois frères, c'est ainsi encore qu'une tradition fait naître les Clementi du bel exilé Clemens et de la laide Bubeç; mais un *phar* peut être formé

de diverses familles dont les circonstances ont tellement lié les intérêts qu'elles se traitent comme si elles étaient jetées en Albanie de si profondes racines qu'on a pu nommer la Mirdita, gouvernée par son chef et ses « vieillards » (conseillers héréditaires), « une république aristocratique. » Il s'en faut que les membres les plus modestes des clans, surtout dans ceux qui admettent l'élection, soient exclus de la participation aux affaires communes. L'autorité du chef des Mirdites est même fort restreinte, et cette autorité serait presque nulle, s'il ne savait acquérir une influence personnelle sur la population. Dans les familles pas plus que dans la tribu, la naissance ou la fortune ne donne le droit de mépriser aucun Albanais, et le serviteur est plutôt traité comme un enfant de la maison que comme un domestique. Environné d'ennemis, le *phar* sait qu'il ne doit attendre son salut que de l'accord de ceux qui le composent, et que si chacun ne s'intéressait pas au salut de tous, si les plus humbles n'étaient pas satisfaits, le caractère fier et vindicatif de la nation exposerait le clan aux plus terribles catastrophes.

Les populations albanaises se partagent, comme les anciens Hellènes, en quatre fractions : les Guègues (Djègues ou Albanais rouges), les Toskes (ou Toskas, les Liapes (Lapes ou Japides), et les Chamides (Djamides ou Tchames). Quelques historiens, comme le père Camarda, voudraient les réduire à deux groupes, les Guègues et les Toskes, séparés par les eaux du Skoumbi, comme lorsqu'on se contente de partager les Français en Français du nord et en Français du midi, séparés par la Loire. Au point de vue où nous nous plaçons, il est d'autant plus convenable d'accepter cette dernière classification que les Liapes, les plus barbares des Albanais, n'ont pas de chants populaires connus, et que les Chamides n'ont pas d'autre organe de leurs aspirations que la muse hellénique.

C'est à M. de Hahn que revient le mérite d'avoir le premier songé à recueillir les traditions populaires (chants et proverbes) des Toskes. Consul d'Autriche à Janina, il était bien placé pour étudier les populations de l'Albanie méridionale. Les chants qu'il a rassemblés sont surtout relatifs à la vie domestique. Les vingt-sept chansons qu'il nomme « érotiques » nous donnent une idée suffisante de la manière dont les Toskes comprennent l'amour. La jeune fille qui l'inspire est décrite avec des traits primitifs empruntés tantôt à la nature, tantôt à des détails caractéristiques de costume. Dans le premier cas, on la nomme « petite baie rouge, baie rouge dans la forêt, bourgeon, ambre, citron, orange, oiseau éblouissant, assignal d'été, bartavelle aux ailes d'or. » Il est à peine nécessaire d'ajouter que les jeunes Albanaises pourraient dire comme l'Espagnole de Meine : « Je suis ennuyée de tous ces cavaliers qui me com-

parent au soleil. » La mythologie locale, par exemple les sylphes et les lutins, fournit aussi des comparaisons : un soldat non moins préoccupé de la guerre que de l'amour appellera l'objet de ses feux « chère épée au cordon de soie. » D'autres le nommeront simplement « chère cœur, chère joue ronde » ou « cou d'argent. » Un esprit prosaïque dira : « petit mouchoir jaune » ou « rouge. » Dans un pays où la pauvreté développe la cupidité encore plus que l'avarice (l'Albanais donne aussi volontiers qu'il prend), un amant confondra dans la même admiration les pièces d'or d'Autriche ou d'Espagne et le front d'ivoire de sa maîtresse; il s'écriera : « Front de ducats, front de colonats. » Ces traits naïfs ne donneraient peut-être pas une idée exacte des Albanaises, qui sont les plus belles femmes de la péninsule orientale, si les poètes ne nous décrivaient assez fidèlement l'impression que peuvent produire leurs charmes. « Tu ne dois pas courir si vite, ma douce amie, car tu brûlerais le village. » L'amour ne saurait être chez ces peuples impétueux un sentimentalisme capable de dicter de mélancoliques élégies comme chez les paisibles Germains, ou de faire jaillir comme en Serbie une source abondante de poésie. C'est une « fièvre d'août » qui expose à « perdre la raison, » qui dérange l'esprit, qui réduit le corps à la plus extrême maigreur, qu'on peut comparer en un mot aux maladies les plus communes de cette contrée volcanique, où l'été le sang aisément s'enflamme, où les têtes facilement s'exaltent et se désorganisent. Aussi avec quelle rage doit s'exprimer un amour contrarié ! Et combien de fois ne peut-il pas l'être chez un peuple où l'usage élève entre les deux sexes une barrière plus difficile à franchir que les murs du gynécée le mieux gardé ! Nous ne sommes plus ici parmi les Serbes, dont les poètes parlent avec une ironique indulgence des filles qui se laissent séduire par de belles promesses et des sermens trompeurs. En Albanie, c'est une honte pour une fille de parler à un jeune homme. A défaut d'une loi sur la séduction, un père, un frère est disposé à faire payer chèrement toute tentative contre l'honneur des vierges. La moindre faiblesse peut avoir pour conséquence en ce pays de *vendette* les plus sanglantes tragédies. Chez les Mirdites, la coutume semble d'abord plutôt sévère que contraire à l'équité, les deux sexes étant exposés au même châtement. Si l'adultère est puni de mort chez la femme, qu'on ensevelit sous un tas de pierres, le mari offensé a le droit de tuer son complice partout où il le rencontre; mais, comme Pouqueville le faisait déjà remarquer, il est difficile de nommer justice le droit accordé à un époux, à des frères ou à des beaux-frères, de disposer d'une femme « sur un simple soupçon et sans enquête. » Même à Hydra et à Spetzia, avant la guerre de l'indépendance, les Albanais avaient conservé cette jurisprudence, condamnée solennellement

par le Christ dans une réponse célèbre aux pharisiens. En 1816, un capitaine de la marine marchande revenait de la Mer-Noire à Spetzia. Ayant entendu dire vaguement que sa belle-fille avait reçu un de ses parens pendant l'absence de son fils, il égorgea cette femme enceinte de six mois avec sa petite fille âgée de quatre ans. Un an auparavant, sur des bruits non moins incertains, des frères avaient tranché la tête de leur sœur sur la promenade publique sans que personne fit la moindre tentative pour l'arracher à ces furieux.

De pareils traits prouvent que l'Albanaise serait trop heureuse, si elle ne relevait que de l'autorité d'un époux. Comme insensiblement les sentimens se conforment aux habitudes, elle finit par voir dans un beau-frère un personnage presque aussi important que son mari. C'est ainsi que s'explique la catastrophe rapportée par un chant albanais, catastrophe fort difficile à comprendre dans les idées occidentales. Selicha s'en retourne de la fontaine au village, portant sa cruche d'eau sur l'épaule. Elle entend dans le lointain les hurlemens qu'on pousse à la mort d'un Chkipetar. Elle en demande la cause à des femmes qu'elle rencontre, et lorsqu'elle apprend la mort de son beau-frère, l'honneur de la famille, sans montrer la moindre hésitation, elle se jette avec sa cruche dans l'abîme qui s'étend le long du chemin.

M. Angelo Masci, dans un travail publié en 1847, comparait les mœurs albanaises à celles des anciens Germains. Sans doute les peuples qui sont au même degré de civilisation se ressemblent en bien des choses; mais ici le fond même diffère, les nations germaniques ayant visiblement d'autres tendances que les populations pélasgiques. Cependant, Germains et Pélasges appartenant à la race indo-européenne, on ne doit pas s'étonner de trouver chez eux certaines idées communes. Ainsi, par une de ces contradictions singulières qui frappent dans la *Germania* de Tacite et dans les mœurs de l'ancienne Gaule, la femme est traitée en Albanie comme une bête de somme, et pourtant elle est honorée. Elle peut, comme si elle était en Angleterre ou aux États-Unis, parcourir librement les gorges les plus sauvages sans courir jamais le risque d'être insultée, et sa protection est un bouclier plus solide qu'un bataillon entier. Elle joue un rôle aussi important dans la conclusion des traités que dans la guerre. Sans doute elle reprend au foyer domestique les fonctions de la plus humble des servantes, mais la poésie, en rendant hommage à son ardeur pour le travail, fait deviner qu'elle se transformerait aisément en maîtresse de maison. En effet, ces clés qui pendent à sa ceinture sont, comme les pistolets et le yatagan du pallicare, un symbole d'autorité. Pour peindre son activité infatigable, on la compare gracieusement à l'esprit familier qui est dans la muraille et qui protège la famille. Elle a le nom de femme,

mais elle est « un pallicare et un aigle. » Ici, il est vrai, on parle d'une femme âgée « qui préside aux travaux avec honneur; » mais quand il s'agit de la jeune femme dans la maison de son « seigneur, » la poésie en donne encore la meilleure idée. Elle est comme une « belle baguette d'or, » elle est purifiée à l'égal du plus pur des métaux, elle est un « beau discours facile, » elle est « active comme la navette. » Les femmes albanaises ont grand besoin d'être actives en effet, car jeunes et vieilles sont accablées de travaux de toute espèce, et dans cette société, où pour vivre noblement il faut vivre en oisif, la femme est à la fois ouvrier, laboureur, ménagère... et soldat au besoin. Aussi son mari est-il naïvement présenté comme un bétail majestueux qui précède le troupeau en faisant sonner sa sonnette. Plus jeune, il brille moins par « la tête et par le conseil » que par l'éclat de sa fougueuse bravoure. Son cœur est « armé de pointes; » dans son œil resplendent « sept étoiles; » quand il marche à la façon théâtrale des hommes de ce pays, « sept rayons » s'élancent de ses épaules. Si ses mains sont embarrassées, il tient son glaive « avec les dents, » et il tire son fusil « avec les pieds. »

Ces détails sont empruntés aux improvisations funèbres dans lesquelles les nations pélasgiques exhalent leur douleur d'une manière si pathétique et si originale. Partout, dans la péninsule orientale comme dans la presqu'île italique, j'ai trouvé chez les femmes le don de l'improvisation. Les poésies toskes en offrent bien des exemples. Égarée par la douleur, la sœur d'un aga s'écrie impétueusement : « Idris-Aga, pourquoi ne te lèves-tu pas ? » Ailleurs une orpheline maudit le meurtrier de son père avec une violence toute nationale. « Fracas du ciel, — tonnerre de la montagne, — les maisons branlaient, les toits pétillaient... — Un chien et fils de chien se leva, — et tua l'aga de l'endroit, — Murtisa-Aga ! » Une autre fois on loue dans le mort des vertus essentiellement albanaises. Tantôt il s'agit d'un « glorieux aga, dignitaire du sultan Mahmoud, asile des persécutés et... chef des klephtes, » tantôt il est question d'un certain Hassan, « Hassan le rayonnant, » qui, toutes les fois qu'il sautait dans un retranchement, en revenait « une tête à la main. » Le massacre de Monastir, où périt la fleur de l'aristocratie toske, était propre à inspirer la muse populaire pleurant sur les tombeaux. Dans un de ces chants, la sœur d'une des victimes de la perfidie de Reschid semble avoir devant les yeux les brillans et indomptables soldats qui succombèrent dans cette boucherie : « Braves guerriers et braves compagnons, comme vous éblouissiez les yeux de la terre ! » Elle oublie cependant le deuil général pour ne penser qu'à « la fleur » fauchée avant le temps. Elle s'adresse impétueusement à Abas : « Qui t'a pris tes chères armes, — les pistolets et le yata-

gan. — et ce fusil (orné d'argent? — Qui t'a ôté le gilet à écailles (fait de galons d'or et d'argent)? » Dans un autre chant, le poète, pour faire comprendre la grandeur de la perte que vient de faire le pays, nous raconte que le guerrier qu'il pleure combattait seul avec un éléphant, et que lorsqu'il s'avancait en Roumélie, chacun se demandait : « Qui est celui-ci? » Dans une existence exposée à de pareilles catastrophes, tel qui était la veille admiré ou envié excite le lendemain la compassion de tous, comme cette jeune femme qui raconte la mort tragique de son époux, tué dans la nuit des noces : « Hier je vins, aujourd'hui je m'en vais, — hier parée de clinquant, — aujourd'hui les cheveux épars. » Les choses insensibles semblent elles-mêmes protester contre les trépas prématurés. « Hélas! ô Derven-Aga (1), — tu as laissé tes braves comme morts. — Le glaive qui est suspendu dit : — Où est mon maître pour qu'il me tire? — Le coursier dans l'écurie hennit — et dit : Mon maître, qu'est-il devenu? — Qu'il vienne vers moi, qu'il me selle, — et qu'il aille se promener en chevauchant. »

Le plus populaire de tous ces chants funèbres est la vieille chanson consacrée à la mort d'un jeune soldat mercenaire. Il est remarquable qu'il ait plus d'une analogie avec une ballade roumaine, *Miorita*, et avec un chant klephtique cité par Pouqueville : « Je suis tombé, ô mes compagnons, je suis tombé — au-delà du pont de Kiabésé. — Saluez ma mère de ma part. — Qu'elle vende les deux bœufs, — et qu'elle donne l'argent à la jeune (fille)! — Si ma mère s'informe de moi, — dites-lui que je suis marié; — si elle demande quelle fiancée j'ai prise, — (dites-lui) trois balles dans la poitrine, — six dans les bras et les jambes; — si elle demande quels parens sont venus (au banquet), — dites-lui que les corneilles et les corbeaux ont tout mangé. »

La plupart des chants guègues que nous possédons ont été réunis par M. Hyacinthe Hecquard, naguère consul de France à Scodra, dans l'Albanie septentrionale. Non-seulement M. Hecquard a terminé son ouvrage par une collection de ces chants, mais il en cite ou en analyse plusieurs autres dans son livre, qui contient les plus curieux détails sur les traditions et les habitudes des Albanais du nord. M. de Hahn a aussi publié un certain nombre de poésies guègues dont les plus curieuses correspondent à ces chansons de nourrice que les Hellènes nomment *νυκτερινά*.

Les chants guègues nous donnent l'idée la plus exacte de l'obstination avec laquelle les Albanais septentrionaux ont disputé le terrain pied à pied à la domination turque. — Un bey de Bouchat, nommé Méhémet, homme audacieux et rusé qui s'était établi à Ta-

(1) Il s'agit d'un chef tué dans un combat.

bachi, parvint à débarrasser Scodra des fonctionnaires envoyés de Constantinople et à fonder une dynastie de pachas héréditaires qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. Méhémet s'était attaché les chrétiens des montagnes, et surtout les redoutables Mirdites, en respectant leurs lois (les lois de Lech Dukadgin) et leur indépendance. Grâce à une habileté qui n'excluait jamais la résolution, il réduisit la domination ottomane à une simple suzeraineté. Il paraît que ses enfans héritèrent de son adresse, et un chant qui nous raconte une aventure de sa fille Kraïo-Khanum montre qu'elle était fort habile à démasquer les fourbes et les voleurs. Si Kraïo avait la ruse paternelle, Mahmoud, son frère, resta fidèle à l'esprit belliqueux de Méhémet. Sa vie fut une vie de batailles : il lutta à la fois contre les Toskes, contre les Turcs et contre les Slaves de la Tsérnagora, et trois chants guègues nous ont conservé le souvenir de l'intrepidité à toute épreuve de ce « lion rugissant, » de ce « vautour dévorant. »

Les guerres contre les Toskes sont un de ces tristes drames dans lesquels la discorde travaille, à la grande joie des Turcs, à exterminer les fils de l'Albanie. La Toskarie et la Morée furent le théâtre de combats dont personne ne semblait apercevoir les funestes conséquences. « Battez, ô cœurs, disait le poète guègue, battez, car nous avons vaincu les Toskes. » En 1770, Mahmoud se rendit lui-même en Morée avec 20,000 Albanais pour réprimer la première insurrection grecque, et cette fois encore les Ottomans avaient la joie de mettre les descendants des Pélasges aux prises avec un peuple auquel tant de liens et tant de souvenirs les rattachent. Ils n'eurent pas toujours, il est vrai, à se louer de Mahmoud-Pacha, qui remporta plus d'une victoire sur les troupes ottomanes elles-mêmes. Mahmoud eut la gloire de venger à Kossovo le désastre que les défenseurs de la péninsule avaient éprouvé dans cette plaine tristement fameuse. L'armée turque y fut taillée en pièces. Le pashah furieux mit Mahmoud au ban de l'empire et lança contre lui vingt pachas avec leurs armées. Enfermé avec une poignée d'hommes dans la forteresse sacrée de Scodra, le Rosapha, Mahmoud, conservant un calme admirable, tint tête aux Rouméliotes, et par des traits d'audace inouis, grâce aux intelligences qu'il avait avec le pays, il força le *roumili-valissi* (chef des Rouméliotes) à lever honteusement le siège. Une nouvelle armée ottomane, attaquée par les montagnards et par les Mirdites, fut complètement écrasée, tandis que le pacha de Scodra brûlait la flotte turque dans la Boïana.

L'orgueil des triomphes de Mahmoud éclate dans un chant guègue. Mahmoud voit arriver l'ennemi « avec le courage du dragon. » Il s'élança, « ce lion, » sur les spahis avec les siens. La guerre et le feu durent depuis deux heures et demie jusqu'à minuit. « Tous

les pachas ont pris la fuite! Oh! comme leur armée est passée au fil de l'épée! » Selim-Pacha, avec ses Bosniaques, vole à l'assaut du mont Hotti. « Ahmet-Pacha et ses Albanais combattent comme les héros de l'antiquité,... les pierres, le bois, la mer sont teints de sang... Mais voici le vizir de la mer, il arrive avec sa flotte, portant la désolation et le carnage dans ses flancs. La Bosnie et la Roumélie ont investi entièrement la forteresse. Deux fois, trois fois, quarante mille soldats d'élite se sont élancés à l'assaut de ses murailles. Grâce à la Providence, ils n'ont pu lui faire aucun mal! Qu'ils rassemblent, s'il leur plaît, Alep et la Perse, le monde entier, ils ne pourront s'emparer de la forteresse, œuvre de Dieu! »

Un petit pays comme la Tsèrnagora, habité par des chrétiens intrépides, donna plus de mal à Mahmoud que l'empire des sultans. En 1775, le chef albanais avait échoué dans ses attaques contre la Montagne-Noire. En 1785, profitant de l'absence du brave *cladika* (prince-évêque) Pierre I^{er}, il put pénétrer jusqu'à Tsètinié, mais il ne parvint pas à s'y maintenir. Fier de ses succès contre les Ottomans, il se jeta de nouveau dans la Tsèrnagora, où il trouva le *cladika* tenant d'une main la croix et de l'autre l'épée. Obligé de s'enfuir, il revint à la charge le 22 septembre 1796; mais après une lutte acharnée de quatre heures il fut pris et décapité.

La journée du 22 septembre a laissé de cruels souvenirs dans l'âme vindicative des Guègues. Il suffit pour s'en convaincre de lire le chant qui la raconte. Le poète fait remarquer avec amertume que les Mirdites n'étaient pas là; mais les Albanais, même privés de leur concours, eussent triomphé sans l'excessive prudence de « l'infidèle, » caché derrière des « haies » et des « barricades. » La *rendetta* albanaise est tout entière dans la conclusion : « O lions de Scodra, en avant! mes fils, entrez dans la Tsèrnagora! En avant, mes fidèles guerriers mirdites! faites à ces infidèles pleurer des larmes de sang pour venger le pacha, qui, si vous aviez assisté à la bataille, ne fût pas resté seul! »

Avant de mourir, Mahmoud s'écria, si l'on en croit le chant guègue qui raconte sa mort : « Malheureux, malheureux que je suis! je ne laisse pas un fils pour me venger! » Son frère Ibrahim lui succéda, et, mort lui-même sans enfans, il fut remplacé par son neveu Moustapha. Celui-ci marcha avec ses Guègues contre les Hellènes commandés par un autre Albanais, l'héroïque Marco Botzaris. Comme au temps où Mahmoud-Pacha combattait la première insurrection grecque (1770), deux peuples pélasgiques de la péninsule devaient, en s'égorgeant, retarder pour de longues années la délivrance de leur terre natale.

Moustapha, qui réprimait l'insurrection hellénique, était bien loin d'être au fond l'ami des Ottomans, et si les insurgés avaient

pu connaître ses desseins et s'entendre avec lui, l'empire des sultans eût couru les plus grands dangers. Allié secret de Milosch Obrénovitch, dont il recevait des conseils et de l'argent, il songeait à briser les liens assez faibles qui l'unissaient à la Turquie et à changer son titre de pacha pour celui de prince souverain; mais il avait plus d'ambition que de talents, et lorsqu'il se souleva à son tour contre le *padishah*, l'habile et énergique *sraskier* Mehémet-Reshid-Pacha s'empara de sa personne et l'envoya à Constantinople, où il fut depuis connu sous le nom de Moustapha-Scodrali. Plus tard il fut chargé du gouvernement de Smyrne (1). Cet événement eut les plus graves conséquences, puisque la Porte en profita pour établir à Scodra des pachas qui sont restés soumis à son autorité.

Dans l'Albanie méridionale, le vizir de Janina, Ali-Pacha, soutint avec beaucoup plus de vigueur une lutte acharnée contre le pouvoir central. Ali, le véritable type du Toske, joue le même rôle dans les chants de la Toskarie que l'intrépide Mahmoud-Pacha dans les chants guègues; mais il occupe une place encore plus grande dans la poésie populaire et dans les traditions helléniques, et c'est là qu'il faut l'étudier. J'en dirai autant des Souli-tes, les plus valeureux des Chamides, qui l'arrêtèrent si longtemps devant leurs rochers.

Depuis la chute de la république de Souli, depuis la décadence de la confédération des Chamides, ruinée à l'époque des guerres d'Ali-Pacha contre les chrétiens de l'Albanie méridionale, depuis le massacre de Monastir, si funeste aux beys du sud et qui fut suivi de la destruction de leurs tours féodales, l'esprit d'indépendance a trouvé un asile dans le nord de l'Albanie, et la Mirdita, appuyée par ses fidèles alliés, les braves Dukadgini, par les clans des montagnes d'Alessio et de Mathia, est devenue la forteresse, jusqu'à présent inexpugnable, de la nationalité albanaise. La tribu ou principauté des Mirdites occupe dans la Guégarie une position qui explique comment ce petit état exerce une influence fort supérieure à sa population (2). Enfermée dans d'inaccessibles montagnes, où l'on ne pénètre que par trois gorges, justement redoutées des armées du *padishah*, elle commande les routes de Prisren et de Tyranna, les seules qui permettent au sultan d'envoyer des secours dans la Haute-Albanie quand il est en guerre avec la Tsèrnagora. Ce pays, qu'on se représente trop souvent comme semblable aux pentes rapides des Apeanins, est couvert d'admirables forêts dont les par-

(1) Son fils vient d'épouser une nièce du sultan.

(2) 12,256 âmes selon M. Wiest, actuellement consul de France à Scodra.

ties les plus élevées renferment des sapins centenaires. Le maïs vient dans les belles vallées de la Mirdita, mais la population, dont le chiffre s'élève sans cesse, est forcée d'acheter au dehors une partie des céréales qui lui sont nécessaires. La Mirdita se divise en cinq *bayraks* (drapeaux). La principale localité du *bayrak* d'Orosch est Orosch (appelé souvent en Occident Orocher), résidence du chef que les Turcs nomment pacha et les Occidentaux prince. Il n'est point exact de dire, comme on le fait assez souvent, que l'abbé mitré des Mirdites, qui réside à Orosch, est le chef d'une sorte de théocratie. L'autorité dont il jouissait autrefois n'a pas résisté à l'influence du temps, et, plus habiles que les Italiens, les Mirdites ne lui ont pas permis d'intervenir dans leurs affaires politiques. L'abbé d'Orosch s'occupe donc uniquement de ses fonctions sacerdotales. Même sur ce terrain, son pouvoir a subi de graves atteintes, et il a dû reconnaître la juridiction de ce diocèse d'Alessio dont M. Wiest a fait une intéressante description. Sauf deux villages, toute la principauté reconnaît pour chef spirituel l'évêque catholique d'Alessio, qui leur fournit des aumôniers toutes les fois qu'ils vont en campagne. Le contre-poids réel au pouvoir du prince est l'élément aristocratique, et c'est dans sa propre famille qu'il rencontre surtout des éléments de résistance. Ce chef fait remonter l'origine de sa famille aux princes de Dukadgini, qui se seraient réfugiés dans ces retraites inaccessibles après la mort de Scander-Beg; mais cette tradition n'est pas universellement acceptée parmi les Mirdites. Les chants ne permettent pas de remonter au-delà de Gion Marcu, qui vivait il y a environ un siècle et demi. Le fils aîné de Gion, Prenk Lech, batailleur comme son père, et dont la mort fut tragique, laissa trois fils, l'un qui portait son nom, l'autre qui s'appelait Dod Lech, et un troisième, célèbre dans la poésie populaire, Lech Sii (Alexandre le Noir), sous les coups duquel tomba Botzaris. Il ne reste aujourd'hui de la branche de Prenk Lech que le prince Bib-Doda, des descendants de Dod Lech que le capitaine Marko et son frère; quant à Lech Sii, il n'a qu'un héritier, le capitaine Gion. Comme les « lois du sang » ont été consciencieusement exécutées, tous peuvent vivre dans le grand sérail du chef des Mirdites, vaste maison meublée avec une simplicité militaire. L'énergie du prince, énergie dont il a donné plus d'une preuve, tantôt sur les frontières de la Tsernagora, tantôt sur le Danube, ne contribue pas peu à maintenir l'ordre dans la famille régnante; mais sa politique est bornée comme l'horizon de ses montagnes. Pour lui, l'essentiel, c'est que la bravoure mirdite conserve son antique prestige, et il aurait quelque peine à comprendre que les Albanais musulmans ou orthodoxes pussent avoir des intérêts communs avec leurs frères catholiques.

Les fiers montagnards de la Mirdita ont pu, grâce à l'hérédité du pouvoir dans une dynastie vraiment populaire, la « race de Gion Marcu » (*déra à Gion Marcu*), échapper à l'anarchie, qui est la plaie de l'Albanie, et des actes récents prouvent que la France, comprenant l'importance du rôle qu'ils peuvent jouer en Albanie, les protégerait au besoin contre les tentatives despotiques des pachas de Scodra. Les derniers écrivains français qui se sont occupés des Albanais se sont du reste chargés eux-mêmes de recommander à la sollicitude de leur gouvernement ce million de gens de cœur (1), dont l'histoire fournit des « preuves éclatantes d'énergie, d'intelligence et d'activité, » qui a conservé « les traditions et les usages chevaleresques » qu'on trouve chez les héros des *chansons de geste*, qui a toujours « fourni des individualités brillantes à la Grèce ancienne, à l'empire byzantin, enfin à la Turquie et à la Grèce moderne. » Les Français ont parfaitement compris que ces hommes d'une nature à la fois implacable et aimante, soldats impétueux et rudes, mais susceptibles de dévouement et habitués à mépriser la mort, seraient capables des plus grandes choses, s'il surgissait du milieu de leurs clans un chef assez fort pour imposer silence aux factions et pour conduire ses frères à la victoire. L'histoire des Albanais établis dans l'ancien royaume des Deux-Siciles va nous attester une fois de plus la vitalité qui anime cette nation.

III. — LES ALBANAIS EN EXIL.

Il semblerait que les Albanais fixés depuis si longtemps de l'autre côté de l'Adriatique n'aient dû garder qu'un vague souvenir des exploits du héros de Croïa. Pourtant il n'en est rien, et les boutades ordinaires sur l'ingratitude des peuples ne sauraient s'appliquer à eux. Si la domination étrangère ne permet pas d'élever un monument au grand Castriote dans son pays natal, si la Pelousia, que les Slaves ont si bien nommée « forteresse sainte » (*sretigrad*), n'est plus qu'une ruine, le nom du héros continuera d'être béni et sa mémoire exaltée tant qu'un cœur albanais battra dans les deux péninsules sœurs.

Dans les banquets des Albanais de l'Italie méridionale, la poésie populaire chante non-seulement « le pain et le vin, » mais les festins de Scander-Beg, qui « mangeait la chair des chapons et des lièvres, ainsi que la tête des perdrix, » qui « avait des coupes et des fourchettes d'or et des nappes de soie. » Grands amateurs de la chasse, tandis que les autres peuples de la péninsule orientale n'ont

(1) Les calculs de M. Hocquard sur les Guègues porteraient à plus d'un million (1 million 300,000 environ) le chiffre des Albanais. M. Boué et d'autres donnent des chiffres plus élevés.



pas ce goût essentiellement militaire, les Albanais aiment à charger leur table de gibier, et ils s'imaginent volontiers qu'au temps où l'Albanie faisait reculer les plus grands hommes de l'islam, Mourad II et Mahomet II, il régnait dans leur pays la plus fabuleuse abondance, et que leurs pères se nourrissaient de la chair des hôtes des bois.

La *rada*, danse qui en Italie est le seul divertissement des femmes albanaises, est aussi accompagnée de chants qui rappellent la mémoire chérie de Scander-Beg. Les trois jours de Pâques sont particulièrement consacrés aux danses et aux chants nationaux. Il semble que pour ces exilés le triomphe du Christ sur la mort se soit identifié avec le souvenir de quelque victoire remportée par Scander-Beg sur le croissant le jour même de Pâques. Ces anciennes fêtes sont encore complètement conservées, dit M. Dorsa, à Frasinetto, à Civita et à Porcili, dans la Calabre citérieure. La partie principale est une représentation dramatique où figurent des jeunes gens vêtus à l'orientale, avec des turbans, des panaches, des drapeaux et des épées dégainées. Ils s'avancent en bon ordre, guidés par la voix des vieillards et formant un double chœur qui chante alternativement, en suivant le mouvement des danses guerrières, les exploits du grand Albanais. D'un autre côté, les femmes, vêtues de leurs plus riches habits (le costume des Albanaises de ce pays est fort beau), entonnent également des chants dont l'accent belliqueux convient au caractère particulièrement énergique qui signale dans cette race le sexe féminin. N'a-t-on pas vu le roi des Deux-Siciles obligé en 1860 de sévir contre les Albanaises de Piana de Greci, complices des patriotes italiens?

Voici un de ces chants, publié par M. Dorsa; il est vraiment héroïque et consacré à la mort de Scander-Beg :

« Quand partit Scander-Beg pour aller à la bataille, sur la route qu'il suivait, il rencontra la Mort, mauvaise messagère de triste aventure. — Mon nom est la Mort : retourne en arrière, ô Scander-Beg, parce que ta vie touche à son terme. — Lui l'écoute et la regarde : il tire son épée, et elle reste immobile.

« — Ombre de vent, redoutée seulement des lâches, d'où sais-tu que je dois mourir? Ton cœur glacé peut-il me prophétiser le trépas? ou le livre du sort des héros t'est-il ouvert?

« — Hier dans les cieux m'ont été ouverts les livres de la destinée, et, noire et froide comme un voile, elle descendait sur ta tête, puis elle se jetait ensuite sur d'autres. »

« Scander-Beg se frappe les mains, et son cœur laisse échapper un soupir. — Ah! malheureux! je ne vivrai plus. — Il se met à contempler les temps qui doivent se succéder; il voit son fils sans père et le royaume au milieu des larmes. Il rassemble ses guerriers et leur dit :

« — Mes fidèles guerriers, le Turc conquerra toute votre terre, et vous

vous ferez ses esclaves. Dukadgin, amène-moi ici mon fils, ce fils charmant, afin que je lui donne mes avis. — Fleur abandonnée, fleur de mon amour, prends avec toi ta mère et prépare trois de tes meilleures galères. Si le Turc le sait, il viendra pour s'emparer de toi, et il insultera ta mère. Descends vers la plage: là est un cyprès sombre, triste. Lie le cheval à ce cyprès et déploie mon drapeau sur mon cheval aux vents de la mer, et à mon drapeau pends mon épée. Le sang des Turcs est resté sur le tranchant, et là dort la mort. Sous l'arbre noir, les armes du guerrier redouté resteront-elles muettes? Quand souffle la bise furieuse, le cheval hennit, le drapeau flotte au vent, l'épée résonne. Le Turc l'entendra, et, tremblant, pâle, attristé, il reculera en pensant à la mort. »

Ce chant contient un tableau exact de la situation de l'Albanie à la mort de Scander-Beg, et il semble un écho des paroles désolées que Lech Dukadgin adressa au peuple. Égaré par la douleur, Dukadgin arriva sur la place publique (17 janvier 1467) en s'arrachant la barbe et les cheveux. « Accourez, disait-il, chefs des Albanais et des Macédoniens. Il est tombé le rempart qui protégeait l'Épire, toute espérance s'est éteinte avec un seul homme! » Scander-Beg, qui prévoyait les conséquences de sa mort, aurait pu, lui qui avait bravé l'ennemi dans tant de combats, avoir le sentiment que lui prête le poète, le regret de quitter la vie dans un moment où le sort de son pays dépendait de son existence. J'ignore si, comme l'affirme le chant, sa femme Donica, de l'illustre maison des Topia, se réfugia dans l'Italie méridionale; mais il est certain que son fils Jean et que sa fille Irène y cherchèrent un asile avec plusieurs parents ou amis de Scander-Beg. Les Albanais n'ont pas les instincts égalitaires des Hellènes; ils attachent au contraire beaucoup d'importance à l'ancienneté des races. Aussi parmi les familles établies en Italie plusieurs se glorifient-elles des liens qui les rattachent aux héros de leur pays. Les Rerès, les de Pravata, les Croppa, les Cuccia, les Manisi, sont des maisons alliées aux Castrioti. Les Basta, les de Samuele, les Matranca, descendent d'amis ou de compagnons d'armes de Scander-Beg. Quant aux princes Albani de Rome, leur nom atteste leur origine, et avec eux l'Albanie catholique a ceint la tiare le jour où Jean-François Albani prit le nom de Clément XI.

Les Albanais s'établirent, les uns dans les provinces continentales de l'Italie du sud, les autres en Sicile. Un document officiel mentionne sept émigrations successives : les deux premières eurent lieu sous Alphonse d'Aragon, roi des Deux-Siciles en 1435, même avant la mort de Scander-Beg; la dernière s'accomplit sous Ferdinand IV et donna naissance à la colonie de Brindes. La quatrième émigration, sous Charles V, venait de Coron, et le chant : « O belle Morée » (*o ebu-cura Morea*) en conserve le souvenir. La présence de quelques cle-

mens de grec moderne dans la langue des Albanais d'Italie semble devoir être attribuée à cette émigration, composée en grande partie de belliqueux Mainotes et d'autres Péloponésiens. Le P. Camarda, dont l'autorité est si grande en ces matières, pense que les émigrés sont, sauf un petit nombre de descendants des Hellènes, d'origine toské, puisqu'ils parlent ce dialecte. Des soldats de la croix qui préféreraient l'exil à l'islam auraient dû être bien reçus dans cette Italie que les Turcs menaçaient encore; mais quoique les Albanais italiens n'aient montré aucune répugnance à accepter la primauté du pape et les décisions du concile de Florence, qui se réunit du vivant même de Scander-Beg, leur attachement au rite oriental déplaisait à leurs hôtes. Le mariage des prêtres, la communion sous les deux espèces, la consécration du pain fermenté, etc., semblaient fort suspects à des populations qui attachent, comme toutes les races méridionales, tant d'importance au rite. Les papes eux-mêmes ne parvenaient pas à faire comprendre aux Italiens catholiques le puissant intérêt que l'église romaine avait à ménager les Albanais chrétiens et à respecter leurs coutumes. Il en résulta des vexations dont on trouve la trace dans les historiens nationaux. Pour échapper à ces vexations, plusieurs localités de la Calabre citérieure et de la Basilicate finirent par adopter le rite latin. Dans la Calabre ultérieure, dans la Capitanate, dans la Terre d'Otrante, le rite oriental a disparu. En Sicile, sauf à Bronté et à Santa-Cristina, les Albanais ont conservé le rite antique, qui leur rappelle la patrie.

Les cérémonies des noces et des funérailles (les dernières surtout) étaient aussi empreintes d'un caractère oriental prononcé qui rencontrait peu de sympathie chez les Italiens; cependant elles se sont assez bien conservées, du moins sur le continent (1). Dans toutes ces cérémonies, principalement dans les solennités funèbres, le chant joue un rôle considérable. La femme albanaise, illettrée, impétueuse et passionnée, a le don de transformer par l'improvisation les scènes déjà si lugubres des funérailles en un spectacle effrayant. Ces chants funéraires, toujours improvisés par les femmes, sont empreints d'une riche et pathétique poésie; ils donnent une idée de la violence des sentimens chez ces races primitives. Cette violence ne se révèle pas d'ailleurs seulement dans les fêtes nuptiales ou les cérémonies funèbres: elle éclate dans toutes les grandes épreuves de la vie domestique ou populaire. M. Giuseppe-Angelo Nocili a écrit, sous la dictée d'une vieille Albanaise, le *chant d'An-*

1. Un Albanais, l'avocat Cesare Marini, a laissé un écrit devenu fort rare sur les noces de ses compatriotes (*Memoria su' riti delle nozze presso gli Albanesi*, Naples, 1831). Depuis la publication de cet écrit, M. Dorsa a aussi traité cette question dans ses *Ricerche su gli Albanesi* (1847).

gelina, dans lequel l'amour outragé se montre capable d'une de ces terribles vengeances dont la race albanaise a le goût. Le chant commence par un portrait du héros, qui fait pressentir le sort des imprudens assez hardis pour le braver. « Dhimitri était à la guerre — un vent impétueux qui brise et déracine les bois. — Il était la foudre qui traîne après elle la sombre pluie et les tempêtes. — Dhimitri était parmi ses compagnons — la douce parole qui calme, — la joie qui rend heureux, — le beau rire qui réjouit! » Dhimitri fait part à ses amis du dessein qu'il a de voir sa belle, et il se dirige vers la maison d'Angelina, qu'il trouve fermée. Une vieille femme qui accourt en l'entendant frapper lui répond qu'il n'y a personne, « tandis que la belle avec un autre — plaisantait dans la maison. » Voyant qu'il était pris pour dupe, il jette la porte en dedans et trouve la perfide et son amant frappés de terreur. « Le jeune homme, il le met en morceaux; — la fille, il l'égorge; — puis il les prend comme deux sacs — et les porte au moulin. — Pendant qu'on était au cœur de minuit, — il les jette sous le moulin: — Allons, mon brave moulin, — mouds-moi la bonne farine! — Ce jeune garçon était un *boultiar* — très prudent et très bon. — Allons, mon brave moulin, — mouds-moi la blanche farine! — Cette enfant qui m'avait touché — plus que la neige était blanche! »

Le respect de la foi jurée qui a inspiré ce chant n'est pas moins frappant dans une composition d'un caractère vraiment saisissant, connue sous le nom de *chant de Garentina*. Là, comme chez ces anciens Gaulois que l'Albanais aime à nommer des « frères, » la parole donnée oblige jusque dans la tombe (1).

« Il y avait une excellente mère; — cette mère avait neuf fils, — neuf fils vaillans, — tellement que chacun d'eux était un gentilhomme. — Elle avait aussi une jeune fille, — belle réellement comme une rose, — dont le sein était déjà arrondi, — et à laquelle on donnait le nom de Garentina. — Beaucoup de seigneurs et beaucoup de *boultiers* — étaient venus dans le pays, — étaient venus afin d'obtenir cette jeune fille; — mais on ne l'avait donnée à aucun. — Enfin il arriva d'un pays, — d'une terre fort éloignée, — un chevalier valeureux. — Mais parce qu'il était de fort loin, — à lui aussi on ne la donna pas. — Seul voulait la lui donner Constantin, — un frère de Garentina. — Il allait et il venait Constantin, — il allait et il venait pensif.

« LA MÈRE. — Constantin, mon fils, — quelle est ton idée? — Qu'as-tu,

(1) Ce chant était peu connu jusqu'à ce jour; j'en possédais une copie d'après un vieux manuscrit calabrais. Aujourd'hui tous les albanologues pourront le trouver dans l'important recueil (livre 1^{er}, chant xvi) que publient à Florence M. G. de Rada, et M. Nicolò Ieno de' Coronei. J'ai concilié la leçon de mon manuscrit avec celle du recueil.

mon fils, dans l'esprit? — Pourquoi veux-tu m'envoyer — Garentina si loin? — Constantin, ô mon fils, — ton idée est mauvaise. — Lorsque dans la joie je la voudrai, — dans la joie je ne l'aurai pas; — alors que dans le deuil je la voudrai, — dans le deuil je ne l'aurai pas.

« CONSTANTIN. — Oh! ma mère, reçois ma foi; — alors que dans la joie tu la voudras, — alors dans la joie j'arrive et te l'amène; — alors que dans le deuil tu la voudras, — alors dans le deuil j'arrive et te l'amène.

« Comme le voulait Constantin, — Garentina mit la couronne (des mariées)! — Et ils envoyèrent Garentina — parmi les étrangers, dans une cité. — Longtemps après arrivèrent des guerres, — et à cette mère affligée tous ses neuf fils en un an — restèrent morts. — Ses neuf brus et ses neuf petits-fils — moururent la même année; — elle s'habilla tout entière de deuil — et plongea sa maison entière dans l'obscurité. — Vint le jour des morts: — lentement, lentement sonnait la cloche; — de tristesse s'emplissait l'âme, — et dans le cœur s'éteignait l'orgueil. — Cette mère au cœur blessé — alla ce jour à l'église — où ses neuf fils étaient dans le tombeau, — et à minuit elle en sortit. — A chaque tombe, elle mit un cierge — et dit un chant funèbre en demandant grâce pour l'âme; — mais à la tombe de Constantin — elle mit deux cierges et dit deux chants.

« LA MÈRE. — Constantin, honoré jeune homme, — Constantin, ô mon fils, — ou est la parole que tu m'as donnée? — Il est mort et il a été mis sous la terre!...

« A minuit, l'église demeura — fermée sans qu'il restât personne. — Constantin sortit de son sépulcre, — et comme vivant détra ses membres et secoua son engourdissement. — La pierre du tombeau se trouva là pour cheval; — dessus était une couverture noire, — et l'anneau qui maintenait la pierre — aussitôt lui fit un frein d'argent. — Constantin saute sur ce coursier, — et vole rapide comme le vent, — tellement qu'au point du jour devant la maison — de sa sœur il se trouva. — Les fils de sa sœur près de là — couraient aux hirondelles, — et devant la maison du père — avec joie dansaient et folâtraient.

« CONSTANTIN. — Mes enfans, où est votre mère?

« LES FILS. — Elle est à la ville pour la *vaha* (danse). — Elle est dans la première danse.

« CONSTANTIN. — Enfans, vous êtes charmans. — mais ne faites plus rien pour moi. — Il court à la *vaha* et il interroge les danseurs.) Garentina, ma sœur, — Garentina n'est pas avec vous?

« LES DANSEURS. — Tu la trouveras plus loin. — Va dans la seconde danse.

« CONSTANTIN. — Jeunes femmes, vous êtes belles; — mais pour moi vous êtes sans beauté. — Il va aux autres danseurs et il les interroge.)

« GARENTINA. — Oh! qui vient? Constantin! — Constantin, mon frère!

« CONSTANTIN. — Garentina, allons, hâte-toi.

« GARENTINA. — Et pourquoi cet empressement?

« CONSTANTIN. — Tu dois venir avec moi chez la mère.

« GARENTINA. — Dois-je venir en deuil ou en joie? — Si... je dois venir en deuil, — je vais m'habiller de noir, — si... je viens en joie, — je dois prendre de beaux vêtements.

« CONSTANTIN. — Garentina, ma sœur, — viens telle que tu es maintenant.

« Il la prit en croupe sur son cheval. — Le silence de la longue route. — Garentina le rompit ainsi :

« GARENTINA. — Constantin, mon frère, — je te vois un mauvais signe, — tes épaules et tes bras moisissent!

« CONSTANTIN. — J'ai été dans la fumée des fusils.

« GARENTINA. — Constantin, mon frère, — je te vois un mauvais signe. — la crinière de ton cheval est mêlée, — salie, souillée de poussière!

« CONSTANTIN. — Mon coursier s'est abattu — et m'a couvert tout entier de poussière. (On arrive au pays.)

« GARENTINA. — Constantin, mon frère, — je vois un mauvais signe. — Mes neuf neveux, où sont-ils?

« CONSTANTIN. — Ils sont à jouer au disque. — Personne ne savait notre arrivée. — Remarque que l'heure approche du soir.

« GARENTINA. — Mes neuf belles-sœurs, où sont-elles? — Pourquoi ne viennent-elles pas au-devant de nous?

« CONSTANTIN. — Elles sont à la danse.

« GARENTINA. — Et mes neuf frères, où sont-ils?

« CONSTANTIN. — Ils sont au conseil.

« GARENTINA. — Constantin, mon frère, — je vois un mauvais signe, — les fenêtres fermées.

« CONSTANTIN. — Le vent du printemps les a fermées. — Ils arrivent devant l'église.)

« CONSTANTIN. — Garentina, ma sœur, — va en avant. — pour un moment j'entre à l'église.

« Et il retourne parmi les morts... — Garentina s'avance et monte, — elle frappe à la porte en faisant *toup-toup*.

« GARENTINA. — Ma mère, viens m'ouvrir; — je suis Garentina, — et Constantin m'a amenée.

« LA MÈRE. — Va au diable, Mort cruelle, — qui m'as pris mes neuf fils; — tu m'as pris aussi ma fille, — et tu veux maintenant me prendre.

« GARENTINA. — Oh! je te donne ma parole, mère, — que je suis Garentina.

« La mère se précipite et ouvre.

« LA MÈRE. — Ma fille, qui t'a amenée?

« GARENTINA. — Constantin est venu et m'a amenée.

« LA MÈRE. — Constantin! Et où est-il allé?

« GARENTINA. — Il est venu et est entré dans l'église.

« LA MÈRE. — Constantin, ah! ma fille, — Constantin est devenu poussière.

« En pleurant, en s'embrassant, — la mère et la fille se serrèrent l'une contre l'autre, — et leur terreur et leur chagrin furent si grands — que moururent la fille et la mère (1). »

(1) On a pu entrevoir ici le germe de la célèbre ballade de *Lénore*, et on prétend en effet que Burger avait emprunté l'idée de cette ballade aux Slaves, chez lesquels elle existait également. On retrouve le même récit chez les Hellènes, comme le prouve la

Il resterait probablement peu de traces des cérémonies, de la langue et des traditions nationales des Albano-Italiens, si ceux-ci n'avaient pas obtenu de Charles III la fondation d'établissements spéciaux consacrés à l'instruction de leurs enfans. Tels furent le collège de San-Benedetto-Illano (transféré sous Ferdinand IV au monastère de San-Adriano à San-Demetrio) et le collège de Palerme. On créa aussi des évêques du rite oriental : en 1713, Felice Samuele Rodotà reçut le titre d'archevêque et s'installa dans la Calabre citérieure. En 1784, George Stasi, recteur du collège de Palerme, fut élevé à l'épiscopat. Les deux collèges de San-Adriano et de Palerme ont formé des hommes dont le souvenir n'a pas péri dans l'Italie méridionale. Il suffit de nommer l'éminent philologue Pasquale Raffa de Santa-Sofia, qui fut une des victimes de la sanglante réaction absolutiste de 1799. Un prêtre, Giulio Variboba, composa le premier ouvrage albanais qui ait été imprimé dans les établissemens fondés en Italie par les émigrés venus de l'Albanie orientale. En adaptant la rime à la poésie albanaise et en choisissant un sujet religieux, il se rendit tellement populaire que le peuple ne tarda pas à préférer les vers de la *Viè de la Vierge* même aux chants apportés de la terre natale. On trouve dans les vers de Variboba, quand il ne traduit pas un texte latin, un vif reflet de la vie albanaise à cette époque, une inspiration naïve et vraie.

L'évêque Bellusci, qui fut chargé de la direction du collège de San-Adriano pendant près de vingt-trois ans (1801-1823), contribua beaucoup à redonner de l'éclat aux traditions nationales. Grâce à lui, toute famille albanaise eut à sa tête un homme instruit, résultat fort extraordinaire pour l'époque et pour la contrée. Parmi les élèves qu'il a formés, il faut compter MM. Luigi Petrassi, Vincenzo Dorsa et Guglielmo Joai. M. Petrassi a traduit en albanais le premier chant de *Child-Harold*; M. Dorsa a publié des *Ricerche e Pensieri su gli Albanesi*, et M. Joai a recueilli les souvenirs du premier établissement albanais en Italie. Citons encore M. Angelo Basile, M. D. Mauro (1), fils d'un Italien et d'une Albanaise, le frère Antonio Santori de Santa-Caterina et M. Girolamo de Rada, — le premier, auteur de la tragédie *Inez di Castro* et d'un recueil de chants populaires, — le second, de la *cantica* sur *Agésilao Milano*, qui, bien qu'écrite en italien, semble d'un bout à l'autre inspirée par l'implacable esprit de la vieille Albanie. Le père Antonio Santori est un représentant plus complet de la culture albanaise, puisqu'il a écrit dans

poème traduit par M. de Marcellus sous ce titre : *le Voyage nocturne*. Du reste, certaines légendes également significatives existent dans toute la péninsule orientale.

(1) M. Mauro fut en 1843 le principal auteur de l'insurrection des Calabres, et après un long exil à Turin il a pris part à l'insurrection des mille.

ce que les Albano-Italiens appellent la « langue des colonies. » Il a respiré aussi ce souffle enthousiaste d'indépendance qui est le trait distinctif de la race albanaise : son petit poème *Vale garens madhe*, publié après la proclamation de la constitution napolitaine en 1848, est un hymne à la liberté des plus remarquables et rappelle le chant du comte Solomos que M. Fauriel a fait connaître en France (1). M. de Rada, dont la docte Allemagne a traduit et commenté une partie des œuvres (voyez Stier, *Hieronymi de Rada carmina*, Brunswick, 1856), a publié des poésies imitées des chants populaires. Le mouvement que ces poètes ont commencé se développe, et un réveil significatif se produit parmi les Albanais de la péninsule italique; en Sicile, les signes de vitalité intellectuelle ne manquent pas non plus. On ne peut citer les noms et les œuvres de tous ces représentans de l'idée et des mœurs albanaises, Giuseppe Masci, Niccolò Ieno de' Coronei, Camarda. Tous, dans des genres différens et à des titres divers, ont affirmé une fois de plus l'homogénéité que la race albanaise a su conserver en Italie au milieu de populations exclusivement italiennes.

On s'est préoccupé davantage du rôle politique joué par les Albanais pendant les révolutions de la péninsule italique; mais la littérature de ces peuples et leur conduite politique doivent être étudiées simultanément et s'expliquent l'une par l'autre. Voyons donc quelle a été leur histoire politique depuis 1789. Lorsque la révolution française pénétra dans l'Italie méridionale, sauf quelques localités qui avaient des rapports avec les étrangers, le pays ne se rendait aucun compte de ce grand mouvement de 1789 qui commençait à transformer la société latine. Les Albanais particulièrement, plus séparés que les autres des influences extérieures, ne connaissaient la révolution que par les excès et les folies qui ne tardèrent pas à la compromettre. Ils savaient qu'une sanglante dictature, succédant à l'antique absolutisme, avait remplacé le régime arbitraire par le despotisme démocratique. La mort de Louis XVI et la proscription du christianisme avaient surtout fait une forte impression sur leur vive imagination. Les Bourbons, fidèles en cela à la politique de leur maison, les avaient défendus contre les barons féodaux. Protégés dans leurs villages, les Albanais d'Italie trouvaient un moyen de satisfaire leur humeur belliqueuse, en servant dans le *Royal-Macédonien*, régiment célèbre dont le nom rappelait les règnes de Philippe et d'Alexandre, une des phases les plus glorieuses de leur histoire (2). Le christianisme était pour eux encore

(1) Sur le comte Solomos, voyez la *Revue* du 1^{er} mars 1858.

(2) Voyez *Cenno storico dei Servizi militari prestati nel regno delle Sicilie dai Albanesi*, etc. Corfou 1843.

plus sacré que la royauté, et la fureur brillait dans leurs regards quand on leur disait que la France avait proscrit le Dieu pour lequel leurs pères avaient combattu et souffert.

Un homme tel que Fabricio Ruffo, cardinal-diacre de l'église romaine, devait tirer le meilleur parti de ces dispositions. Ce fils cadet du duc de Baranello fut assez habile pour exploiter la colère des Albanais. Son caractère violent n'était pas un défaut pour ces populations impétueuses. Sa bravoure et son énergie étaient de nature à plaire à des hommes qui regardent le mépris de la mort comme la première des qualités. Ses mœurs, assez légères, ne semblaient pas étranges chez un soldat. Aussi, lorsque le cardinal relevait à Bagnara le drapeau blanc des Bourbons (mars 1799), les paysans albanais s'empressaient-ils d'accourir à sa voix. Quant aux nobles, ils étaient assez irrités des décrets de la république française contre l'aristocratie. Tous combattirent les Français avec une bravoure vantée par le général Duhesme (1), et ils contribuèrent puissamment à la restauration; mais les agens du terrorisme absolutiste qui n'avaient pas suivi le cardinal sur les champs de bataille se hâtèrent de compromettre sa victoire par des excès de toute espèce. En vain Ruffo voulut-il s'opposer à la funeste politique des san-fédistes. Appuyé par lord Hamilton et sa trop célèbre compagne, par Acton, le parti réactionnaire fit peser sur tout le pays une terreur dont il n'a pas perdu le souvenir.

L'historien napolitain Colletta a, nous le savons, donné du célèbre cardinal un portrait un peu différent de celui que nous traçons ici (2); mais cet écrivain, fort exact sur le terrain des faits généraux, cède souvent à ses antipathies personnelles quand il s'agit d'apprécier les individus. Loin d'obéir à une fureur fanatique, Ruffo, qui à Rome avait déjà pris sous Pie VI une attitude assez indépendante, fit en 1798 d'inutiles efforts pour empêcher la cour de Naples de déclarer la guerre à la république française. La *camurilla* redoutait tellement son influence sur l'esprit du roi, fort capable, malgré son ignorance, de goûter les conseils d'un homme de beaucoup d'esprit, qu'on le chargea de soulever les provinces continentales plutôt pour s'en délivrer que par zèle pour la monarchie. Tout porte à croire qu'il voulait persévérer dans l'esprit de modération dont il s'était montré animé; mais comment aurait-il pu contenir « l'armée de la sainte foi, » composée en partie de gens sans aveu, de brigands et même de forçats déchaînés, et qui avait des chefs tels que Michele Pozza (Fra Diavolo) et l'anthropophage Gaetano Mammona?

(1) *Exercice historique de l'infanterie légère*, t. III, p. 21.

(2) *Histoire du royaume de Naples depuis Charles VI jusqu'à Ferdinand IV*, liv. 15, p. 15.

On sait avec quelle peine les Bonchamp et les Lescure résistaient au fanatisme vendéen. Redoutant les dispositions de ses propres soldats, Ruffo donna à la cour des conseils de modération, exprimés avec tant d'énergie que le favori Acton lui fit donner l'ordre de ne point occuper Naples avant l'arrivée de Nelson. Loin d'obéir à un ordre dont il connaissait trop bien les motifs, il s'empressa d'accorder aux vaincus des conditions telles qu'elles mettaient les Italiens et les Français complètement à l'abri des représailles. Non-seulement il irritait les personnages qui gouvernaient sa majesté sicilienne, mais il mécontentait tous ses auxiliaires, Anglais, Russes et Turcs, qui ne pouvaient parvenir à comprendre les ménagements dont il usait avec des « jacobins. » Les hommes qui avaient le plus d'influence sur les résolutions du roi furent exaspérés. Acton, dont l'impitoyable reine Caroline partageait la manière de voir, alla jusqu'à insinuer que Ruffo était infecté de jacobinisme. Nelson, furieux, s'empressa d'accourir avec un décret de Ferdinand qui déclarait que « les rois ne traitent pas avec leurs sujets, » que le cardinal avait dépassé ses pouvoirs, et que le roi des Deux-Siciles entendait exercer sur les rebelles « la plénitude de son autorité. » Ruffo demanda en vain que l'amiral suspendit l'exécution du fatal décret; l'entêtement implacable de l'Anglais devait à la fin l'emporter. Sans doute le cardinal aurait dû rompre avec un gouvernement qui lui faisait un pareil affront; mais s'il manifesta dans cette circonstance une hésitation que l'histoire a le droit de lui reprocher, son attachement à la dynastie ne survécut pas à cette crise décisive. Lorsque, malgré ses avis, la cour eut de nouveau (1805) essayé de lutter contre la France, il se résigna si bien à la révolution qui appela au trône une famille française que Napoléon, à l'époque du mariage de Marie-Louise, lui donna le grand cordon de la Légion d'honneur. Aussi Pie VII l'accueillit-il assez mal lorsque les papes furent rétablis dans leurs états. A Naples, où Ruffo retourna plus tard, il ne fut pas vu de meilleur œil. Il passa les dernières années de sa vie en homme dégoûté des rêves de l'ambition, occupé avec son activité ordinaire d'améliorations agricoles. Tout porte à croire que les Albanais, dont, grâce à sa bravoure, il était devenu l'idole, partagerent son légitime ressentiment et se montrèrent fort irrités de sa disgrâce. Il est certain qu'ils conformèrent leur conduite à la sienne. Lorsque les Français menacèrent de nouveau la dynastie, on les vit en général imiter sa réserve; le cardinal refusa d'appeler une seconde fois les paysans et les montagnards à l'insurrection, et les Albanais ne montrèrent aucun enthousiasme pour la cause des Bourbons. Ils savaient que leur culte n'avait rien à craindre de Napoléon, et ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que les lois nouvelles,

empruntées à la législation française, les mettaient à l'abri des vexations féodales beaucoup mieux que le bon plaisir du souverain. Cependant il était impossible que les partisans des Bourbons, retirés en Sicile, ne fissent pas des recrues dans une population qui a la passion des armes, et que les souvenirs n'exercassent pas quelque influence sur d'anciens soldats du *Royal-Macédonien*. La tradition a même conservé la mémoire de quelques hardis partisans qui résistèrent à l'établissement de la nouvelle dynastie; mais le succès ne répondit pas à leur intrépidité. Les progrès que l'instruction faisait dans le royaume de Naples, surtout parmi les principales familles albanaises, l'influence de l'évêque Bellusci, n'étaient point de nature à ranimer l'attachement à l'ancien régime. La situation matérielle des populations s'améliorait d'ailleurs en même temps que leur condition morale. Parmi les Albanais qui s'étaient vus mêlés aux révolutions de l'Italie méridionale, il s'en était trouvé plusieurs qui avaient reconnu que les idées libérales resteraient éternellement frappées de stérilité, si les représentants de ces idées ne se préoccupaient avant tout d'améliorer l'état du peuple. Tel fut Salvatore Marini, frère du jurisconsulte Cesare, l'auteur de la *Memoria su' riti delle Nozze presso gli Albanesi*. Lié intimement avec les Français, il en reçut beaucoup de faveurs, et il eut l'occasion de s'entretenir avec eux du progrès de l'agriculture en Occident. Aussi, lorsqu'il quitta, quelques années après la restauration, les fonctions de président de la grande cour civile des Calabres (1822), il donna à la commune albanaise de San-Demetrio une impulsion qui changea la face du pays. Tant que le travail des champs avait paru à l'Albanais une occupation de serfs attachés à la glèbe, il abusait du privilège de porter les armes accordé par les princes aragonais à un peuple qui s'était signalé par ses exploits contre les infidèles, pour demander à l'épée des moyens d'existence que la charrue ne lui eût pas refusés; mais lorsque la dynastie française eut aboli un privilège qui était considéré comme aristocratique, lorsque les Chkipetars apprirent que ces soldats de Napoléon et de Murat, dont les exploits faisaient l'admiration du monde, avaient la plupart quitté les champs pour prendre le fusil, leurs idées subirent de profondes modifications. La vie klephtique perdit à leurs yeux son ancien prestige. Les uns s'appliquèrent à l'étude, et surent conquérir de hautes positions dans les Calabres, les autres portèrent dans l'agriculture l'ardeur du caractère national. Stimulés par Marini, les habitans de San-Demetrio plantèrent plus de cent mille oliviers, mûriers ou figuiers. Les maisons s'embellirent à mesure que les cultivateurs s'enrichissaient. Par malheur, les troubles de ces dernières années ont entravé le développement de ces modifications

bienfaites apportées à la vie primitive. Toutefois on avait fait un pas décisif dans la voie où marchent les nations occidentales.

Par une singulière coïncidence, ce mouvement vers les travaux agricoles si marqué chez les Albanais en exil se produisait non moins nettement chez les Albanais restés sur la terre natale. Aujourd'hui même c'est un des traits essentiels à noter dans la vie des Albanais orientaux. Dans la Guégarie, la culture du lin a depuis un certain temps pris un grand développement. Sur les bords de la mer, à Dulcigno et à Antivari, les oliviers se sont multipliés, et l'huile qu'on y fabrique se vend très bien en Dalmatie. Chaque année voit s'accroître la récolte de soie et de cire. L'arboriculture n'est pas négligée, et le pays produit une grande quantité de fruits, surtout de raisins qu'on pourrait transformer en vin exquis. Le blé, le maïs, le riz, l'avoine, viennent admirablement sur ce sol fertile; une agriculture moins arriérée en tirerait d'immenses ressources, tandis que la marine trouverait dans les forêts d'excellens bois de construction. Si l'Albanie était aussi riche en produits des champs qu'en bétail, sa condition économique changerait complètement. Le clan de Koplikou, qui possède de nombreux troupeaux, fait un grand commerce de laines, de fromages et de beurre, et cette tribu possède plusieurs familles opulentes qu'on reconnaît à la beauté de leurs armes. Il serait à désirer que les clans, au lieu de s'enfermer, comme la tribu de Koplikou, dans un seul genre d'industrie, imitassent les Clementi, qui, fort adonnés au soin de leurs innombrables troupeaux, ont pourtant défriché la plaine déserte de Talia, aujourd'hui couverte de céréales qu'on exporte en partie. Après avoir dû autrefois la richesse à des expéditions aventureuses, les Clementi la doivent maintenant à leur travail, et ils n'ont pas cessé d'être cependant « la population si agile, si brave, si hardie, » dont parlent les chants populaires. L'exemple des Clementi n'a pas été perdu pour les Skreli, qui se sont enrichis en défrichant des fonds de terre dans la plaine de Scodra, et dont l'opulence est attestée par le luxe de leurs pistolets et de leurs yatagans, presque tous garnis en argent. Les Castrati ont également transformé en un territoire fertile la plaine abandonnée de Bayza-Tyranna, qui, après n'avoir été autrefois qu'un village de quinze maisons, est aujourd'hui une cité de vingt mille âmes, au milieu d'une campagne admirablement cultivée, couverte de fermes florissantes. Le manque de routes est le principal obstacle au développement de l'agriculture en Albanie. Il en est de même chez les Albanais établis en Italie, qui doivent espérer que la révolution à laquelle ils ont pris une si grande part leur fournira les moyens qui leur ont manqué jusqu'à ce jour d'améliorer leur situation.

Un autre caractère de ce développement du travail agricole

parmi les populations albanaises d'Occident et d'Orient, c'est qu'il n'entraîne nullement l'indifférence à des intérêts d'un ordre plus sérieux. C'est ce que prouvent les derniers faits notables de l'histoire dont nous avons essayé de retracer les principales époques, — par exemple l'attitude prise par les Albanais italiens dans la période de luttes et de troubles qui est venue aboutir à la chute des Bourbons de Naples. Dès 1833, des scènes caractéristiques révélaient le travail qui se faisait dans les esprits, particulièrement à Cosenza. En 1843, des mouvemens sérieux éclatèrent. Une troupe d'Albanais de Cerzeto et de San-Benedetto entra à Cosenza en plein jour avec un drapeau tricolore, livrait combat à la garnison, tua le commandant, fils du philosophe Galuppi, et ne se retirait qu'après avoir reconnu qu'il ne fallait pas compter sur le soulèvement de la ville, qu'on lui avait promis. Deux des chefs de cette expédition eurent une fin tragique. Camodeca fut plus tard passé par les armes à côté des frères Bandiera; un autre, Petrassi, mourut dans les cachots. En 1848, le frère de ce même Petrassi et d'autres Albanais se prononcèrent d'une manière si décidée en faveur du régime constitutionnel, que le gouvernement, après sa victoire sur le parti libéral, crut devoir prendre des mesures rigoureuses. Ferdinand II appesantit sa main sur le collège que les Albanais nommaient leur *albero di vita* (arbre de vie), et les chefs de famille dont la présence fut tolérée dans le pays furent classés parmi les *attendibili* ou suspects. On eut un moment la pensée de quitter le royaume pour aller s'établir en Albanie. De pareilles délibérations donnent une idée de l'irritation des esprits. Agostino Milano, Albanais exalté, essaya même d'attenter à la vie du roi. On comprend qu'à l'arrivée en Sicile du général Garibaldi les Albanais siciliens n'hésitèrent pas à se prononcer en sa faveur. M. Petta, dans un écrit intitulé *Piana dei Greci nella rivoluzione siciliana del 1860*, a raconté la part prise par ses compatriotes aux événemens de cette époque. La petite ville de Piana, qui appartient au rite grec et qui est la plus peuplée parmi les localités habitées par les Albanais, était appelée à jouer un rôle important dans l'insurrection. L'enthousiasme ne fut pas moins grand en Calabre. Un seul village de quinze cents âmes envoya trois cents jeunes gens sous les drapeaux du général Garibaldi. La colonne Pace était aux trois quarts composée d'Albanais, et lorsque la sortie inopinée de la garnison de Gaète frappait de terreur panique les volontaires calabrais, huit jeunes Albanais de San-Demetrio et une quinzaine de Lungro et de Spezzano tinrent tête à l'ennemi et donnèrent le temps aux volontaires de se rallier. Ces faits expliquent le décret élogieux (1) du

1) « I Greci-Albanesi, dit le décret, i quali si son distinti in tutte le lotte contro la tirannide. »

dictateur en faveur des Albanais et de l'église grecque unie, que le général parait avoir confondue avec l'église orthodoxe à cause de la ressemblance du rite.

L'Albanie n'ayant pas réussi, comme la Roumanie et la Serbie, à se constituer sous un gouvernement indigène, il n'est point rare de rencontrer des gens qui s'imaginent que la nationalité albanaise a péri avec Scander-Beg, et que le mot Albanie n'est plus qu'un « terme géographique. » Il serait assez singulier qu'un peuple qui a su résister à la centralisation romaine et plus tard à la centralisation byzantine, auquel les redoutables tsars de Serbie ont été forcés de laisser une existence distincte, n'eût pu se maintenir sous la domination des sultans, qui jusqu'à nos jours avaient plus de souci de soumettre les nationalités que de les fonder dans la nationalité ottomane. Les faits prouvent que non-seulement les Albanais ont protesté contre l'assimilation par une résistance passive, mais qu'ils n'ont laissé échapper aucune occasion d'affirmer qu'ils regardaient la Turquie simplement comme une puissance suzeraine, qu'ils se résignaient bien à être des vassaux, mais qu'ils ne voulaient à aucun prix se transformer en sujets. Sans doute, les Turcs ayant de nos jours emprunté aux empires chrétiens leur zèle pour la centralisation, la nationalité albanaise est exposée à des périls d'un ordre nouveau. Plusieurs mesures destinées à fortifier le pouvoir central ont eu un plein succès; mais tandis que les Ottomans s'enorgueillissent de leurs victoires sur les Albanais musulmans, le reveil des chrétiens de la péninsule faisait courir à leur domination des périls dont ils ne peuvent aujourd'hui méconnaître la gravité. On n'ignore nullement dans la Mirdita que la Serbie s'est délivrée des pachas; on sait fort bien à Janina que la Grèce est indépendante. Des deux côtés du Skoumbi, une sourde agitation fermente dans les clans chrétiens. La cession de Corfou aux Grecs n'a pas calmé ce mouvement, et le drapeau hellénique flottant en vue des côtes albanaises apparaît aux fils de Scander-Beg comme le symbole du triomphe définitif de l'Europe sur l'Asie. Cette situation explique la fréquence des insurrections albanaises. A peine le soulèvement de 1835 était-il apaisé que, l'année suivante, la Toskarie se montrait insoumise, et que Bérat la capitale des Toskes, Bérat réputé imprenable, dont la forteresse semble la clé de l'Albanie, était menacé par des bandes d'insurgés. En 1839 et en 1840, l'agitation se transporta dans le nord, et le *nizam* turc fut plusieurs fois battu par les chrétiens. En 1847, le sud fermenta de nouveau, les Chamides furent sur pied pendant plusieurs mois; des bruits menaçans, retentissant jusque dans Janina, durent consoler l'ombre irritée d'Ali. La guerre d'Orient devenait en 1854 l'occasion de troubles plus sérieux. Malgré

le calme qui régnait en Europe, l'année même qui vient de s'écouler a été si peu paisible dans l'Albanie orientale qu'on peut s'attendre, dès la première éventualité, à des complications graves.

Sans doute la lutte est engagée en Albanie entre la domination étrangère et l'esprit de nationalité dans des circonstances particulièrement défavorables : une partie des Albanais a embrassé le mahométisme, et les deux églises chrétiennes sont bien loin d'avoir toujours des sentimens fraternels; mais, quoique une fraction considérable des populations serbes soit livrée aux mêmes divisions, les luttes religieuses des Bosniaques ont-elles empêché Belgrade de s'affranchir? D'ailleurs l'attachement des Albanais musulmans à l'islamisme est bien loin de ressembler à la conviction entêtée des mahométans asiatiques. La veille de la Saint-Nicolas, les musulmans de Mercovitch font brûler des cierges devant le portrait de ce saint, dont le nom est si populaire en Albanie, et dont les reliques, transportées dans la Pouille, se sont arrêtées, dit la tradition, à l'embouchure de la Boïana. Les mahométans de Retchi, la tribu des Skreli, célèbrent avec les chrétiens la fête du fameux évêque de Myre. Si la victoire se prononçait pour la croix, ces musulmans ne tarderaient pas à dire comme leurs pères que le ciel n'est jamais du côté des vaincus. Le clergé albanais de l'Italie, dont la tolérance et le patriotisme se sont manifestés dans plus d'une occasion d'une manière si remarquable, ne parviendra-t-il pas d'ailleurs, surtout depuis que les rapports deviennent plus fréquens entre les deux rives de l'Adriatique, à exercer une action salutaire dans le sens de la conciliation? En général, les Albanais de l'Italie méridionale, qui ont gardé si fidèlement et si pieusement le culte des ancêtres et des traditions nationales, peuvent rendre des services considérables à leurs frères orientaux. Si la civilisation, si les idées de l'Occident vivifient quelque jour les populations albanaises restées soumises à la domination étrangère, les Albanais exilés en Italie auront efficacement contribué à ce résultat. Le zèle avec lequel ils ont conservé les traditions nationales, leur empressement à s'enquérir des progrès de la science occidentale, leur désir d'appeler sur leurs frères orientaux l'attention et l'intérêt des peuples civilisés auront puissamment contribué au réveil de la nation.

DORA D'ISTRIA.

LES

DERNIÈRES LUTTES

DU PAGANISME

- I. *Fragmens de Philosophie ancienne*, par M. V. Cousin, nouvelle édition, 1865. — II. *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung (la Philosophie des Grecs dans son développement historique)* dargestellt von Dr Eduard Zeller, zweite Ausgabe, 1865. — III. *Plato and the other companions of Sokrates (Platon et les autres socratiques)*, by George Grote, 1865. — IV. *Jamblich's de Mysteriis liber*, recognovit G. Parthey, Berlin.

L'un des plus grands, l'un des plus émouvans spectacles auxquels puisse assister l'observateur de la conscience humaine est assurément celui que donne un esprit sincère tourmenté de l'amour de la vérité et cherchant par un labeur prolongé et douloureux les titres de ses croyances, ou, ce qui est plus difficile encore, s'efforçant de découvrir seul, au moyen d'une méthode sévère, sa loi religieuse et morale. Rien peut-être n'excite d'aussi profondes sympathies que ces luttes intimes, que ces déchiremens, que ces alternatives d'espoir et de découragement, de vigueur et de défaillance, au milieu desquels une âme loyale et virile enfante librement ses plus essentielles convictions. Voilà pourquoi, soit qu'ils aient pensé ou non à leurs contemporains et à la postérité, soit qu'ils n'aient écrit leurs suprêmes confidences qu'afin de se parler plus clairement à eux-mêmes, ceux qui ont raconté tout entière l'histoire de leurs évolutions religieuses, à quelque siècle qu'ils appartiennent et quelle que soit la croyance où ils se sont reposés, ont gardé le pou-



DET KONGELIGE BIBLIOTEK . FOTOBESTILLING

14 APR 1975
JUD. AFD

Tydelig skrift udbedes . Kun eet værk på hver blanket . Benyt blyant eller blækstift

TDVISAM
Kütüphanesi Arşivi
KATALOGSIGNATUR heb. serie 128 FORMAT 8"

FORFATTER (ved henvisninger anføres kun henvisningen) No 2E 980

TITEL (ved tidsskrifter anføres bind eller årg.) Hashiloah Vol. 26

Δ. 67-73 og 253-260 TRYKKEÅR 1912

Antal	Format
fotografier { blanke	[Handwritten signature]
matte	
enkelte fotostater	
dobbelte „	
lysbillednegativer	
35 mm film	

UNDERSKRIFTEN GÆLDER OGSÅ
OMSTÅENDE ERKLÆRING

Tydeligt Navn Fiyad Ebüzziya
Stilling journalist
Adresse 4 Siesbye Bredgade 34
Dato 14/4 1975 | ~~Afhentes~~ / Sendes

Eksp. af Bind 1 Ordre modtaget af Bibliotekets noteringer

שבגליל וביהודה ובהן הושקעו סכומים הגונים. ועבודה קפיטאליסטית זו היא מבשרת תקופה חדשה של חיים יותר עשירים. הולכת ומתפתחת העבודה המעשית של הקרן הלאומית ושל החברה להכשרת הישוב. בשנים האחרונות נבראו: הקהה בכנרת, נמיעות הוהים בלוד ובחולדה והמושב של בצלאל. וכן נעשות כמרחביה הכנות ליסוד המושבה הקואופראטיבית לפי נוסחו של אופנהיימר. מחשבתו של האגרונום אהרנסון ברבר יסוד תחנה-לנסיונות יצאה לפועל. העבודה נעשית בשלשה מקומות: בחדרה, בזכרון-יעקב ובאטלד. מוסד זה נעשה מתוך איניציאטיבה פרטית ואינה פרי-הפילאנתרופיה הצבורית, ועל-כן יש לקוות, שיעשה חיל. יצאתי הפעם ידי חובתי רק בשימתי-השמות היבשה, כי לא במכתב אחד יש לרבר על כל חזיונות-חיינו ואף שעתי לא הספיקה לי עוד לעמוד על מיבם של כל החזיונות המרובים והחשובים הללו, שאשוב לדון עליהם בפרוטרוט במכתבי הבאים.

(עוד יבוא).

מושה סמילאנסקי.



הספרות והעתונות האישפניוליות.

מאת

אברהם אלמאליח.

דבר ידוע הוא, שספרותו ועתונותו של כל עם ועם הן הראי המוצק, שבו משתקפים חיי הרוחניים של אותו עם; הן - קנה-המדה היותר נכון למוד בו את תרבותו. אם רוצים אנו לדעת את ערכו המוסרי של איוה עם ואת המדרגה, שהוא עומד עליה בסולם ההתפתחות האנושית, די לנו להעיף-עין על היצירות הרוחניות הראויות לשם זה. שמהן מורכבת ספרותו; אבל גם עתוניו ילמדונו הרבה בנידון זה.

ואם בקנה-המדה זה נמוד את העתונות והספרות האישפניוליות, נבוא לידי מסקנה, שפעולת הסופרים האישפניוליים הראויים לשם זה על שדה המחשבה הישראלית במשך יותר מיוכל שנים היתה כאין. במאמרי זה אשתדל לברר, עד כמה שנידי מגעת, מה היה מיבן של הספרות והעתונות האישפניוליות קודם הכרות החירות המדינית בתורקיה ואחריה; אם הן ראויות לשם זה או לא; איוו השפעה היתה להן על קהל קוראיהן; איך אלה נסיונות נעשו כדי לעשותן ראויות לשמן; אי-אלו סבות גרמו לאי-הצלחתן ואם הסכיבה-השפיעה עליהן או הן השפיעו על הסכיבה. והנה בכמות אין לנו, ברוך-השם, על מה להתאונן. אחרי הכרות החירות המדינית בתורקיה צצו ככמהין ופטריות עתונים מרובים ושונים, מכל הצביונות ומכל הנונים. על ברכיה של חירות זו נולדו לנו יומונים, עתונים יומימיים שבועונים, ירחונים ומאספים מכל המינים, שהם כוללים דברי-מחקר, הערות ספרותיות, מאמרים כלליים ומאמרים על שאלות היהדות ועוד, ועוד. ואולם הרי בעולם-הספרות אין המדה, המשקל והמנין עיקר, אלא הרוח הפנימי. הנותן חיים וכח להיצירות, שיצאו לאויר-העולם, כדי שהארכנה ימים ותפעלנה על נשמת-העם. ומתוך השקפה זו חשוב לפעמים גם ספר אחד, אם רק יש בו כדי להוסיף על הרכוש הרוחני של העם. ולעומת זה אין להתמלא חדוה על רבוי ספרים ועתונים, שהספרות האישפניוליות לא היתה מספרת כלום אילו לא נבראו. וקודם כל נדבר על הספרות האישפניולית, שקדמה להעתונות בזמן.

א. הספרות האישפניולית.

למרות ההתעוררות המרובה בספרות האישפניולית, שנראתה בתורקיה אחרי הכרות החירות המדינית, אין להראות על מעשים ספרותיים גדולים, שבאו בעקבותיה של התעוררות זו. אמנם, אין לכחד, שגם בין הסופרים האישפניוליים היו אחדים.

שכתבו דברים מקוריים נפלאים, שנתרמו ללשונות אחרות. אבל אלה היו שבלים בודדות, ובכלל תופסת הספרות המקורית מקום צנום ודל בלשון האישפניולית. כי הספרות האישפניולית נמצאת עוד במצב ההתהוות ועדין אינה עומדת ברשות עצמה. היא לא הספיקה עד עתה לברוא חדשות ואף לא להרום מה שטעון הייסוד. הכל משמש בה בערכוביה וערפל כבד שרוי בה על הכל. סופריה לא הספיקו עוד לעכל כראוי מה שבלעו מן הספריות האחרות. הם לא הכשירו עוד את הרשמים הזרים באופן שיתאימו לרוח-עמם ולא נסו לעשות כמתכונתם בחירות-נפש ידועה. וכך אין הספרות האישפניולית "מולדת-בית" ואינה מתפתחת בהדרגה מתוך תביעה פנימית.

תולדות הספרות האישפניולית במובן השלם של מלות אלו מתחילות רק לפני יובל שנים ולא יותר. כי, אף-על-פי שיהודי-תוגרמה דברו תמיד בניניהם בלשון האישפניולית, לא היתה להם בלשון זו ספרות ראויה לשם זה עד הזמן האחרון.

במשך המאה ה-17, הי"ח והי"ט הצטיינו יהודי-תוגרמה בעבודתם הפוריה על שדה הספרות התלמודית. רבנים הרבה כתבו את כל דבריהם עברית והעשירו את ספרותנו בהרכבה יצירת חשובות. ואולם מעוטם כתבו גם עברית וגם ספרדית, בדאגתם להמוני-העם, שלא הכין את הלשון העברית על בוריה. כך כתב אחד מאנשי-השם הספרדיים במאה ה-17, ר' משה אלמושנינו, את ספרו "הנהגת-החיים" או באישפניולית: "O Regimiento de la Vida", שעליו אמר אחד מגדולי-הרוח הספרדיים, הסופר סאנצ'ז (Sanchez), שהוא כמעט יחיד-במינו בספרות הקשטילינית. ספר זה נדפס בסלוניקי בדפוס יעבץ בחודש אולול, השכ"ד. מחבר זה חבר ספר אחר בשם "Extremos y gran- dez de Constantinopla". שני החבורים האלה נכתבו בלשון הספרדית באותיות עבריות. ובמאה ה-18 העתיקים יעקב קנסינו, המתורגמן של מלך ספרד, באותיות רומיות והדפיסם במאדריד בשנת 1638.

במאה ה-17 תרגם סופר אישפניולי, ויצחק אלמושנינו שמו, את ספר-המדות של אריסטו לאישפניולית. מלבד אלה ידועים לנו שמותיהם של סופרים ספרדיים הרבה ילידי-תוגרמה וביניהם: ר' אליהו קפסלי, ר' ישראל נג'ארה ר' שמואל אברבנאל, ר' יוסף פרדו, אהרן עפיה, רופא ופילוסוף, מחבר הספר: "Opiniones sacadas de los mas autenticos y antiguos filosofos qui sobre la alma escribieron y sus definiciones" (דעות חשובי הפילוסופים וקניהם, שכתבו על הנפש ומהותה). ספר זה נדפס בהוצאות המו"ל גדליה יחיא בווניציאה בשנת 1568. אבל קשה לחשוב ספרים אלה לאישפניוליים: הם ספרדיים גמורים, אלא שכתבו על-ידי יהודים.

במשך המאה ה-17 והי"ז נכתבו על-ידי יהודי תוגרמה ספרים היסטוריים ופילוסופיים מצוינים כספריו של ר' יוסף שלמה דלמידני (ישר), יוסף קטאווי, מחבר ספר "דברי-ימי-היהודים מיטות אדם הראשון ועד רבנן סבוראי", ר' אברהם גדליה, ר' יוסף אלמושנינו ועוד. אבל רובם ככולם נכתבו עברית ואך מעט מן המעט נכתב ספרדית. אך במאה הי"ח נתעשרה הספרות הספרדית בספר אחד, שאותו מעמרים היהודים הספרדיים, אם לא במדרגה אחת עם התנ"ך - על-

כל-פנים במדרגה שניה לו. ספר זה הוא: מעם לועז, שנדפס בקושטא בשנת 1733 ויצא בהוצאה שניה בסלוניקי בשנת 1798. מחברו הוא ר' יעקב קולי. הספר, מעם לועזי כולל פירושים וביאורים ודברי-מוסר בלשון האישפניולית, שכולם מוסכים על התנ"ך. המחבר היה, כנראה, עמקן גדול ובקי בכל מכמני הספרות התלמודית והמדרשית; אולם המות קטפוה קודם שגמר את העבודה המרובה, שהעמיס על שכמו. ואחרי מותו נמל את ספרו זה יצחק מגריסו, שכתב את ביאוריו על ספר שמות, ויקרא ובמדבר.

בשנת 1892 הופיע, מעם לועזי חדש ובו ביאורים ופירושים באישפניולית על ספר ישעיה, מאת יצחק יהודה אבא מסלוניקי.

בשנת 1732 יצאו לאור, קופלאם די יוסף, והם חיי יוסף הצדיק בחרוזים. בשנת 1780 הופיע ספר בשם: מעשיות דיל סיניור יעקב אבינו, והוא ספור מאורעותיו של יוסף הצדיק במצרים. הספור נכתב בחרוזים ותוכן עניינו הוא: (א) יוסף נמכר על-ידי אחיו, (ב) אהבת יוסף לסינובינה אשת פוטיפר, (ג) יוסף מתודע אל אחיו, ומלבד זה נכתבו אישפניולית גם: כתבי ר' עקיבא, יוסף בן גוריון גלוח ארזי. זהו כל "העושר", שנתעשרה הספרות האישפניולית במאה הי"ח, בעוד שהספרות הרבנית, הכתובה עברית, נתעשרה במאה זו בהרבה ספרים מבל מקצועות התלמוד והמדרש, שמספרם עולה למאתים ויותר.

הקורא רואה, שרשומה של הספרות האישפניולית במשך המאות שעברו לא היה נכר כלל: ראשי העם, רבניו, חכמיו וספריו כתבו את כל דבריהם עברית, ורק פה ושם אנו מוצאים אחדים שכתבו אישפניולית. לצערנו, נשתנה המצב זה כיוכל שנים. זה כשלישים או ארבעים שנה חדל למוד התלמוד ונושאי-כליו להעסיק את אחינו הספרדים והוא פוחת והולך, עד שאם למראה-עינינו כיום נשפוט, אפשר לנו לומר בעצב, שהיהדות התוגרמית לא התן לנו במאה העשרים אף ספר עברי-מקורי אחד. בעוד שמיום שבאו מגורשי-ספרד לתורקיה ועד היום נדפסו בתורקיה יותר מארבע-מאות ושלישים חבור-וכולם כתובים עברית-על ש"ם ופוסקים, מדרש, אגדה ועוד, הנה זה כשלישים שנה ויותר לא הופיע אף ספר עברי-מקורי אחד כתוב בידי מחבר ספרדי ולא נראתה אף יצירה עברית הגונה, חוץ משנים, חבורים, שאוכיר במרוצת דברי. ולעומת זה קמו סופרים אחדים והעשירו את הז'רגון-הספרדי, שעד או שפ"ש רק לשון-הדבור בין המו"העם ולא היה לשון-הספר כלל.

פריחת הספרות והעתונות האישפניולית בתורקיה מתחלה ממחציתה השניה של המאה הי"ט. מפיעה הם העתונאים היהודים וצעירים אחדים מן האינטליגנציה. הגורם העיקרי לדלדול הלשון העברית בין המון העם בתורקיה הוא זה: לפני כשלישים שנה בערך היה המונופולין של חבורי-ספרים נתון בידי הרבנים, שכתבו את כל דבריהם עברית. אולם משניטל מונופולין זה וכל מי שרצה ליטול שם מחבר בא ונמל, קמו צעירים הרבה והתחילו לתת לקוראיהם, מלבד חבורים וספורים מקוריים מועטים, שנתחברו לכתחלה בלשון האישפניולית, גם תרגומים הרבה מעברית, מצרפתית, מגרמנית, מספרדית, מיונית ועוד. אך שפעת-התרגומים האלה הממה את הסופרים האישפניוליים ודלדלה את כח יצירתם המטורית.

נכוריה ומאניו הם חורים ולקויים וגבורותיהם ונצחונותיהם אינם נובעים ממעמקי נשמהם. הכל בהם מלאכותי וקלוש. אבל צריך להודות, שגנונו בספריו המקוריים ואף בתרגומו הוא המעולה שבספרות האישפניולית. סגנונו הוא פשוט ומבעי, ואין בו אותן המליצות הנפוחות ואותה הפראיולוגיה הריקה, שבהן מצטיינים, למשל, ספריו ומאמריו של פריסקו. ואין כל פלא בדבר, שמרובים הקופצים על ספריו, מאמריו ותרגומו של קרמונה ובכבודה במרם קיץ יבלעום, כי להקורא האישפניולי לא תוכן הספר הוא העיקר: העיקר הוא—שיהיה ספר עב-הכרס, שעליו יוכל לבלות את לילות-החורף הארוכים.

ההיפך ממנו היא האדון לוריא, מנהל בית-הספר לחברת, כל ישראל חברים בארמקווי. סופר זה, שגמר את חוק-למודיו בבית-המדרש למורים בפאריז ושהספיק לקנות לו שם בתור דראמטורג ומספך צרפתי, כי אחדים מחזיונותיו הצרפתיים זכו להיות מוצגים על במת-החזיון היותר גדולה שבצרפת וספרו Les mystères de Pera זכה לחות-דעת משבחת מצד הבקורת הצרפתית, התחיל בשנים האחרונות להעשיר את הספרות האישפניולית ביצירות מקוריות חשובות, שאינן נופלות בערכן מהרבה יצירות מהוללות, המצויות בספרויות לועזיות, נושאי מאמריו הם המיד נושאים, לאומיים. ורצה זה פלא: מורה זה, שגדל ונתחנך בבית-מדרשה הקדוש של האליאנס הצרפתית בפאריז, התחיל נושא ונותן בענינים, לאומיים. חזיונותיו האישפניוליים, דרייפוס ודון-יצחק אברכנאל הוצגו בהצלחה מרובה הרבה פעמים בסאלוניקי ואיזמיר. הרומאן שלו, לה סאנרי דילה מצה (על עלילת-הדם) נתפשט לאלפים, ומחברו מוסיף להעשיר את הספרות האישפניולית בהרבה דברים חשובים, שאינם נשארים בלי השפעה.

במקצוע המחקר והפילוסופיה-הדתית רבת פעל ועשה אחד מיחירי-הסגולה שבין הספרדים, ר' יצחק שאַקִי, מוכיז הרבנות הראשית בקושטא, שאפשר לחשוב אותו, אחרי ר' אברהם דאנון ור' חיים ביג'יראנו, להלמדן היותר מופלג שבין הסופרים האישפניוליים. ר' יצחק שאקי מושל במכמני הלשון העברית, ואף-על-פי-כן כתב את כל חבוריו אישפניולית כדי להורות דעת להמון-העם האישפניולי, שאינו שומע עברית. הוא חבר את הספר, בינה לעתים, שבו הוא מדבר בהשכל ודעת על סדור הלוח היהודי ובו הוא נוהן באורים אחרים, שאפשר לצייןם בתור מקוריים. ידוע היטב לקוראי אישפניולית הוא גם ספרו "שיר-השירים מעם לועזי". החומר הקשה מעובד בספר זה כאופן מצוין וכיסודו הונחו גם המדרש והאגדה. אולם הספרים היותר חשובים, שיצאו מתחת עטו ושעל-ידיהם קנה לו שם חשוב בתור חוקר וידען, הם הספרים: לה איסטוריייה אוניברסאל (ספר תולדות ישראל) ומילי דאבות, שהוא כעין המשך להספר הראשון. בספריו אלה הראה המחבר את בקיאותו הגדולה בדבריימי-ישראל, במדרש ובאגדה וגם בדבריימי עמיה-מזרח העתיקים. הספרים האלה הם היותר חשובים והיותר מתוקנים, שיצאו לאור בשנים האחרונות בלשונו האישפניולית, כי הם כתובים ברוח מדעי גמור ובלשון יפה ועממית, שהיא שווה לכל נפש.

אולם לא רק הסופרים האישפניוליים עזרו להפרחת הזרנון-הספרדי

והפצתו, אלא גם-המיסיון הבריטית. משלחת זו, שמצודתה פרושה על כל ערי-התורקיה הגדולות והקטנות, עסקה גם היא בהוצאת ספרים אישפניוליים, כדי להפיץ על-ידם את רעיונותיה הנוצריים ולשפוך קיתונות של שופכים על ההלמוד ונושאי-כליו. במשך שלש שנים רצופות, משנת 1855 ועד סוף 1858, הוציאה לאור גם עתון אישפניולי מצוייר בשם איל מאנאדירו (המעין). ואלה שמות מקצת הספרים, שיצאו לאור באישפניולית ושהמיסיון הבריטית הפיצה אותם לאלפים ורכבות בין יהודי-תוגרמה: "ההלים"; איל מאנאדירו (העתון השבועי הנז', שבו באו מאמרים מדעיים, מאמרים היסטוריים, מאמרים על היהדות ועוד); חורבן ירושלים על-ידי טיטוס; עיר-המקלט; הגרות העתיקים או ההכנות לחג הפסח; "לידת-המשיח"; הנבואות העתיקות; האיוונגליון על-פי מתאי; נבואות הארבעה ועשרים; אלה תולדות בני ישראל; אגרת הכנסיה השומלנדית לבני ישראל, ועוד. מובן מאליו, שאף העתון והספרים האלה לא העשירו את הספרות האישפניולית ולא נתנו לה תכונה לאומית ומקורית... אנו עוברים מן הספרות האישפניולית אל העתונות בלשון זו.

(סוף יבוא).

הספרות והעתונות האשפניוליות.

(סוף *)

מאת

אברהם אלמאליח.

ב. העתונות האישפניולית.

מיסדה של העתונות האישפניולית בתוגרמה היה איש יהודי מאיזמיר, דפאל עוויאל פינשירלי שמו, שהוציא באיזמיר את עתונו "שערי המזרח" בעברית או "פואירטה דיל אורינטי" באישפניולית בשנת 1846.

ואלה שמות העתונים האישפניוליים, שהופיעו בתוגרמה משנת 1846 ואילך: (1) "שערי המזרח" או "פואירטה דיל אורינטי", נוסד באיזמיר בשנת 1846; העורך ר"ע פינשירלי.

(2) "אור ישראל" או "לה לון די ישראל" (1853), קושטא; העורך ליאון חיים די קאסמרו.

(3) "זורנאל ישראלית" (1860), קושטא; העורך יחזקאל גבאי (בתחילה שבועון ואחר-כך שלש פעמים בשבוע).

(4) "איל לונאר" (אור הירח), 1865, סאלוניק; העורך יהודה נחמה.

(5) "שפת-אמת" או "איל לוירוי" (1867), קושטא; העורך מואיז עלי.

(6) "סילאניק" (1869), עתון, שיצא לאור בארבע לשונות: אישפניולית, טורקית, יונית ובלגרית; סאלוניק (שם העורך לא ידוע).

(7) "איל נאסיונאלי" (הלאומי), 1871, קושטא; העורכים: מואיז ביי דלמידנו ודוד פריסקו.

(8) "איל טיימפ" (הזמן), 1871, קושטא; העורכים: מירקאדו פריסקו, שמואל אלקבץ ועתה דוד פריסקו.

(9) "איל פרוגריסו" (ההתקדמות), 1871, קושטא. שבועון; העורך בכור מולכו.

(10) "איל טיליגראפוי" (1872), קושטא. העורכים: דוד פריסקו, מואיז ביי דלמידנו ויצחק גבאי (בתחילה היה שבועון ועתה הוא יוצא ארבע פעמים בשבוע בעריכתו של יצחק גבאי).

(11) "לה בואינה איספיראנסה" (התקוה הטובה), שבועון, נוסד באיזמיר בשנת 1874 על-ידי עורכו אהרן די יוסף חזן.

(* עיון "השלה", הכרך הנוכחי, תוכרת א' (למעלה, עמ' 67-73).

הוד.

הסבות את-פניך לעבר-החלון
ותמחי הימעה...
הוי, אלו ידעת, מה-נחנת שבעתים
בתוגתך הנעימה!

כי גאו עיניך - הרקיעים השופעים
התכלת המהורה.
ואולם יפו למאד בהיות נטוי עליהם
הקרח הנורא...

ושקי לי בשפתך הלוחשה... אכליני
באשך הורה, -
אבל ידמו בעיניך המרומים הקופאים
ותכלתם - גוש-קרה...

כי יש אשר יוציא האדם את נפשו
השוקה - ומכרה.
אך מגלת-היוחסין גנוזה בעינו -
לנשמה אכרה.

תבקיני! - ורק אל תחללי מרזם
בברקים של שמאה.
אל תכה את פלד תוגתך הגאה
בת-צחוקך הפגומה!...

והיי נא, ילדתי, שוממה ונוגה
פתיי הבהים,
פרכיעים הפרושים בערב-סגיריים
עגמים וגאים...

יוסף הפטמאן.

גם השבועון "יוסף דעת" של הרכה חכם והחוקר ר' אברהם דאנון פעל הרכה בחקר והיו ברברי ימי-היהודים בתוגרמה, ואילו היה מאריך ימים, היה נעשה מעין לא-אכזב, שממנו היינו שואכים את כל ידיעותינו במקצוע זה. כי מלבד חכמתו ובקיאותו הגדולה של עורכו, היתה בו עוד מעלה שהיא עיקרית, נצרכת לחוקר-עמקן ובקי במכמני-ההיסטוריה: ידיעת הלשונות העברית, המורקית, הספרדית, הצרפתית, הפרסית והערבית, שבלעדיהן אי-אפשר לעוסק במקצוע זה לעשות קמנה או גדולה. אולם לצערנו הוכרח עורכו, על פי פקודה מגבוה, להפסיק את הופעת שבועונו. וכך הלל וחרב מקורי-הידיעות היחידים לברברי-ימי היהודים בתוגרמה.

ר' אברהם דאנון הוא אחד מגדולי הסופרים שבין היהודים הספרדים ומן המשפיעים היותר גדולים על בני-עמנו אלה בשלשים השנים האחרונות. ספריו המדעיים ומאמריו המחקריים בעברית ובאישפניולית הם היותר מקובלים בין המון-הקוראים שבתוגרמה ובחצי-האי הכאלקאני והיותר הכיכים עליהם. והפסק שבועונו "יוסף דעת" הוא הפסק העתון היותר מדעי והיותר ספרותי בין כל אלה שיצאו באישפניולית עד עתה. בשאר העתונים אנו מוצאים כמעט אך "חקירות", שאינן אלא הרצאת רעיונות של זרים או חקויים ללשונות אחרות, או שירים, פריעסם של המשוררים המרובים, שזכתה להם הספרות האישפניולית, אבל שרובם ככולם אינם אלא חרוזים פשוטים ושירים אינם אלא חקויים להמשוררים הספרדיים או הצרפתיים.

בין העתונים האישפניוליים יש להזכיר גם את העתון "לוורו דילה פאסינטייה", שיצא בתוגרמה באותיות רומיות ושהשתתפו בו הסופרים היותר מפורסמים שבספרד.

באיזמיר היה מיסד העתונות האישפניולית אהרן די יוסף חזן, עורך העתון "בואינה איספיראנסה", ובסאלוניק - סעדיה הלוי, מיסד העתון "לה איפוקה". שני העתונים הללו מלאו את חובתם העתונית לקוראיהם באמונה, אבל פעולתם לתכלית הרמת מצבם המוסרי והשכלי של אחינו לא היתה גדולה כל-כך. כך היה מצבה של העתונות האישפניולית עד הכרזת החירות המדינית בטורקיה.

אולם משניתנה חירות זו וכל מי שהוציא עשרות-פראנקים אחדות השיג "פירמאן" להוצאות עתון, נעשינו עדי-ראיה לחזיונות המוהים: צעירים מחוסרי-עבודה נהפכו בין לילה לעורכים; עורכים, שנחשבו עד אז ללאומיים, נהפכו פתאום למתבוללים; ואחרים פסחו על שתי הסעפים, פעם כך ופעם כך. עתה יש לנו בטורקיה ובכולגאריה העתונים האישפניוליים האלה: בקושטא: ה"מיימפי", עתון יוצא שלש פעמים בשבוע (מתבולל); העורך דוד פריסקו.

ה"מילינראפי", עתון יוצא ארבע פעמים בשבוע (לאומי); העורך יצחק גבאי.

"איל ז'ודיו", עתון יוצא שלש פעמים בשבוע (כלי-מכתאם של הלאומיים); העורך דוד אלנקאוה.

"איל קורדיאו", עתון יוצא שלש פעמים בשבוע (פעם לאומי ופעם מתבולל); העורך וויקטור לוי.

"איל נוג'יטון" (עתון החולי) יוצא פעם אחת בשבוע (לאומי); העורך אליהו קקמונה.

בסאלוניק: ה"איפוקה", יוסיית (פעם לאומית ופעם מתבוללת); העורך בצלאל סעדיה הלוי.

ה"אימפארטיאל", יומי (מתבולל); העורך מאטארסו.

ה"אביניר" (העתיר), יוצא שלש פעמים בשבוע (לאומי); העורך דוד פלורנטיין.

ריביסטה פופולרי (השקפה עממית), שבועון, העורך דוד פלורנטיין. לה מריבונה (הכמה), שבועון (לאומי, כלי-מכתאם של הקלוב החדש).

לה סוליראדי (הערבות), שבועון, כלי-מכתאם של הסוציאליסטים.

"איל קומיסיאלי", שבועון (לאומי); העורך אליהו שם-טוב ארדימי.

לה נאסיין (הלאום), שבועון (מתבולל, כלי-מכתאם של הסרקל דיו-אינטי).

"איל קירבאני" (השומ), שבועון החולי (מתבולל).

באנדרנינולה: לה בוז דילה בירדאר (קול-האמה), שלש פעמים בשבוע (לאומי); העורך בריצחק.

באיזמיר: לה בואינה איספיראנסה (התקוה הטובה), שבועון (מתון), העורך אהרן די יוסף חזן.

לה בוז דיל פואיבלי (קול העם), יוצא שלש פעמים בשבוע (מתבולל), העורך יוסף רומאנו.

"איל מיסירי" (השמחה), שבועון (מתבולל); העורך אלכסנדר בן-גייאת.

"איל סוימארי", שבועון (מתבולל); העורך הניל.

"באייראם" (החג), שבועון (לא ידוע מה מיבו); העורך אבוהב.

"איל פריגונירו" (המכרז), שבועון (לאומי).

"איל נוביליסטה" (המבשר), שבועון (לאומי).

בבולגאריה: ה"שופר", שבועון (כלי-מכתאם של הציונים בכולגאריה).

לה לוי (האור), כלי-מכתאם של הרבנות הראשית בסופיה (שבועון לאומי).

באמריקה: לה אמריקה, שבועון (לאומי). יוצא בניו-יורק.

בירושלים: איל ליביראלי, שבועון (לאומי); העורך ח. בן-עמר (חדל להופיע).

"איל פאראדיו" (הפרדס), שבועון (מתון); העורך שי שיריזלי (יצא כשנה אחת ופסק).

הסופרים האישפניוליים בן-ציון טראגאן ובן-עמר והמוציאים עזריאל ושיריזלי בירושלים ובנימין בכר יוסף בקושטא העשירו את הספרות האישפניולית בהרכה תרגומים, רובם מן הספרות העברית החדשה.

הקורא רואה, שיש לנו בזה ששה ועשרים עתון, וכיניהם יומונים, שבועונים וירחונים, בכמות אנו עשירים, תודה לאל, אך באיכות?

האישפניולית למטה מכל בקורת.

ואולם, כלום מביעה עתונות זו את דעות קוראיה ועוסקת בצרכיהם כאמונה? האמנם היא באת-כחם ככל דבר? וכי אפשר להגיד עליה, שהיא

לעבוד בעתון זה הפיחו בו רוח חיים חדשים לגמרי. אחריהם באה המריבונה ליבירה - זה האורנאן של הקלוב הלאומי בסלוניק, שנקרא בשם הקלוב החדש, ואחרון אחרון - ה"בוידילהב'ירדאד" באנדרניופלה וה"נוביליסטה" באימיר, שכולם נלחמים בהרף-נפש ממש להאיר את הדרך לפני אחינו הספרדים, למרות אבני-הנגף וצוריה-המכשול העצומים, שהעתונות המהבוללת מניחה על דרכם.

היו ימים, שגם ה"נאסיון", אורגאנו של ה"סירקל דיו-אינטימי", היתה מצדדה בזכותנו והגינה על שאיפותינו בהרף-נפש. אולם משנתהוה קרע בין חברי קלוב זה ואחרים מהם בנו כמה לעצמם, נהפך עתון זה לצרינו ובימים האחרונים הוא מלא על כל גדותיו מאמרים המטיפים להתבוללות ולטמיעה. ולפני זמן מה פרסם דברים, שמקומם במיימפוי ולא בעתון רציני. עתה הוא מתנפל כעל מציאה יקרה על כל דבר נגד הציוניות.

גם מן ה"איפוקה" - זה העתון, שמיד אחרי נאום אחד של ז'אבוטינסקי בסאלוניק פרסם באותיות גדולות: "כל יהודי תוגרמה ציוניים!" ואחרי יומים נהפך למתבולל גמור וצעק בכרוכיה: "שורקים אנחנו, ושורקים בני-דת-משה חייבים אנו להשאר!" - אין לנו לקיות כלום. פעם כותבת ה"איפוקה", שבתור יהודים צריכה לשוננו להיות אך ורק הלשון העברית, ולאחר זמן מועט היא מציעה ברצינות, על-פי הצעתו של איזה ספרדי מספרד, לסגל לנו היטב את הלשון הספרדית ולקבלה בתור לשון לאומית. פעם היא מציעה לחוק את ידי חברת-העזרה ליהודי גרמניה ולסייע לה כדי שתוסיף לתת מקום רחב ללמוד הלשון העברית, ותוך כדי דבור היא מציעה להרחיק את ה"הילפספיראיון" מסאלוניק מפני שהוא מפטם את מוחות התלמידים בהרבה למודים בלשון-המתה (העברית).

עתונים כאלה הם עתונינו האשפניוליים בתוגרמה, ועורכים הפפפכים כאלה הם עורכיהם!

וכדי להשלים את דברי על העתונות האשפניולית של עכשיו אזכיר את הירחון "אל גיאון" (קור-הכור). כלי-מבטאם של מי שהיו לפנים התלמידי חברת כל ישראל חברים באימיר. מתחלה היה ירחון זה צנום ודל, אבל אחר-כך השתכלל מעט-מעט. עתה יש בו מאמרים הגונים, הדנים על שאלות מקיפות וכוללות של חיינו בטורקיה. מעל עמודיו נשמעו הרבה דברים ראויים להשמע על אחדות-הקהלות בטורקיה, על מצבם הכלכלי של יהודי טורקיה ועוד, וכל המאמרים הללו כתובים בידי הסופרים הספרדיים הצעירים ובעלי-הכשרון.

אבל, כמובן, לא ירחון אחד ולא עתון הגון אחד ירים את ההמון הספרדי ממצבו הרוחני השפל. מצב רוחני זה הוא, בלי ספק, תוצאתו של המשטר הישן, שלא נתן להשכלה ולחכמה להתפשט בין שדרות העם. השנת רשיון להדפסת איזה ספר היתה קשה כקריעת ים-סוף, ואולם גם עתונות רצינית, שהבקר כל ספר חדש ותפרסם טיבו בעם, לא היתה בנמצא; ובכן לא ידע הקהל הגדול אף מן הספרים הטובים, שהיו מופיעים לעתים רחוקות. גם כסף לא היה על-פי רוב למחברי ספרים טובים להוציאם לאור, וחכרות, שתתמוכנה את הסופרים בעלי-הכשרון ותוציאנה את ספריהם, חסרו בתוכנו, וכך ככו גם

קנה-המדה האמתי של מצב השכלתם, הראייה-מוצק, שבו משתקפים מדותיהם, מנהגיהם ואופן-מחשבותיהם?

לצערי הגדול, מוכרח אני להשיב על שאלות אלו - בחיוב...

עתונות זו חיה היא ונושאת את עצמה, חיה ומתרחבת; וחיה אך ורק על חשבון קוראיה. הם מפרנסים ומכלכלים אותה, וזה אות, שהם מוצאים בה את ספוקם, את מוונס-הרוחני. הולכת היא שלובת-ירוע עם מעמם, מביעה את שאיפותיהם והשקפותיהם. בה הם משקטים את רעבון-רוחם ואת צמאון-נפשותם. ואס-כן עתונות זו יאה לקוראיה וקוראיה יאים לה. סגנונה הוא סגנונם ולשונה היא לשונם...

מה שמציין בפרט את עתונותנו האשפניולית הצעירה הוא - אופן-

משפטה על כל רעיון חדש או אפילו ישן שנתחדש.

בנוהג שבעולם, כשכאים להתנכח על איזה רעיון, מבררים אותו מכל צד, מלבנים ומצרפים אותו - ומתוך כך יוצאת האמת לאור.

לא כן הדבר בעתונותנו הספרדית. לה יש שיטה אחרת בכירור האמת של איזה רעיון: היא מתנפלת קודם-כל על האנשים המחויקים ברעיון, שאינו מוצא חן בעיני עורכיה. העיקר הוא - לבטל את האנשים, והרעיון יהא בט מאליו. הדרך הישרה היא היותר קצרה. למה להתפלפל הרבה? - הגליונות של העתונים האשפניוליים מלאים הם קודם-כל חרופים וגדופים.

דפדפרינא את רוב העתונים האשפניוליים, שהופיעו מיום הכרות החירות המדינית בטורקיה. לשוא תבקשו בהם איזה דבר רציני, אינו מלה חדשה של סופרינו ומשוררינו כביכול! בכל עבר ופנה תמצאו רק חרופים וגדופים, התנפלות-נסה, מלשינות, רכילות, שאי-אפשר למצוא דוגמתם גם בין יושבי-קרנות. וזה האות על אפיסת-הכחות שבקרבנו, על גסמת-רוחו היצירה שביהדות התוגרמית.

די להביא לדוגמה את ה"מיימפוי" הקושמאי של עכשיו ואת מאמריו הגסים של עורכו. ואם בראש-העתונאים וזקן-העתונאים נפלה שלהבת, מה יאמרו או-ב-יקיר?

לפי דעתי, עתונות מורעלת זו היא שהיתה בעוכרינו. המון-העם הספרדי, המוצא בה את כל ספוקו הרוחני והשותה בצמא את כל דבריה, אינו יודע ואינו מכיר אפילו הכרה שטחית את תנועתנו הלאומית ואת שאיפותיה ולאנו לא הגיע אף הדי-חלש מכל מה שמתרחש אחר כולו ממש. ועל-כן בכל פנה שנפנה אצל אחינו הספרדים אנו רואים רק התפוררות ודלדול.

ולפיכך חשובה היא ביותר פעולת העתונות הלאומית בסאלוניק, קושמא ואנדרניופלה, שמתחלת להראות את כחה ואת השפעתה על המשכילים הספרדיים.

בתור עתונים רציניים הנושאים בנאה וגאון את דגל הלאומיות בתוגרמה צריך לחשוב בשורה ראשונה את ה"מאביניר" וה"ריביסטה-פופולאר", ששניהם ערוכים בידי הסופר הצעיר ורבי-הכשרון דוד פלוקנטין ועוזרו עוזיאל (כנויו הספרותי הוא "נער עברי"). אחריהם בא ה"זודווי" בעריכתו של הסופר אלנקאזה ועוזרו: יזרעאלי, דיר ברוך, מגיד ועוד, שמיום שהתחילו

הניצוצות הטובים, שהוצתו פה ושם, והרכה ספרים חשובים נשארו בכתב-יד בין ניירות בלים.

אנו היהודים הספרדיים, צריכים לעתונות, שתמלא, לכל הפחות במקצת, את מקום הספרים הטובים, שכל-כך מועט מספרם אצלנו, ותפרסם את המועטים הללו, עתונות זו צריכה להתעניין בכל חיוניות חיינו התעניינות שיש בה ממש. היא חייבת להקים ולכוון כל מה שנהרס וחרב זה עשרות בשנים באשמת העתונות המתכוללת. חייבת היא לטהר ולנקות את כל עניינינו הפנימיים, החמריים והרוחניים, מכל הרקבון, שחדר אל תוכם, ובמרכזו היהדות הספרדית כקושטא, סאלוניק ואיזמיר, שבהם מתרקמים חיים חדשים, יש תפקיד גדול להעתונות, - להיות הנשר, שדרך בו יעברו אחינו הספרדיים מחיי תרדמה וקפאון אל חיי עבודה ותנועה.

תמלא-נא העתונות האישפניולית הלאומית בכלל וה"אביניר", ה"מריבונה" וה"שפר" כפרט את התפקיד הזה! תודיע-נא להמון קוראיה את כל התנועות הלאומיות, שהשתלשלו והתפתחו עד לתנועת הציוניות. הבאר להם, כמה זרמים ותסיסות בחיים ובספרות ובכל מקצועות-העבודה מצויים בעולם היהודי הרחב, תכריז על חשיבותה של לשוננו הלאומית, תעורר את האחים הנדרמים לעבודה, - ואז תדע, שצצאה ידי חובתה לעמה.

דמשק, ח' מרחשון תרע"ב.

האספה הכללית השמינית של חובבי-ציון

(השקפה כללית).

מאת

משה קליינמאן.

בימי כ"ז - ל' שבט (א' של ר"ח אדר) היתה במשך חמשה ימים האספה הכללית הרגילה, השמינית, של חברת החמיכה לעובדי-האדמה ובעלי-המלאכה בסוריה ובארץ-ישראל, שהיתה יחד עם זה גם ועידה כללית לחובבי-ציון ברוסיה. אספה זו היתה מצוינת במינה. זו הפעם הראשונה, שהשיבות של אספת חובבי-ציון נמשכו חמשה ימים. וההרצאות, שהורצו במשך הימים האלה, הקיפו את כל צדדיו של הרעיון הארצישראלי ואת כל מקצועות העבודה הלאומית בארץ-תקוותנו. וכך היתה לאספה זו תכנית שר ועידה כללית חשובה, כמעט קונגרס.

וגם מצב-הרוחות באספה זו היה מעין זה של קונגרס. משעת פתיחת-האספה הורגשה בה איזו התרוממות-רוח מיוחדת, שלא רפתה עד שעת-הנעילה אלא היתה מוסיפה והולכת מיום ליום. גרם לזה גם הרבוי הכמותי של באי-האספה. מועידת-מינסק לא היתה לנו עוד אספה גדולה כזו. באולם היו חמיד יותר מאלף איש ואשה, שהקשיבו קשב רב לכל הגה היוצא מפי הנואמים; נראה היה בחוש, שענייני-האספה לקחו את כל לבם. גרם לזה גם הרבוי האיכותי של הצעירים הנלהבים, בני התחיה הלאומית, המדברים עברית והמשוקעים בכל נפשם ברעיון הארצישראלי. הפעם נראתה בעריל העובדה המשמחת, שמחננו הולך וגדול ובו הולכים ומתרכיבים כחות צעירים וחדשים, ולחנם התאונן מר צייטלין על שאינו רואה פנים חדשות באספות שלנו. ראשי-המדברים הם, כבובן, גם עתה אותם העסקנים החרוצים, שכבר יצאו להם מוניטין בעולמנו, ועלובה היתה התנועה אילמלי היו מתחלפים ראשיה במהירות כל-כך גדולה. הלא עסקנינו הגדולים עדיין אין הם זקנים כל-כך ואנו מקיזים, שעוד ימים רבים יצאו ויבואו לפנינו. ואולם מי שזוכר את אספות חובבי-ציון הראשונות ומשה אהן אל אספותינו עתה, הוא יזכה, שאין אנו הולכים ערירים. כבר נדלנו ואנו מוסיפים לנדל דור חדש של עסקנים ועובדים חרוצים. אלה, שהיו צעירים כאספות ההן והיו נושאי-כליהם של הזקנים, הגיעו עתה לימי-העמידה והם נצבים בשורה הראשונה; אבל על ידיהם כבר רואים אנו צעירים חדשים, שכשיגיע תורם בלי ספק יעמדו הם בראש התנועה. ולבסוף גרם להתרוממות-הרוח גם אותו כובד-הראש, שהיה מבווע על כל

15 APR. 1975

DET KONGELIGE BIBLIOTEK . FOTOBESTILLING

Tydelig skrift udbedes . Kun eet værk på hver blanket . Benyt blyant eller kuglepen

KATALOGSIGNATUR

182 ⁴ 265

TDV-ISAM

FORMAT

80

Kütüphanesi Arşivi

No 2E 980

FORFATTER (ved henvisninger anføres kun henvisningen)

TITEL (ved tidsskrifter anføres bind eller årg.)

BIBLIOGRAPHIE ARMENIENNE

sedler ind

TRYKKEÅR

1883

Antal

Format

UNDERSKRIFTEN GÆLDER OGSÅ
OMSTÅENDE ERKLÆRING

(B)

fotografier { blanke
matte

35 mm film

farveoptagelser, transp.

diapositiver

xeroxkopier

Tydeligt

Navn

ZIYAD EBUZZIYA

Stilling

JOURNALISTE

Adresse

4 D. SIESBYE 34 BREDDGADE

Dato

14.4. 1975

Afhentes

Sendes

Eksp. af

EV

Bind

1

Ordre modtaget af

SO

Atelierets noteringer

ճսխ տալադրութեամբ, եթէ մեր սյս գործը ընդու- նելի և հաճոյ ըլլայ բանասիրաց : Այս պատճառաւ ալ շուղեցինք Յաւելոռած մը ընել նորագոյն հրատաւ բակութեանց, և կամ գրչէ ու քննութենէ վրիպող գրոց : Այսպիսի ակամայ ու գրեթէ անհրաժեշտ դանցաութեանց համար՝ ընթերցողաց ներողա- մտութիւնը խնդրելնիս հիմակուրնէ կը յայտնենք :

Ծանօթ է ազգայնոց շատին՝ Մ. Մ. Միանա- րեանց, ազգասէր և բանիբուն անձին, Bibliotheca Transcaucasica պատուական աշխատասիրութիւնը, որ հեղինակին տարածամ՝ մահուամբը անկատար մնացած է, և միայն առաջին հատորն հրատարա- կուած 'ի Փետրսրբրկ (1874-76) : Իր գործը՝ որչափ ալ հմուտ և հետաքննական, սակայն ինչպէս նպա- տակաւ՝ ասանկ ալ գործադրութեամբ մերինէն բոլորովին կը տարբերի :

Հ. ԳԱՐ. Զ.

1565-1800

TDV ISAM
Kütüphanesi Arşivi
No 2E.380

ԵՄ	ԲԱՂԱՅ	ՏՊԱՐԱՆ	
—	—	—	Աղթարք :
—	—	—	Կիպրեանոս :
1563	Վենետիկ	Արդարու	Սաղմոս :
1566	—	—	Ժամագիրք :
1584	Հոովմ	Ուրբանեան	Տոմար Գրեգորեան :
1587	Վենետիկ	Յ. Տէրընցի	Սաղմոս :
1616	Իլլավ	Քարմատան.	Սաղմոս :
1625	Հոովմ	Ուրբանեան	Կնդակ Եւպին. Գ. :
—	»	»	Այբբենարան :
1624	Միլան	Ամբր. վոժրն	Քերական. Հովիթրայ :
1630	Հոովմ	Ուրբանեան	Առաւել պարզաբան :
1633	Փարիզ	Արքունական	Բառք. Հովի. Հայ-լատ :
1640	Ջուզա	Ս.Մենաիրկիչ	Հարանց վարք, Ա. :
1642	Հոովմ	Ուրբանեան	Դաւան. Հաւատ. Ա. :
—	»	»	Խորհրդաւեար, Ա. :
—	Ջուզա	Ս.Մենաիրկիչ	Ժամագիրք ատենի, Ա. :
—	Վենետիկ	Յ. Սնկիւրացի	Սաղմոս :
1643	»	»	Յիսուս որդի, Ա. :
—	Լիւսնոյ	Յ. Վ. Ջուզ.	Սաղմոս :
1645	Հոովմ	Ուրբանեան	Քերակ. Գալանոսի :
1630	»	»	Պատմ. Գալանոսի, Ա. :
1638	»	»	Գալանոս. Ա. մասն :
1660	Վենետիկ	Պովիս	Յիսուս որդի, Ա. :
—	Սմոգերտամ	Յ. Մարեցի	Յիսուս որդի, Բ. :
1661	Հոովմ	Ուրբանեան	Գալանոս, մասն Բ. :
—	Սմոգեր.	Աւետիս	Ժամագիրք Համառոտ :
—	»	»	Սաղմոս :
1662	Սմոգերտամ	Աւետիս	Ժամագիրք մեծ, Ա. :
1664	»	Ոսկան	Շարական, Ա. :
—	»	Կարապետ	Սաղմոս :
1666	»	Ոսկան	Այբբենարան :

1666	Ամսդերտամ	Ոսկան	Աստուածաշունչ, Ա.:
—	»	»	Քերականութիւն:
—	»	»	Քրիստոնէական:
1667	»	»	Ժամագիրք մեծ, Բ.:
—	»	»	Մաշտոց, Ա.:
—	»	»	Քրիստոնէական. Հայ-լատ:
1668	»	»	Աղբէսագ. և աշխ. խոր:
—	»	»	Նոր կտակարան, Ա.:
—	»	»	Տօմար, Ա. Բ.:
1669	»	»	Առաքել պատմիչ:
—	»	»	Ձայնբաղ:
1670	Լիվոնոյ	Ոսկան	Պարտեզ, Ա.:
—	»	»	Քրիստոնէական:
1671	Հոովմ	Ուրբանեան	Ձեռքածութիւն, Ա.:
1673	Մարտիլիա	Ոսկան	Գրքուկ կարևոր, Ա.:
—	»	»	Ժամագիրք ատենի, Բ.:
—	»	»	Նարեկ (անկատար):
1674	Հոովմ	Ուրբանեան	Գեմբացի, Ա.:
—	»	»	Պօղոս Փիրմալ:
—	»	»	Ձտուի Հայկաբանութեան:
—	Մարտիլիա	տպ. Էջմիածնի	Ճարտասանութիւն:
1675	Հոովմ	Ուրբանեան	Նորագոյն ծաղիկ:
—	»	»	Ձտուի Հայկաբ. Հայ-լատ:
—	»	»	Քերականութիւն Հայ-լատ:
—	Մարտիլիա	Ոսկան	ԱՅԲԵՆԱՐԱՆ:
—	»	»	Արհեստ Համարողութիւն:
—	»	»	Պարզատօմար:
1676	Մարտիլիա	Ոսկան	Գրքուկ կարևոր, Բ.:
—	»	Ոսկան և ընկ.	Մաշտոց:
—	»	»	Նուագարան կուսին:
1677	Հոովմ	Ուրբանեան	Սպասարորութիւն սրտ:
—	»	»	Խորհրդատետար:
—	Մարտիլիա	Ոսկան և ընկ.	Սաղմոս:
—	Պօլիս	—	Երեմիա շէլէպի:
1678	Հոովմ	Ուրբանեան	Դաւանութիւն Հաւատոյ, Բ.:
—	Վենետիկ	—	Տօմար, Գ.:
—	Պօլիս	—	Տնօրինականք:
1680	Հոովմ	Ուրբանեան	Քրիստոնէական:
—	Վենետիկ	Պառպօն	Աւետարան, Ա.:
—	»	»	Հայեկի ճշմարտութիւն:

1680	Լիվոնիա	—	Սնդրէա Ա.բօլլութոս:
1681	Հոովմ	Ուրբանեան	Մանուկանդանք:
—	Վենետիկ	Պառպօն	Ժամագիրք Համառօտեալ:
—	Ջուզա	Ամենափրկիչ	Գիրք ժողովածոյ:
1682	Վենետիկ	Պառպօն	Սաղմոս:
1683	Մարտիլիա	Ոսկան	Ակն Հոգեկան:
—	»	»	Պարտեզ, Բ.:
1684	Վենետիկ	—	Դպրութեան գիրք:
—	»	—	Սաղմոս:
1685	»	Պառպօն	Աւետարան, Բ.:
—	»	»	Բուրաստան, Ա.:
—	»	»	Նորագոյն ծաղիկ, Բ.:
—	Ամսդերտամ	Վանանդեցի	Շարական, Բ.:
1686	Վենետիկ	Թադէոս երեց	Խորհրդատետար:
—	»	»	Ճաշոց:
—	Ամսդերտամ	Վանանդեցի	Ժամագիրք մեծ:
—	Մարտիլիա	Սողոմոն	Ժամագիրք:
1687	Վենետիկ	Սահրատեան	Խոկամն քրիստոն. Ա.:
—	»	Մուկթիթի	Պատասխանատրութիւնք:
—	»	Նահապետ	Պարզաբանութիւն սաղմոսաց:
—	Ջուզա	Ամենափրկիչ	Աղբէսանդր վարդապետ:
1688	Ամսդերտամ	Վանանդեցի	Ժամագիրք մեծ:
—	Ջուզա	Ամենափրկիչ	Մրքուկ, Ա.:
1690	Հոովմ	Ուրբանեան	Պատմ. Գալլիսոսի, Բ.:
—	»	»	ԱՅԼ տպւորիչ Հայերէն:
—	Վենետիկ	—	Դպրութեան գիրք:
—	»	Պարպօն	Խորհրդատետար:
—	Պատուա	Գառնուկ	Թուղթ դաշնաց:
—	»	»	Հաւատով խոստովանիմ:
1691	Լիվոնոյ	—	Քերականութիւն խաչատրոյ:
1692	»	—	Շարական, Գ.:
1693	Հոովմ	Ուրբանեան	Բառգիրք Հայ-լատ:
—	Վենետիկ	Պօլիթօլի	Դաշնաց թուղթ:
—	»	»	ԱՅԼ տպ. Հայ և խալալ:
—	»	»	Տօմար, Դ.:
1696	»	»	Բանալի Համատարած:
—	Ամսդերտամ	Վանանդեցի	Գեմբացի, Բ.:
—	»	»	Պատմ. Փոնցիանոսի, Ա.:
—	Լիվոնոյ	—	Նոր կտակարան, Բ.:
1698	Ամսդերտամ	Վանանդեցի	Համաձայնութիւն:

ԽՄ — ԳԱՂԱԲ — ՏՊԱՐԱՆ		ԽՄ — ԳԱՂԱԲ — ՏՊԱՐԱՆ	
1698	Պօլես	—	Գարու թեան զիբբ:
—	»	—	Գիբբ խոստովանութեանց:
—	»	Գրեգորի	Տաղարան:
—	Լիվանոյ	—	Բազիբբ Երեմիայ Վ:
—	»	—	Աշխարհազար. Խորենաց:
—	»	—	Աշուեսագիրբբ:
1699	Ամսդերտամ	Վանանդեցի	Դուռն խմաստութեան:
—	»	»	Գանձ չափոյ: Տօմար, Ե:
—	Պօլես	—	Տօմար, Զ:
1700	Ամսդերտամ	—	Գործք առաքելոց:
—	Պօլես	—	Մեկն. Երգոց Երգոյն:
—	»	—	Մեկն. Յայտնութեան:
—	»	Աստուածատր	Նարեկ:
—	»	Էջմիածնի	Այբբենարան:
—	»	—	Գեմբացի, Գ:
1701	Պօլես	Էջմիածնի	Այբբենարան:
—	»	Աստուածատր	Ժամագիրբ մեծ:
—	»	»	Խոստովանարան:
—	»	»	Տաղարան:
—	»	Սարգսի	Տօնացոյց, Ս:
—	»	»	Բանայի Վերմեռանդակ:
—	Լիվանոյ	—	Թեոփիլոս:
—	»	—	Պարզատոմար Հռոմայեց
1702	Ամսդերտամ	Վանանդեցի	Բնաբանութիւն:
—	»	»	Շարական, Գ:
—	Վենետիկ	Պօլես	Դուռն ողորմութեամբ Աստուծ:
—	»	»	Յիսուս որդի, Գ:
1705	Պօլես	Աստուածատր	Կտակգիրբբ:
—	»	»	Հայելի վարուց:
—	»	Սարգսի	Ժամագիրբ մեծ:
1704	Ամսդերտամ	Վանանդեցի	Պաշտօն աստուածային:
—	»	»	Սահմանաց զիբբ:
—	Վենետիկ	Պօլես	Պարտեզ, Գ:
—	»	»	Քարոզգիրբբ:
—	Պօլես	—	Եփրեմի ճառ, Ս:
—	»	տպ. Պէյօղլու	Բուրաստան, Բ:
—	»	—	Լուսաշաւիչ:
—	»	Աստուածատր	Գործք առաքելոց, ոտ:
1705	Հռոմ	Ուրբանեան	Գեմբացի, Գ:
—	Ամսդերտամ	Վանանդեցոյ	Ձեռագրութիւն, Բ:

ԽՄ — ԳԱՂԱԲ — ՏՊԱՐԱՆ		ԽՄ — ԳԱՂԱԲ — ՏՊԱՐԱՆ	
1705	Պօլես	Ի տպ. Պէյօղլու	Աստուածաշունչ, Բ:
—	»	—	Վարուց խոկուն:
1706	Վենետիկ	Պօլես	Ժամագ. Աստուածածն. Ս:
—	»	»	Ժամագիրբ Լուսաւորչի:
—	Պօլես	Գրեգորի	Խորհրդատեար:
—	»	»	Յայտնութեար, Ս:
1707	Վենետիկ	Պօլես	Բուրաստան, Գ:
1708	»	»	Ժամագ. Աստուած., Բ:
—	Մարտիկա	—	Բանայի Վերմեռանդ., Բ:
—	»	—	Ժամագիրբ Աստուած., Գ:
—	Պօլես	Գրեգորի	Ագաթանդեղոս:
—	»	Սարգսի	Պղնձէ քաղաք:
—	»	Ի տպ. Պէյօղլու	Տօմար, Ե:
1709	Հռոմ	Ուրբանեան	Կրթութի քրիստոնէակ:
—	Վենետիկ	—	Ժամագիրբ նշնեցելոց:
—	»	Պօլես	Աստուածաբ. բարոյական:
1710	»	»	Աւետարան, Գ:
—	»	»	Լուցկիք հոգեորդ:
—	»	»	Քարոզգիրբբ:
—	»	»	Նոր կտակարան, Գ:
—	»	»	Քրիստոնէական:
—	Մարտիկա	—	Սաղմոս:
—	Պօլես	—	Ճառ Եփրեմի, Բ:
—	»	—	Ժողովածու զիբբ:
—	»	—	Կտակգիրբբ, Բ:
—	»	—	Աւետարան:
1711	Հռոմ	Ուրբանեան	Մեկն. դաւան. հաւատոյ:
—	Ամսդերտամ	—	Գանձ արամեան:
—	»	—	Քերական. Յովհ. Ջուղ.:
—	Վենետիկ	Պօլես	Կրթութիւն համարելոց:
—	»	»	Բովանդակութի ուսմանց:
1712	»	»	Սաղմոս:
—	Պօլես	Պէյօղլու	Մեծ ժամագիրբ, կրկին:
—	»	Սարգսի	Այլ տպ.
1715	Ամսդերտամ	—	Հայ. աստուածաշունչ զբ:
—	»	Վանանդեցոյ	Սաղմոս:
—	Վենետիկ	Պօլես	Ճարտասանութիւն:
—	»	»	Պատմ. կաթուղ. և այլն:
—	Պօլես	Գրեգորի	Մըբուզ, Բ:
—	»	Աստուածատր	Մըբուզ, Գ: Մըկանոց:

ԱՄ	ԳԱՂԱՔ	ՏՊԱՐԱՆ	
1714	Հռովմ	Ուրբանեան	Բառգիրք լատին հոյ:
—	»	»	Մեկնիչ սրբ. աւետարան:
—	»	»	Զորք խոսկումնք:
—	Ամսդերտամ	Վանանդեցւոյն	Սաղմոս:
—	Վենետիկ	Պօռթօլի	Պրէվիար:
—	Պօլիս	Աստուածատր.	Մաշտոց:
—	»	—	Օրհներգութիւն:
—	»	—	Մեկն. աւետար. Խորհրդ:
1715	Վենետիկ	Պօռթօլի	Քրիստոնէական:
—	»	»	Աւարտ:
1716	Ամսդերտամ	Վանանդեցւոյն	Պատկերաւեր:
1717	»	»	Ժամ. կարճառօտ:
—	Պօլիս	—	Համառ. հաւաքումն իրաց:
—	»	Սարգսեանց	Արճիւնցի, Ա:
—	»	Գրիգորի	Ոսկեբերան:
—	»	Աստուածատր.	Պարասումնց:
1718	Վենետիկ	Պօռթօլի	Կրթութիւն աղօթից, Ա:
—	»	—	Ճշմարիտ իմաստութիւն:
—	»	—	Շարական, Ե:
1719	Վենետիկ	Ճ. Պաշօի	Խոկումն քրիստոնէակ. Բ:
—	»	»	Պարտէզ, Գ:
—	Պօլիս	Գրիգորի	Զենոք:
—	»	—	Ժամագիրք ատենի:
1720	Վենետիկ	Պօռթօլի	Մոլութեանց զերբ, Ա:
—	»	»	Նոր կտակարան:
1721	»	»	Առաքինութեանց զերբ, Ա:
—	Պօլիս	Աստուածատր.	Աղամկերբ:
—	»	»	Աղօթագիրբ:
—	»	»	Մեծ ժամագիրբ:
—	»	Սարգսի	Ժամագիրբ:
—	»	Աստուածատր.	Հարանց վարբ, Բ:
—	»	»	Փոնցիանոսի սլատմ:
1722	Վենետիկ	Պօռթօլի	Աղբիւր բարի:
—	Պօլիս	Աստուածատր.	Այբբենարան:
—	»	—	Կտակգիրբ, Բ:
—	»	Սարգսեանց	Ճառքնախր համառօտ:
—	»	Աստուածատր.	Տօնացոյց, Բ:
1723	Վենետիկ	Պօռթօլի	Հոգեորական սլատերագր:
—	Պօլիս	Գրիգորի	Տօմար, Ե:
1724	Վենետիկ	Պօռթօլի	Վարբ Յօհ. Աստուծոյ:

ԱՄ	ԳԱՂԱՔ	ՏՊԱՐԱՆ	
1724	Վենետիկ	Պօռթօլի	Պատմագիրք հոգւոյ:
—	Պօլիս	—	Արարածք:
—	»	Սարգսեանց	Հանելուկք:
—	»	Աստուածատր.	Յիսուս սրբի, Գ:
—	»	Սարգսեանց	Նորագոյն ծաղիկ, Գ:
—	»	—	Պատմ. Յառմ. մանուկի:
1725	Հռովմ	Ուրբանեան	Յօրէլեան:
—	»	»	Նորագոյն ուղեկցութիւն:
—	Վենետիկ	Պօռթօլի	Քրիստ. Մի. արբ. զր:
—	Պօլիս	Աստուածատր.	Մեծ ժամագիրբ:
—	»	—	Տօմար, Ը:
—	»	Աստուածատր.	Տօնացոյց, Գ:
—	»	Սարգսեանց	Քերակ. Միմ. Չուլայց:
1726	»	Գրիգորի	Նարեկ:
1727	Վենետիկ	Պօռթօլի	Դաշակի ծաղկալի:
—	»	»	Ժամք կարգի, Լ այլն:
—	»	»	Խթան զըջման:
—	»	»	Խոստով. Ս. Թովմայի:
—	»	»	Դուռն քերակ. ալն. Լեզ:
—	»	»	Քրիստ. Միմիթ. ալն:
—	»	»	Կոչումն ընծայութեան:
—	Պօլիս	Սարգսեանց	Շարական, Զ:
—	»	Աստուածատր.	Միսակ:
1728	Հռովմ	Ուրբանեան	Միսակ:
—	Վենետիկ	Պօռթօլի	Ակն հոգւոյ:
—	Պօլիս	—	Տրամար. Միմ. Չուլ:
—	»	—	Մեծ ժամագիրբ:
—	»	—	Բառգիրք Երեմիայ:
1729	Վենետիկ	Պօռթօլի	Աստուածաբան. իսաչ. Վ:
—	»	Աւարտիցի	Դրախտ հոգւոյ:
—	Պօլիս	—	Գիրք Հարցմանց:
—	»	Սարգսեանց	Մեծ ժամագիրբ:
1730	Վենետիկ	—	Հարցումն քերթողակ. Ա:
—	»	Աւարտիցի	Քերակ. Միմիթ. արբ. Ա:
—	Պօլիս	—	Բուզանդ:
—	»	Գրիգորի	Յայտնուորբ, Բ:
—	»	—	Ժողովածու զերբ, Բ:
1731	Վենետիկ	Պօռթօլի	Յարացոյց:
—	»	—	Հանդերձեալ կենաց:
—	Պօլիս	Աստուածատր.	Պղնձէ քաղաք, Բ:
—	»	—	Սահմանաց:

ԱՄ	ԳԱՂԱՔԻ	ՏՊԱՐԱՆ	
1752	Վենետիկ	Պոսթօլի	Աւետարան, Գ:
—	»	»	Խոկունք, Գ:
—	»	»	Գրիստ. Մելիքի:
—	Պօլիս	Սարգսեանց	Ճաշոց:
1753	Վենետիկ	Պոսթօլի	Ներածունն առ քրիստ:
—	»	»	Ստուածաշունչ, Գ:
—	»	»	Առակաց գիրք:
—	»	»	Սաղմոս:
—	»	»	Տօմար:
—	Պօլիս	—	Վեճաբ. Մելիքի, Ա:
—	»	—	Մեծ ժամագիրք, կրկին:
—	»	Ստուածատր.	Այլ տպ:
—	»	»	Վէժ հաւատոյ:
1754	Վենետիկ	Պոսթօլի	Ստուածաբ. Խաչ, Մ. Բ:
—	Պօլիս	Սարգսի	Եփրեմի աղօթք, Ա:
—	»	Ստուածատր.	Հաննա վարդապետ:
—	»	Գրիգորի	Ներք. Լուս. յ Ոսկ:
—	»	—	Տաղարանք Պաղտ:
—	»	—	Տաղ. աչակ. Կոլոտի:
—	»	—	Պոռոչ զբաշնութեան:
—	»	—	Աղօթք վարդ. Մարաթ:
—	»	—	Վարդարանի աղօթք, Ա:
1755	Վենետիկ	—	—
—	Պօլիս	Ստուածատր.	Իգնատիոս:
—	»	»	Գրախոց ցանկալի:
—	»	—	Ազգաբան. թագաւորաց:
—	»	—	Վեճաբ. Մելիքի, Բ:
1756	Վենետիկ	Պոսթօլի	Բովանդակ. ստուածաբ:
—	»	»	Մեկնութիւն յողովոյղի:
—	Պօլիս	Բարսիլի	Էր ընդ եղբարսն:
—	»	»	Շարական, Ե:
—	»	Ստուածատր.	Ֆերական. Պաղտ:
—	»	Բարսիլի	Խրատ հոգեկան:
—	Լանտրա	—	Խորենացի հայ լատ:
1757	Վենետիկ	Պոսթօլի	Անտոն Բանուկեան:
—	»	»	Գեմբացի, Ե:
—	»	»	Մեկն. Մատթէի:
—	»	»	Ջերմեռանդ. առ Տիր:
—	»	»	Գրիստ. Ի խաղ քաւարնի:
—	Պօլիս	Ստուածատր.	Երդարան Ղազարու:
—	»	Աբրահամու	Մեարոյ երէց, Ա:

ԱՄ	ԳԱՂԱՔԻ	ՏՊԱՐԱՆ	
1757	Պօլիս	Ստուածատր.	Յաճախապատում:
—	»	»	Գրիստ. Նալեան:
1758	Վենետիկ	Պոսթօլի	Մարկոս Աւրելիոս:
—	»	»	Պարսէզ, Ե:
—	Պօլիս	Ստուածատր.	Մեծ յամագիրք:
—	»	»	Սաղմոս:
—	»	—	Ղարութեան գիրք:
1759	Վենետիկ	Պոսթօլի	Վարժուն կտակ:
—	Պօլիս	—	Գանձարան:
1740	Վենետիկ	Պոսթօլի	Քաչ. համբակ:
—	»	»	Նոր կտակ, Ե:
—	Պօլիս	Ստուածատր.	Այբբենարան:
—	»	—	Պատմ. փոնցլան, Գ:
—	»	Ստուածատր.	Տաղարան:
—	»	»	Տօմար, Թ:
—	»	»	Տօնացոյց, Գ:
1741	Վենետիկ	Պոսթօլի	Բուրաստան, Գ:
—	»	»	Խորհրդատեար:
—	»	»	Ռոտրիկվեց, Ա մասն:
—	Պօլիս	—	Քարոզք Տաթեւ:
1742	Վենետիկ	Պոսթօլի	Փոքր ժամագիրք, Ա:
—	»	»	Ռոտրիկվեց, մասն Բ, Կ:
—	»	»	Սաղմոս:
—	Պօլիս	Ստուածատր.	Շարական, Ը:
—	»	»	Գ. Սկեւոպի:
1743	»	»	Չայնբաղ, Բ:
—	»	Աբրահամու	Սարգիս մեկնիչ:
1744	Վենետիկ	Պոսթօլի	Սկզբունք քրիստ. կենաց:
—	Պօլիս	Աբրահամու	Ստուածաղէրս:
1745	»	Գաբրիէլի	Մեկն. Նարեկի:
—	»	Ստուածատր.	Սաղմոս:
1746	»	Ստուածատր.	Հոգեշահ:
—	»	Աբրահամու	Ոսկեփորիկ:
—	»	Ստուածատր.	Յիսուս որդի, Ե:
—	»	—	Այլ տպ:
—	»	—	Տաղք Մագիսարոսի:
1747	»	—	Աղօթագիրք հաւաք:
—	»	—	Եփրեմ, Բ:
—	»	Ստուածատր.	Երդարան Ղազարու, Գ:
—	»	Սարգսի և Մելք. Գրիստ.	Նալեան, Բ:

ԻԶ	ԱՄ — ԲԱՂԱՅԻ — ՏՊԱՐԱՆ	ՏՊԱՐԱՆ	ՏՊԱՐԱՆ
1748	Վենետիկ	Պօռթօլի	Էֆիմերուէ, Ս.:
—	»	»	Նախատաճմանու թիւն:
—	»	»	Ուղղեճուճ:
—	»	»	Սալեզացի:
—	»	—	Տօմար:
—	»	Պօռթօլի	Անն Հոգեւոյ, Ս.:
—	»	»	Ներող. բարեոք մեռ.:
—	»	»	Սաղմոս:
—	Պօլիս	Սարգսեանց	Խորհրդատեար:
1749	Վենետիկ	Պօռթօլի	Մեկն. թղթ. Յակ:
—	»	»	Բառգիրք, հատ. Ս.:
—	»	»	Վարք Լուսաւորչի:
—	Պօլիս	—	Ստեփան. Լամբ. Ս.:
—	»	—	Վկայ. Մեկնիմի, Բ.:
1750	Վենետիկ	Պօռթօլի	Ճշմարտ. յաւիտ:
—	»	»	Օրինակաց և նման:
—	»	»	Մառ. կենաց, Ս.:
—	»	Որլանտեան	Կշեռ. ժամանակի:
—	»	»	Քրիստ. Մխիթ.:
—	»	»	Գաւազան կրկնազօր:
—	Պօլիս	Պ. Ստեփ.	Եւագր:
—	»	»	Կրթ. քրիստ:
—	»	—	Ճշմարիտ նշ. կթղ:
—	»	»	Ստուածատր. Շահաւէտ:
—	»	»	Կրթ. անաշխարողի:
1751	Վենետիկ	Պօռթօլի	Նոր կտակ. 2:
—	»	»	Գործք առաքելաց:
—	»	»	Փիլիսոփ. կովչնոց:
—	»	Որլանտեան	Էֆիմերուէ, Բ.:
1752	»	Պօռթօլի	Խորենացի:
—	»	»	Վարք Ոսկեր:
—	»	»	Նոր կտակ. Է.:
—	»	»	Պարտեղ, 2:
—	»	»	Ժամագիրք փոքր:
—	»	»	Ժամագիրք մեծ:
—	Պօլիս	Ստուածատր.	Գրգուկ եռամսն:
—	»	»	Ժամագիրք մեծ:
—	»	»	Գպրութեան գիրք:
—	»	»	Սարգսեանց
—	»	»	Ստուածատր. Չեռնադրութեան գիրք:
—	»	»	Պօլիս Տարօնացի:

ԱՄ — ԲԱՂԱՅԻ — ՏՊԱՐԱՆ	ՏՊԱՐԱՆ	ՏՊԱՐԱՆ	
1752	Պօլիս	Սարգսեանց	Տաղարան:
1753	Վենետիկ	Որլանտեան	Դեղք բացեալ:
—	»	»	Խոկումն վարուց:
—	»	»	Չայն Գրեստոսի:
—	»	»	Վարդարանի աղօթք, Բ.:
—	»	»	Յանկղերք:
—	Պօլիս	—	Բենեդիկտ. Ժ.Գ. թուղթ:
1755	Հոգով	Ուրբանեան.	Սաղմոս:
—	Վենետիկ	Պօռթօլի	Տօմար:
—	»	»	Լուծիչ տարակուսանաց:
—	Պօլիս	Բարողի	Նարեկ:
—	»	Ստուածատր.	Ստ. Ուսուցիչանց:
—	»	»	ՅԿ. Մճբնացի:
1756	Հոգով	Ուրբանեան	Ճրագ ճշմարտութեան:
—	Պօլիս	Ստուածատր.	Սաղմոս:
—	»	»	Տօմար, Ժ.:
—	»	»	Երգարան Մանուէլի:
1757	»	»	Չէն Հոգեւոր:
—	»	»	Վիճ. Լամբ. ընդ Յոյն:
1758	»	»	Գանձարան ծանուցմանց:
1759	Վենետիկ	Պօռթօլի	Աղօթ. Ս. Յովսէփայ, Ս.:
—	»	»	Աւետարան:
—	»	»	Հաղցունք քերթողակ. Բ.:
—	»	»	Մտած. չարչ. Քրիստ:
—	»	»	Սաղմոս:
—	»	»	Մեկն. ժամակարգութեան:
—	»	»	Սրհետ փրկութեան:
1760	Վենետիկ	Պօռթօլի	Կերակուր քահանայից:
—	»	»	Ճոռք կիւրղի աղէքս:
—	»	»	Ստուածատր. Հաց նեղելոց:
—	»	»	Աղօթ. Յակ. Նալեան:
—	»	»	Տօմար կիւրղի:
—	»	»	Քերակ. Պաղա. դպրի:
1761	Չմիւռնիա	Մարկոսի	Խորհրդատեար:
1762	Պօլիս	Ստուածատր.	Մեծ ժամագիրք:
—	»	»	Եղիիկ:
1765	Վենետիկ	Որլանտեան	Նարեկ պատկ. Ս.:
—	»	»	Նարեկ:
1764	»	»	Եղիլէ, Ս.:
1765	»	»	Սաղմոս:

ԱՄ	ԳՍՂԱՒ	ՏՊԱՐԱՆ	
1766	Վենետիկ	Պօռթօլի	Փորր ժամադիրք, Գ:
—	»	»	Նոր կտակարան, Ը:
1767	Պօլիս	Աստուածատր.	Եփրեմ, Գ:
1768	Վենետիկ	Պօռթօլի	Ժամադիրք Աստուած. Բ:
—	»	»	Քրիստ. հայ. տճի:
—	Պօլիս	—	Մեծ ժամադիրք:
—	»	Աստուածատր.	Հաննա վարդապետ, Բ:
—	»	»	Շարահան, Բ:
—	»	»	Տաղարան Պաղտաս:
1769	Վենետիկ	Պօռթօլի	Բառգիրք, հատոր Բ:
—	Պօլիս	Աստուածատր.	Ծաղկոցեկ:
1770	Վենետիկ	Վաղվաղեանց	Ակն հոգևոյ, Բ:
—	»	Պօռթօլի	Սաղմոս:
—	»	»	Քերական. Մխիթ. Բ:
—	»	»	Քրիստ. աշխարհ:
1771	»	»	Խոկմունք քրիստ:
—	»	»	Քրիստ. Մխիթ. աշխ.:
—	»	»	Սաղմոս և Տօնար:
—	Պօլիս	Ստեփանոսի	Գործք առաքելոց:
1772	Վենետիկ	Պօռթօլի	Էփրեմի Բ, Գ:
—	»	Գեմետրեայ	Առաքելութեանց, Գ.
—	»	»	Կրթութիւն աղօթից, Բ:
—	»	»	Հրաշից գիրք:
—	»	—	Ներող. հոգեվարաց:
—	»	Գեմետրեայ	Պարտեզ, Է:
—	Պօլիս	Աստուածատր.	Երգարան Ղափանց:
—	Մատրաս	Շահմիրեան	Նոր տետրակ:
1773	Վենետիկ	Գեմետրեայ	Մոլութեանց, Բ:
—	Մատրաս	Շահմիրեան	Որոգոյթ վառաց:
1774	Վենետիկ	Պօռթօլի	Քերակ. խաչ:
—	Պօլիս	Աստուածատր.	Նարեկ:
—	Վաղարշապ.	Էջմիածնի	Տօնաց. Սիմոն կաթիլ. Ս:
1775	Հռոմ	Ուրբանեան	Հանդամ. ուխտ. զեկեղ:
—	Վենետիկ	Գեմետրեայ	Խորհուրդ. աստուածապ:
—	»	»	Հիւսեակ բարեր:
—	»	»	Ճարտասանութիւն:
—	»	»	Քրիստ. Նիսալ քաւ. Բ:
—	Մատրաս	Շահմիրեան	Մեքսիկոյ երեց, Բ:
1776	Վենետիկ	Գեմետրեայ	Նոր կտակ. Բ:
—	Թրեաս	Մխիթ.	Յարգորակ:

ԱՄ	ԳՍՂԱՒ	ՏՊԱՐԱՆ	
1776	Թրեաս	Մխիթ.	Քրիստ. աշխ. Բ:
—	»	»	Այբբենարան:
1777	Վենետիկ	Գեմետրեայ	Ժամադիրք փորր, Գ:
—	Վաղարշապ.	Էջմիածնի	Տաղ. Մխիթ. կիթիլ:
—	»	»	Կարգ թաղի. քահ.:
1778	Թրեաս	Մխիթ.	Տօնացոյց:
1779	Վենետիկ	Գեմետրեայ	Խրատ կատարելութեան:
—	»	»	Քերակ. Չամչեան:
—	Պօլիս	Աստուածատր.	Եփրեմ, Գ:
—	Վաղարշապ.	Էջմիածնի	Պարտալճար:
1780	Պօլիս	—	Ակնոց աչաց:
—	Լոնդրա	(Նի մի տպ.)	Դաւանունի: Հաւատով:
—	Մատրաս	Շահմիրեան	Պատմ. Դահմալի:
1781	Վենետիկ	Գեմետրեայ	Աղօթ. Ս. Յովսէփայ, Բ:
—	»	»	Թուաբանութիւն զր:
—	»	»	Ծան. կենաց, Բ:
—	»	»	Վարդարանի աղօթք, Գ:
—	»	»	Քարոզգիրք:
—	Թրեաս	Մխիթ.	Այբբենարան:
1782	Վենետիկ	Գեմետրեայ	Պարզաստմար:
—	»	»	Տօնացոյց, Ե:
—	Պօլիս	Ստեփանոսի	Ակն լուսատու:
—	»	»	Կրթ. քրիստ:
—	»	Աստուածատր.	Հաննա, Գ:
—	»	»	Նարեկ:
1783	»	»	Հին ստուգութեան:
—	Թրեաս	Մխիթ.	Թուղթք զՉինաց:
—	»	»	Քաղաքավար. գիրք:
—	Փեթրուպոլի	—	Ժամադիրք մեծ:
1784	Հռոմ	Ուրբանեան	Այբբենարան:
—	Վենետիկ	Վաղվաղեան	Պատմ. Հայոց. Հատ. Ա:
—	Պօլիս	Պետր. Ստեփ.	Շարահան, Ժ:
—	Թրեաս	Մխիթ.	Եղբորի առակք:
—	»	»	Ժամադիրք:
—	»	»	Պատր. պատարագի:
—	»	»	Վիպառան Ամերիկ. Հ. Ա:
—	»	»	Տնօրէն. մարդ. կենաց:
—	»	»	Պատմ. Հայոց, Հատ. Բ:
1785	Վենետիկ	Վաղվաղեան	Պարտեզ, Ը:
—	»	»	Սպաս. պատարագի:

ԱՄ	ՔԱՂԱՔ	ՏՊԱՐԱՆ	
1785	Վենետիկ	Վաղվազեան	Օդապարիկ :
—	»	»	Ակն հոգւոյ , Գ :
—	Պօլիս	Աստուածատր .	Խորհրդատեար :
—	»	»	Մաշտոց :
—	Փեթրպոլսի	Խաղարենց	Յիսուս որդի , Է :
—	»	»	Պատմ . սուրբ զրոց :
1786	Վենետիկ	Փիացեան	Գեմբացի :
—	»	—	Մեկն . սրտկ . Ս . Գրեդ :
—	»	Փիացեան	Պատմ . Հայոց , Հատ . Գ :
—	»	»	Սաղմոս և Տօմար :
—	Պօլիս	Աստուածատր .	Ժամագիրք ատենի :
—	»	»	Ժամագիրք մեծ :
—	Թրեստ	Միխիթ .	Սղաս . սրտաբարդի :
—	»	»	Վիպասան . Ս . մեր . Հ . Բ :
—	»	»	Քաղաքավարութիւն :
—	Փեթրպոլսի	Խաղարենց	Աստուածաղէրս :
—	»	»	Աւետ . ճաշու :
—	»	»	Վէմ գայթակղութեան :
1787	Վենետիկ	Փիացեան	Լամբր . ատենաբ . Բ :
—	Պօլիս	Աստուածատր .	Ճառ Միլէյիմի :
—	»	»	Քաղաքավարութիւն :
—	Թրեստ	Միխիթ .	Ձեռնագրութեան գիրք :
—	»	»	Պարտեզ , Թ :
—	»	»	Սաղմոս :
—	»	»	Վարդարանի աղօթք :
—	Փեթրպոլսի	Խաղարենց	Ժամագիրք կարճ :
—	Վաղարշապ .	Էջմիածին	Յովսէպոս :
1788	Վենետիկ	Փիացեան	Թուաբան . աշխ :
—	Պօլիս	—	Գանձարան :
—	»	Աստուածատր .	Գործք առաքելոց :
—	»	»	Էփրեմ , Ե :
—	»	Ստեփ . Պետր .	Տաղարան :
—	»	»	Օրինակք բարեազրոց :
—	Թրեստ	Միխիթ .	Այբբենարան :
—	»	»	Պատմ . ճէնկելի :
—	»	»	Ակն հոգւոյ , Գ :
—	Փեթրպոլսի	Արղութեանց	Ընդհան . Կնորհ :
1789	Վենետիկ	Միխիթ .	Նարեկ . մեկն . Երկոց :
—	»	»	Նարեկ :
—	»	»	Նոր կտակ . Ժ :

ԱՄ	ՔԱՂԱՔ	ՏՊԱՐԱՆ	
1789	Վենետիկ	Միխիթ .	Սաղմոս և Տօմար :
—	Պօլիս	Ստեփ . Պետր .	Տօմար , ԺԱ :
—	Մատրաս	Շիրազեցոյ	Մարիաննայ վարք :
1790	Վենետիկ	Միխիթ .	Միխիթ . Գոշ :
—	Պօլիս	Գալրատան	Նարեկ :
—	»	Աստուածատր .	Շարական , ԺԱ :
—	Նախիջևեան	Արղութեանց	Ողբ և հառաչանք :
—	»	»	Առաջին կանոն Սաղմ :
—	»	»	Գանձարան ուխտական :
1791	Վենետիկ	Միխիթ .	Աշխարհագր . համ :
—	Թրեստ	»	Հաբերա :
—	Նախիջևեան	Արղութեանց	Ժամագիրք :
—	»	»	Սաղմոս :
1792	Վենետիկ	Պօլիս	Քեր . Խտալ :
—	Պօլիս	Գալրատան	Յուզ քահանայից :
—	Նախիջևեան	Արղութեանց	Դուռն ողորմ :
—	»	»	Վիպ . զերկ . մարմնոց :
—	Մատրաս	Շիրազեցոյ	Յիսուս որդի :
1793	Վենետիկ	Միխիթ .	Աղթ . ի լեզու Թրանսիլվ :
—	»	»	Ժամագիրք :
—	»	»	Իմաստ . Թեսալոսի :
—	»	»	Փարսեցի :
—	»	»	Սաղմոս :
—	Պօլիս	Գալրատան	Ճառ ճննդեան :
—	»	»	Ճաշոց :
—	Նախիջևեան	Արղութեանց	Բժշկարան :
—	»	»	Թեւամաք :
1794	Վենետիկ	Միխիթ .	Սմարանոց :
—	»	»	Երկրաչափութիւն :
—	»	»	Նարեկ :
—	»	»	Պսակ կուտի :
—	»	»	Վարք Ս . Անտոնի :
—	Պօլիս	Գալրատան	Նուագարան :
—	Նախիջևեան	Արղութեանց	Խորհրդատեար :
1796	Վենետիկ	Միխիթ .	Էփրեմեոսէ , Գ :
—	»	»	Պետոյից :
—	Սթամբուլ	Արղութեանց	Ստենաբ . Յ . Արղութ :
1797	Թրեստ	Միխիթ .	Նախապ . սղատ . Բ :
—	»	»	Պատմ . դարձի Յովս :
—	Սթամբուլ	Արղութեանց	Մեկն . Սաղմոսոց :

TDV İSAM
Kütüphanesi Arşivi
No 28.580

Türkische be- legerung der stat Wien.

1529



557770-B

1529 / 10

Wahrhafte
RELATION

Was sich vor = in = und nach

Belagerung

Der Kayserlichen Residenz = Stadt Wien

Vom 7. Julij bis 16. Septembris des lauffenden 1683. Jahrs
zugetragen.

Wie Ihre Excellenz H. Graff von Stahrenberg Wie-
nerischer Commendant Ihro Kayf. Majest. selbst
berichtet hat.



Albrecht

Jun. 27.

Ok. 8.

Aus dem Regenspurgischen Exemplar nach gedrucket zu Prag/
in der Academischen Buchdruckerey 1683.

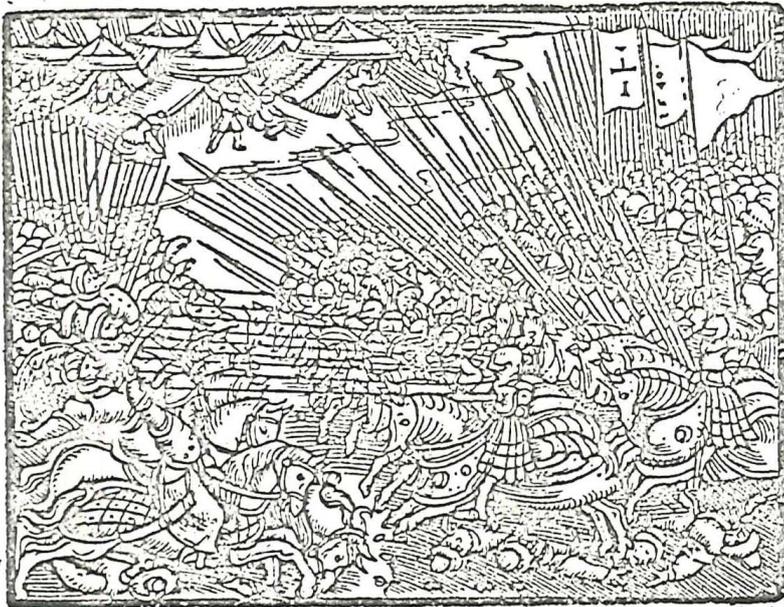


Copen-Schreiben
Ihrer Mayestät des Pohlnischen Königs
An Ihre Mayestät die Königin
in Pohlen;

Auß dem Lager vor Wien/

De dato 13. Septembris 1683.

Worinnen die Schlacht/und grosse Victori,
Wider den Türcken;
Wie auch die unerhörte Beüth/so Ihme abge-
nommen worden/
Ausführlich beschriben wird.



Zum Trost aller frommen Christen.

Gedruckt Im Jahr 1683.

Blauer & Clem
Jan. 27.
Ok. 1.

Curiose Denckwürdigkeiten
des
Oesterreichischen
triumphirenden

Odlers:

Das ist /

Ausführliche Beschreibung / aller in wahren
der Belagerung und Entsatz der Kaiserl. Residenz-
Stadt Wien / vorgelauffnen Denckwürdigsten
Begebenheiten;

So wohl die Belagerung / als den Entsatz selbst
betreffende

Zusamt des klugen und Heldenmütigen Koltshitzky /
wohlgelungenen Unterwinden / seiner aus der Stadt Wien
glücklich verrichteten Reise in das Lager zu dem Herrn
Herzog von Lothringen /

Der Türckisch-verlustigten Hauptes-Fahne / dem wie-
der eroberten Wallachischen Kreuz /

Einem Sinnreichen und Nervösen Relations-Schrei-
ben / Seiner Königl. Majest. in Pohlen / an Dero Gemahlin /
wegen erhaltner Victori

Und dann auch einer accuraten Ungarisch- und Oesterreichischen
Land-Charte / mit beygefügter Specification oder Verzeichnüß / alles dessen /
was von erobelter Munition der Türcken / in die Wienerische Zeughäuser eingebracht
und geliefert worden / samt vielen andern Curiositäten und
raren Kupfer-Bildnissen mehr.

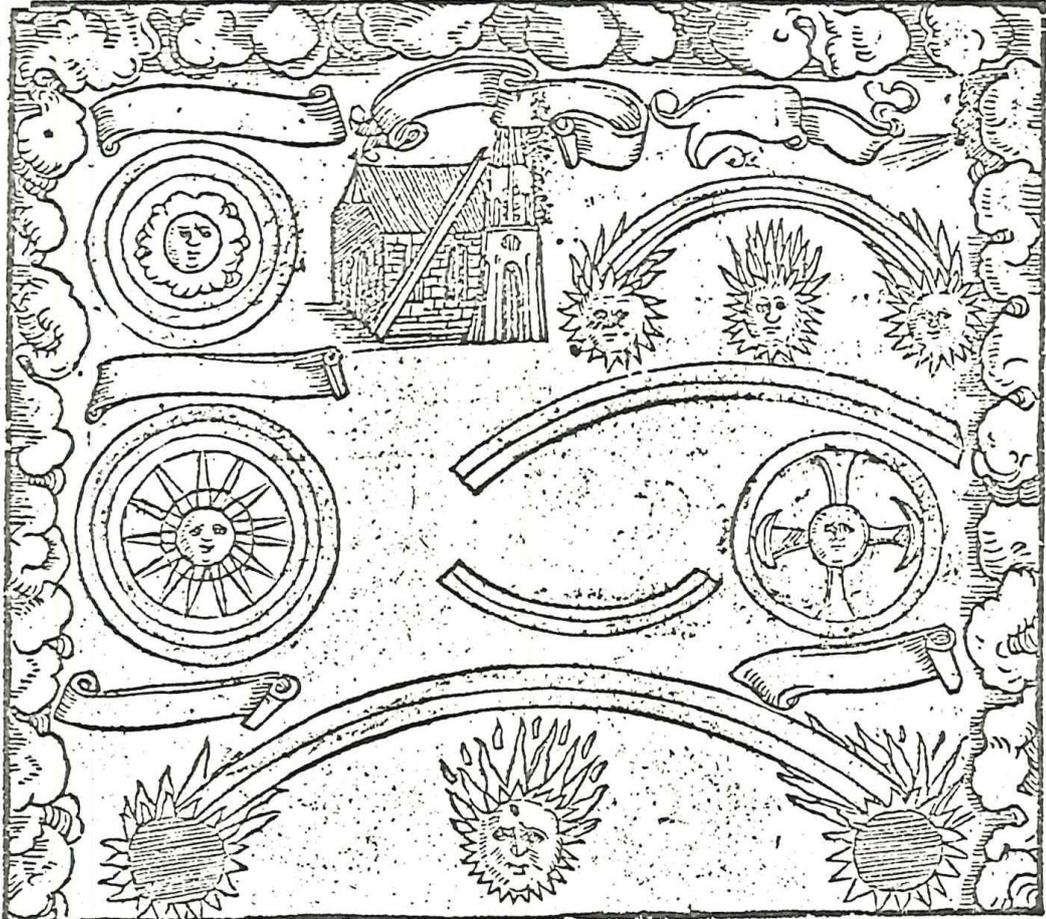
Alles in ordentlichen Verfaß zusammengetragen und herausgegeben.

Rürnberg / In Verlegung Leonhard Fohde 1682.

225

Die Wunderzeychen so zu Wien in

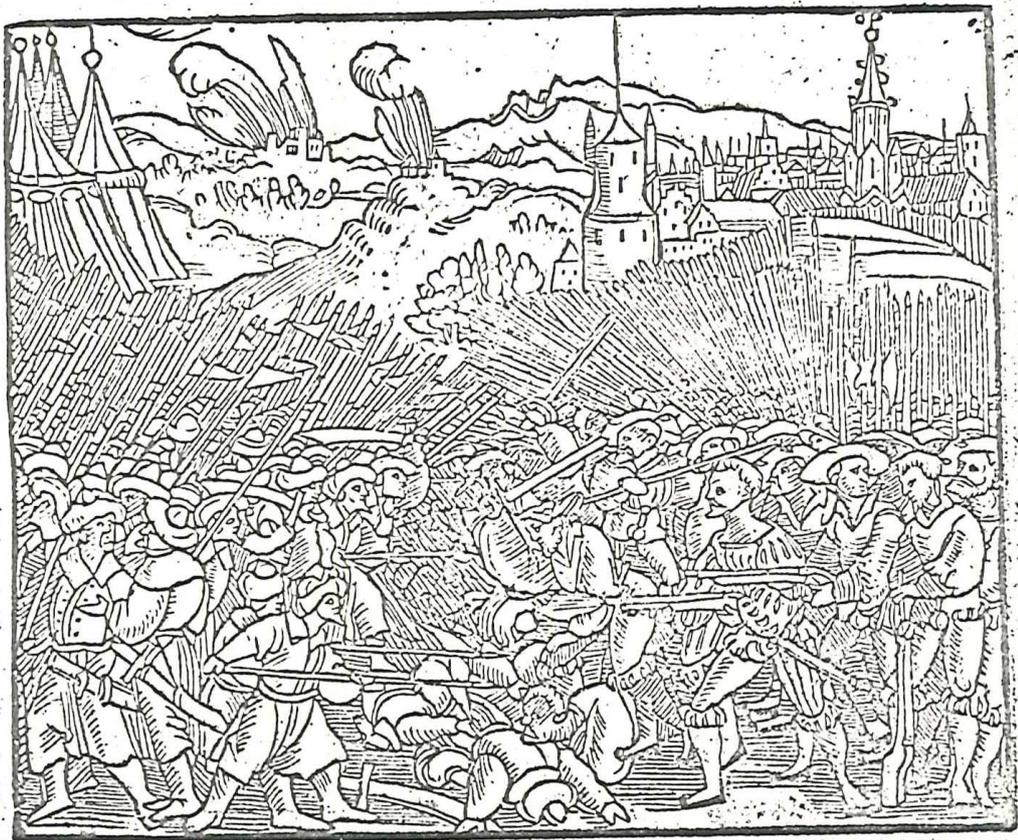
Osterreych am hymel erschynen/von aller menig funff tag vñ nacht
scheynbarlich gesehen worden/ des jars. 1520. auff den drit-
ten/vierdten/vnd funfften tag/des Jennis 12.



Von diesem wonderzeychen ist vil Propheceyt vnd geschriben wor-
den/wie das sie solten bedeynten eyn sintfluß des wassers/darab me-
niglich/grossen schrecken empfängen/es war aber nicht angezeygt/
von dem sintfluß oder vnser sündlichen lebens eyn vberfluß. Die-
straff vnd plag der grossen plütuergeißung des vnschuldigen Chri-
stlichen plüts/das leyder der zeit her nur zum andern mal in Vngern
Osterreich/vnd anderer Nation/durch die Tyrannischen Thürcken
also erbarmglichen vergossen worden/welcher gross yamer/straff/vnd
plag/sey vns armen ellenden Creaturen/wenig behertzigt wirdt.

Warhaftiger grundt vnd bericht
von dem Thürkischen krieg/wie es ergangen vnd gehan-
delt worden/in Vngern/Osterreych/vnd vil andern vmblijgen
den Gegenden vnd Flecken ic. Mit sampt dem abfag
büeff/So der Thürkisch Keyser/Künig Fer-
dinando ic. vberschickt/des jars tausent
funffhundert vnd im neunund
zweynzigsten / auff das
kürzigt ange-
zeygt.

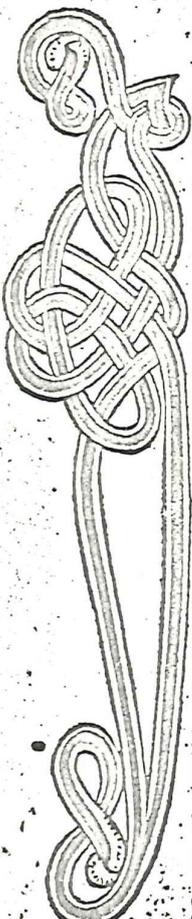
Und von etlichen wunderzeychen / so verschynen zeyt
zu Wien in Osterreych / im landt zu Bhem / im Westerreych/vnd
anderer Platon am hymel erschynen vnd gesehen sind ic.



1529/10

43.518-3

(Die geschicht vnd legend von dem sepligen
kind vnd marterer genant Symon von den
Juden zu Trient gemarteret vnd getötet vñ
wort zewort volget hie nach mit figuren vnd
beweinuhs diser geschichte



Dhannes/Machias/Tiberinus der freyen kunst vnd
ertzney ein wotz/ten Groymechtigen regieren vnd
weyssen des volchs zu Brixen/Eyn grohs geschichte
des gleychen von dem leyden her/vnser herren ihesu xpi
vncz auf die zejt hat nye kain alter erhört/Schreyb
ich euch zu/Ir groymechtigen regierer vnd fürnäm
burger/die in nächst vergangen tagen vnser herren ihu
xpus dem menschliche geschlecht senftmütiglich
sich über dz erbarmet in vil vnd groh grausam misse
tat/So habent die iuden wider die cristenmenschen
frayhsamlichen wider sy zuzenende/gethan vnd vol
bracht offengewaret/das dardurch der cristen glaub
ob er ia etwas in einē tail in dem menschen schwach
ist/werde/als ein starcker turen/vnd der alt grummig
zorn der iuden auß dem ganzem krayh der cristenmen
schen abgetilget werde/vnd von der erden der lebende
ir gedächtnuhs ganz vergange/Hörend die ir regie
rend das volck ein vngehörte übel/vnd wachend in
massen als die güten hürten fleyslich über das/Es
sullen erfahren alle die die wönend auß erden/vnd sch
awen/wellicherlay vibernater sy in irer angen schoh
erterend/(Die grausamen vnd hörten iuden nit al
lain der cristenmenschē gütter mit wütende hunger
des wüchers verzere/dunter auch in vnser herren
ter vñ tödliche schaden haben sy zusamen geschwore
dz sy wöllen erteret werden von dem lebentigen blut
vnser Kinder/die sye in iren iudenschülen mit grau
samer marter peynigende / vnd gleich in massen des

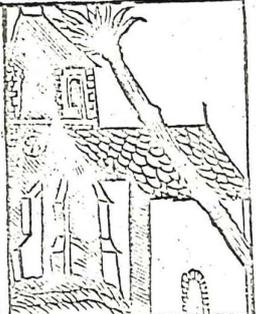
Samphilus Bengribach zu de allergroßmächtrigosten künig karle! A smāzalt. M. CCCCC. und. XX. in de Monat des Jemmers

Ind diese wunderzeichen zu Wien yn Osterreich alle nacheinander am hymel gesehe worde / wie es dan hieby jeglichem zeichen geseheben / stor / vnd habentz allwegen erlich tausent menschen gesehen.



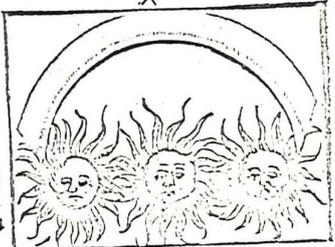
Als dem aller großmächtrigosten künig karle ein ermanung.
Des mächtiger künig glaub mit
Diss zeichen gend anzeigig dir /
Wie du regieren wirts din liden /
Vnd wenn du soled die sünden geben.
Dan alle stend sind jezund lyche
Ein jeder wider den andern sycht
Zeichle an. Ich nimm für dich /
Rein fürsten herren vber sich /
Vnd ich gybr dir hie wol zerstan
Wann wenn von erste solt voben an
Denn mit sant Petero schyff ver sunte /
Vnd auch der glaub so sacht nit hinet.
Werd nit betrogen der gemein man /
Lurd mo ist vff rechter ban /
Denn seln frolich hangen an.

An de ersten tag des monats
Januarij / von dreyen bis vff
fünff nach mittag ist ge-
sehen worden diss zei-
che Halo genant.

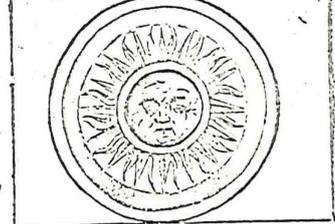


An vierde tag vñ ein
vñ / ist diss zeiche gesehe

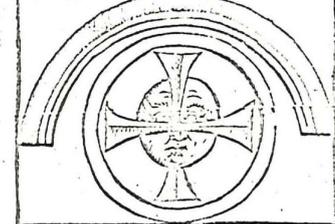
An sin fien tag des Jemmers
freig do die sun vff ist gange
hat man gesehe dyse drey
sonne die genant wer-
den Paraphochz.



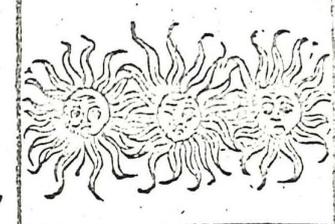
An. vj. tag des Jemmers vmb
drey vñ nach mittag ist gesehe wor-
de diss zeiche Halo nym genant.



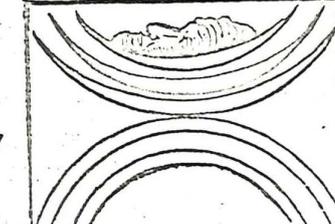
An dem sächsten tag vmb die
mündhalb vñ yn der nacht hat ma
gesehen diss zeiche vmb den Mon.



An sybede tag Jemmers sin vff
gag der sonne hat man gesehen drey
sonne die genant werde Par. helios



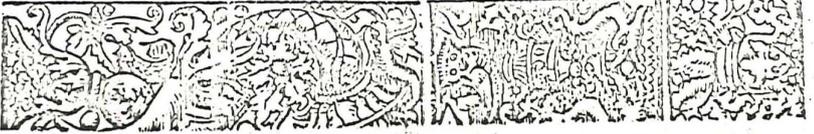
An sybede tag Januarij vñ
sichs vñ bis. vij. hat man gesehe
ein regenbogen mit troy sdonen.



Groß heitigung sterben ist auch kon /
Das vñs des molos zeig an der mon.
Dey künig dar nach sturben gar schnell.
Lun merck her nach rechte wer do well
Vff diss zeichen die jecz sind gsehen /
Vnd betracht gar wol wz werd gesehe.
Merck vff die summen in wasserman.
Ir reit schein send gür acht dreyss han /
Ir unpr eo schon nit in diesem jor /
Es blibt nit vß glaubt mir für wor
In. viii. hand gür acht
Wano got nit wede dan durch sin macht /
So wirt man haben wassere gnüg.
O niderland wol für dich lüg.
Was dem mon vnderwoffen sy.
Engelland wirt auch nit werden fry.
Das Türsch volck ich auch erman
Dan in der mon wolich im löwen
Thür groß gefürlicheit auch tröwen
An krieg vnd kranckheit ich sag:
Frankreich der roten sun mit klag
Lun eben war nach vnd ouch tag /
In güten wäret en dich fast tū /
Sas dich der schwarz strim nit betrüb
Vnd las din groß hofart rot ich
Es wirt wolich sunst grüwen dich /
Dan groß vnfall hast du vor hend.
Die klich betracht auch wol das end /
Ir sackel hat sich angezündt /
In gemeinen man sie gantz jecz drint.
Ir prophetij wend werden wor
Nielang wissager sind hie vor
Ir ordeno leit das sehen an /
Denn spil werden ir nit en gan /
Vñ wirt werden ein reformgtz
Hären eich vor dem bömschen gsatz.
Heredich der adel nit mag bstan /
Johanne huf ist vff der ban.
So darff sich Rom wolich nit fröwen /
Vñ zeichen sind in ouch fast tröwen.
Ir sackel brint in iung vnd alt /
Darumb sie sich hären mit gwalt.
Doch dise sach allein zu gor
Vnd jecz an künig Karle stor /
Denn dise zeichen elochlich bdrüten /
Dreireich die er by sinen zeiten /
Vnder sich bringe / sich gloub vnd halt /
Der löw im helsten wirt mit gwalt.
Leo daa self hat wol betracht /
Wber zu Römische künig ward gmacht /
Vnd in gern gwende an türscher kron /
Deo wirt in ouch werden der lon.
Hat nit betracht das gesehen stor /
Rein gwalt / tor schlag ist wider gor.
Der in in sner här well han /
Sas im manch christen man wol gan.
Merck wer well.

Ein ermanung zu den dollen groben
mensche / welche do nit bedencken ver-
gangner zeiche vnd straffen / ouch künff
tigen nit betrachte / Sunder allein gege
wertige nit großer verachtung vnd ge
schrö annemen. Dar durch die reitische
in sunderheit von allen nationen vera-
cht werde. Dan ein gemein spruch wort
ist / der reitisch betrachte den schade erst
nach der geradt.

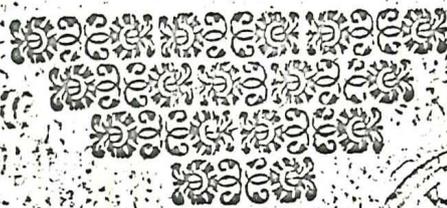
Syd das jezunde der wält begit
Stot allein nit vff nit we mār
Vnd aber der vergangnen nit
Achter / die do yn kurtzer zyt
Gesehen sind am hymel eloz
Alomā zalt. xv. hundert jor
Dier zeichen / zu hohen Drach
Vñ zeichen an dem hymel sach /
Dey summen erzeigten sich schon /
Dess selben gleichen auch der mon
Wz selz gschick mit sch werr vñ kring /
Dar vff mangang vnd gar hielt nütz /
Allein das solcho kem von der summen /
Betracht nit dz alweg dar nach künie /
Vñ straffen vber sych vnd lüt /
Allo gsehen ist yn kurtzer zyt /
Sao ich hie kurtzlich will bedürten /
Wie wol mans jecz gantz thür venütē.
Gschach nit in wittberg groß mozt /
Das wolich kum hat noch ein ort.
Dar nach im andern jor nimm acht /
Gschach in merlād ein grosse schlacht.
Vñ wasserbüch sind auch gesehen /
Aloman zu Bellens hat wol gsehen /
Die wasser hand vñ schaden gehen /
Das schiff die sun im wasserman.



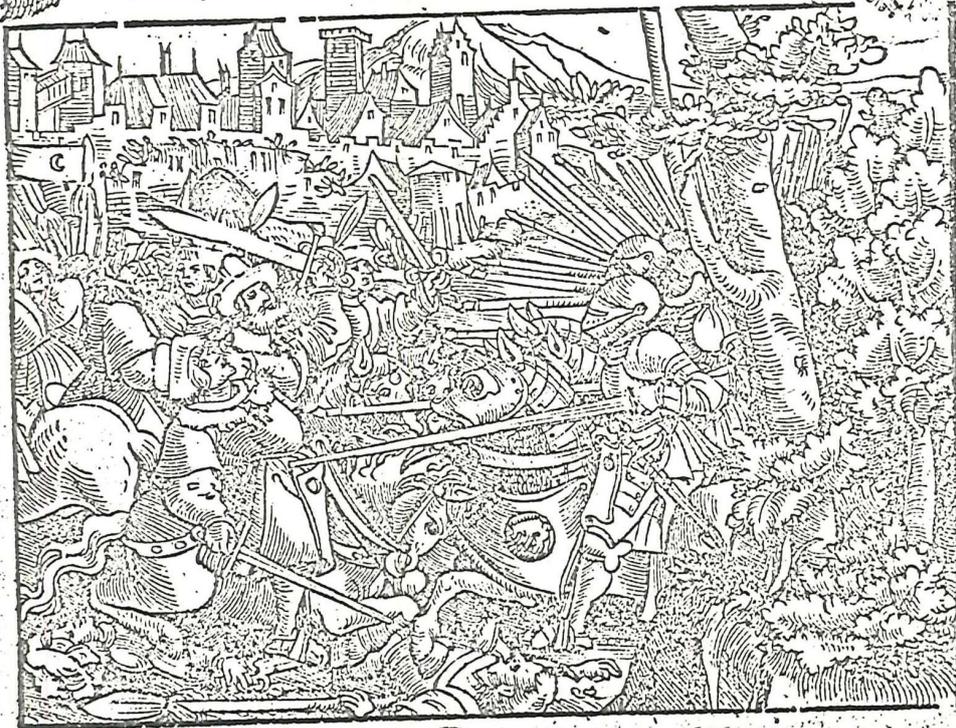
Alm. J. 152. Febr. 25. Seite 3

lobren/ außer mit den Seelen hatten sie hohe Zeit sich zu
Salviren; Lasset alles frölich seyn/ Gott dem Allerhöch-
sten dancken/ daß Er denen Heyden nicht zugelassen hat/
uns zufragen/ Wo unser GOTT sey.

Drey vornehmste Türcken
Welche in dieser Schlacht seynd nider gemacht
worden.



Die belägerung der Statt
Wien in Osterreich / von dem aller graw
samesten Tyrannen vnd verderber der Christen
heit dem Türctischen Kayser / genant Sultan
Solimayn / Newlich beschehen / Im Mo:
nat September des
1529:



1529/6

23. C. 30

20. 7. 32.
Warhafftige neue seit
tung von dem Türckē/wel
liche eyn gefangner Türckē zū Wien/auff die
Fragstuck/so hierin begriffen/
geantwort.



M. D. XXXII.

1532/8

20.5.34

20.5.34

Zugeher/ und wan er sich nicht so zeitlich retteriret hätte/
wäre er uns zutheil worden.

Der erste nach dem Groß-Besier/ KIACK genandt/



Ist todt geblieben/ und andere Vornehme mehr : In Sä-
beln/ so mit Diamanten und Kleynodien versetzt/ und an-
derer Kriegs-rüstung/ ist eine grosse Meng unter denen
Soldaten/ die nacht hat uns verhindert dem Feind wei-
ter nach zusehen ; die Janitscharen haben sie in denen Ab-
brochen hinterstellig gelassen/ welche meistens in der nacht
niedergemacht worden. Es war ein solcher Hochmuth
bey dem Feind/ In wehrenden Schlagen mit uns/ hat der
andere Theil noch die Stadt Wien auff das härteste be-
stürmt : sie rechnen ohne die Tartaren/ auff drey mahl hun-
dert Tausendt/ Ich aber rechne sie ohne Cavallerie über

Hun-

743 118

TOVISAM
Kütüphanesi Arşivi
No 2E.980

Alonzweyen Türck ennewlich gefangen was sie gefraget worden / vnd geant wort haben.



k. k. Hoibibliothek

31

1532 / 5

*38.R. 452

20. J. 199

TÜV SAM
Kütüphanesi Arşivi
No 25880

№: 423/4

OMNIA QVE GESTA SVNT IN

Oriēte inter Sophi & Maximum Turcarum &

Suldanum, & quē admodum dux Turcarū

cepit Alepum & Damascum & Hieru

salem cum omībus circumiacētibus

oppidis, & quō maximus Tur

carū voluit audire vnā mis

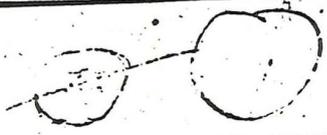
sam apud sanctū sepul

chrū Iesu Christi.



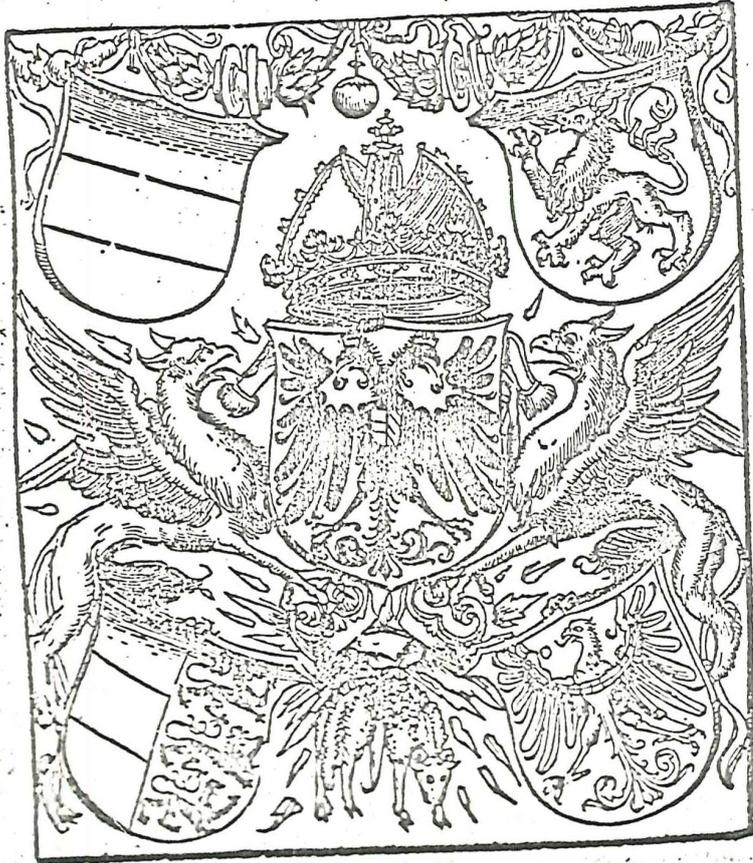
1516 / 1

8. 5. 19.



CONGRESSVS AC CELEBERRIMI CONVEN-
TVS CAESARIS MAX. ET TRIVM REGVM
HVNGARIAE, BOEMIAE, ET POLONIAE.
In VIENna Panonia, mense IVLIO. Anno
M. D. XV. facti, breuis ac uerissi-
ma descriptio.

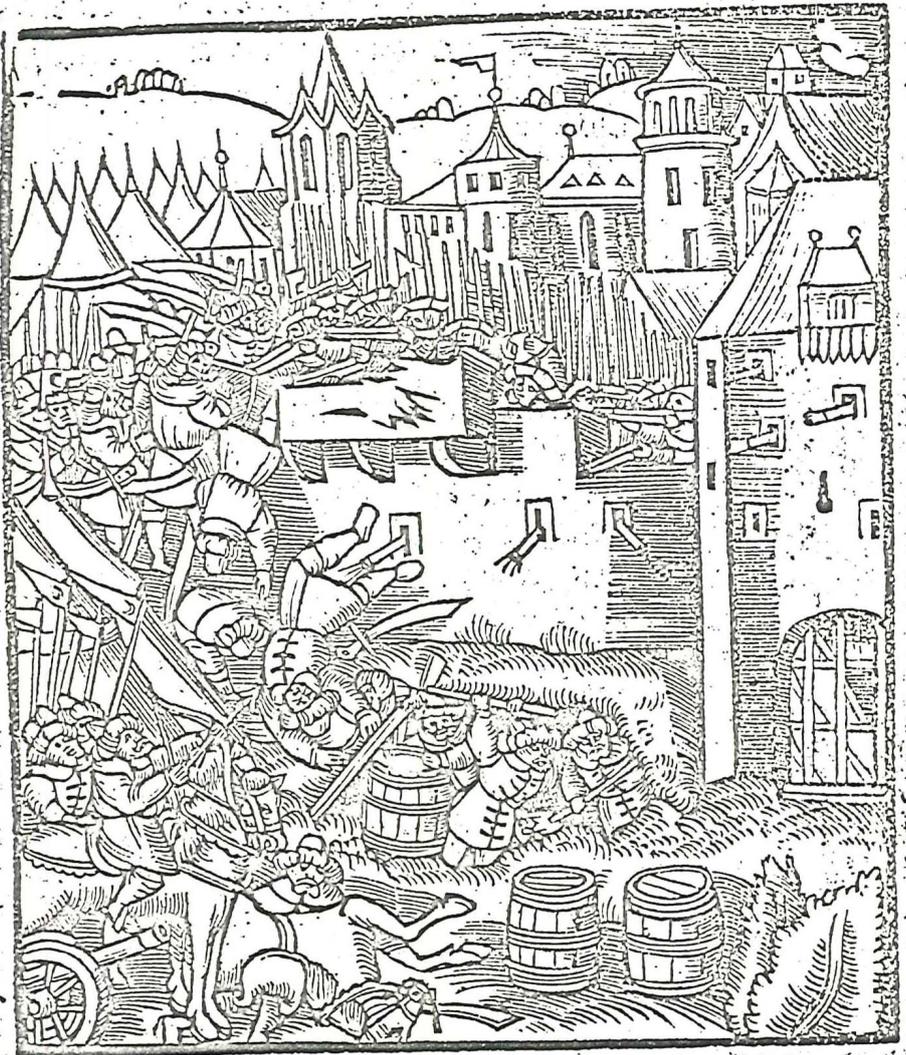
TDV ISAM
Kütüphanesi Arşivi
No 28.982



1515 / 2

39.F. 15 u. 39.S. 31

Ein gründlicher vnd war=
hafter bericht/ Was sich vnder der belege=
rung der Stat Wien/ Newlich im M. D. xxix. Jar/ zwys=
schen denen inn Wien vnd Türcken/ verlauffen/ begeben vnd zu=
getragen hat/ von tag zu tag klerlich angezeigt vn verfaßt.



1529 / 4

782 ?